



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA

A
152

NAPOLI

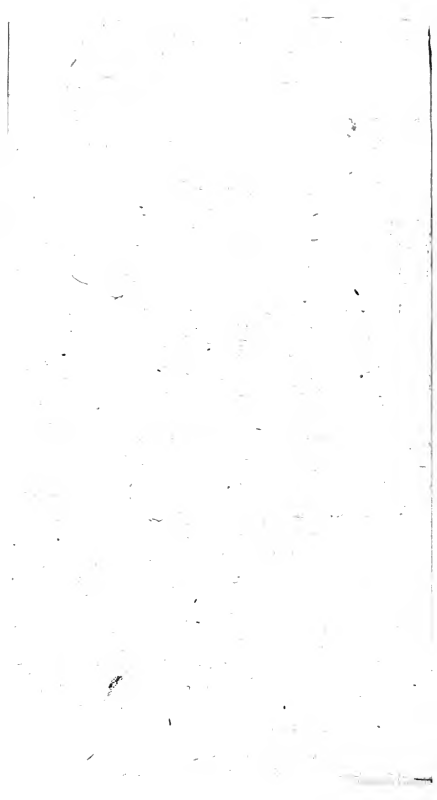




35. 1. 22.

926. V.

II Supply Palet-A-152..



LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

Tome V.

A

DE

NOYNGEUR

JEONMAEE

A

17 1750

627.221

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS,
ou
LA CONNOISSANCE
DE L'ANCIEN
ET DU NOUVEAU MONDE,
Mise au jour par M. l'Abbé DELAPORTE
QUATRIEME ÉDITION.
Revue, corrigée & augmentée.

TOME V.

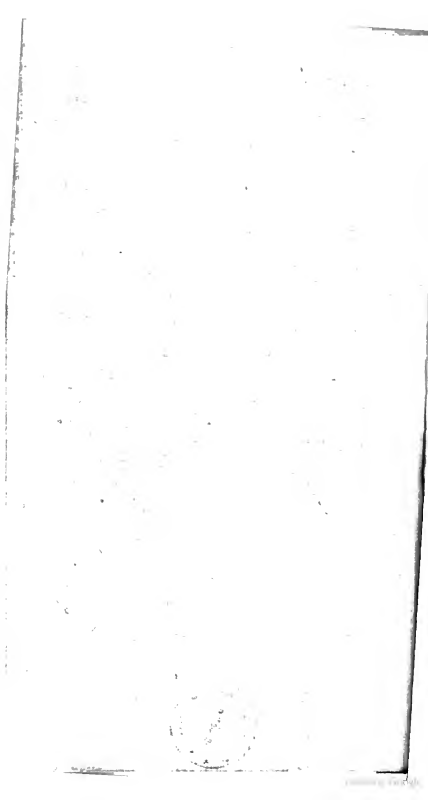
Prix 3 liv. relié.



A PARIS,
Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire,
au Palais, & rue Dauphine.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation & Privilège du Roi,








LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.



LETTRE LV.

LA CHINE.

✿✿ E voici enfin arrivé, Madam-
e, dans le plus vaste & le
plus ancien empire de l'univers. Aussi étendu que l'Europe, soumis à un seul prince, gouverné par une seule loi, il subsiste avec splendeur depuis plus de quatre mille ans. Ses mœurs, ses coutumes, son langage même n'ont éprouvé aucune altération; & , contre l'ordinaire des royaumes Asiatiques, le monarque se con-

fidere, à la fois, comme le protecteur & le pere, & l'ami de son peuple. Mais je ne touche, pour ainsi dire, encore qu'aux frontieres de cette immense & admirable contrée. A mesure que des objets dignes de curiosité s'offriront à mes regards, ils feront le sujet de mes observations & de mes lettres.

Des ports de la Cochinchine nous vîmes débarquer à Macao, après avoir mouillé dans l'isle de Hay-Nan. Parmi les productions de cette isle, nous distinguâmes particulièrement les bois précieux d'aigle & de violette, & une sorte de bois jaune d'une beauté extraordinaire, & qui passe pour incorruptible. On en fait des piliers qui sont d'un prix immense; lorsqu'ils sont d'une certaine grosseur. L'empereur Cang-Hi en fit bâtir un palais destiné à sa sépulture. On y voit aussi quelques arbres dont les uns distillent le sang de dragon, les autres une gomme blanche, qui, sortant de l'écorce par une incision, rougit à mesure qu'elle prend de la consistance; jettée dans des castiolettes, elle répand une vapeur plus agréable que celle de l'encens. Une autre production de l'isle de Hay-Nan,

LA CHINE.

est un petit poisson bleu , qui se trouve entre les rochers , ressemble au dauphin , & est plus estimé que la dorade ; mais il ne vit que très-peu de jours hors de son élément.

Le circuit de cette île embrasse près de cent cinquante lieues. Les Chinois n'en possèdent qu'une partie ; le reste est habité par un peuple libre , retranché dans des montagnes inaccessibles , & qui n'a avec eux presque aucune communication. Les hommes & les femmes passent leurs cheveux dans un anneau , & les portent sur le front. Leur habillement consiste en un chapeau de paille & un petit tablier de toile ; leur parure , en des boucles d'oreilles d'or , & des raies bleues qu'ils se font sur les joues ; leurs armes , en un arc , des fleches & un coutelas qu'ils portent dans petit panier attaché derrière eux à la ceinture. Ils sont , en général , très-difformes , de petite taille , & de couleur rougeâtre.

On compte dans l'île de Hay-Nan quatorze ou quinze villes , qui sont presque toutes bâties sur le rivage. La capitale nommée *Kiun-Tcheou* , reçoit les vaisseaux jusques sous ses murs. Il

se fait un si grand commerce dans cette île, qu'on peut la mettre au rang des plus considérables de l'Asie. Les montagnards ne paroissent presque jamais, si ce n'est pour fondre, par intervalle, sur quelques villages voisins; mais ils sont si lâches & si mal disciplinés, que vingt-cinq Chinois font fuir cinq cents de ces insulaires.

Avant que d'arriver à Macao, nous passâmes près de l'île de Sancian, que la mort de l'apôtre Xavier, & son tombeau qu'on y voit encore, ont rendue célèbre. Ce tombeau est placé sur une colline qui est au pied d'une montagne. Les Jésuites Portugais y ont fait bâtir une chapelle; je crois vous avoir déjà dit que le corps du Saint avoit été transféré à Goa.

La ville de Macao, située dans une péninsule à l'embouchure de la rivière de Canton, n'est renommée que parce que les Portugais y avoient établi le fort de leur commerce. Ils en ont été les fondateurs; car ayant obtenu ce terrain pour quelques services rendus aux Chinois, ils y construisirent un fort qui devint bientôt une ville florissante. Elle est aujourd'hui fort déchue

de cette ancienne splendeur. Les Chinois y sont en plus grand nombre que les Portugais ; & ceux-ci , étant les plus pauvres , y sont aussi les plus foibles. Il leur est permis néanmoins d'exercer , deux fois l'année , le commerce à Canton. Ils ont un gouverneur ; mais les Chinois ont un Mandarin dont tout le pays dépend. Quand les habitants ont quelque grace à lui demander , ils se rendent en corps dans son palais. Le magistrat répond par écrit , & s'exprime en ces termes : « Cette nation » barbare & brutale me fait telle de- » mande ; je l'accorde , ou je la refuse. »

Les Portugais n'ont qu'une très-petite garnison à Macao , parce qu'ils ne sont pas en état d'y entretenir beaucoup de troupes. Ils paient aux Chinois un tribut pour le terrain des maisons & des églises : ces maisons sont construites à l'Européenne , mais un peu basses. Sur la langue de terre qui joint Macao au continent , on a bâti un mur de séparation , pour empêcher la communication des habitants avec la Chine. Ce mur est ouvert au centre par une porte , où l'on entretient une garde continuelle. On donne quelquefois aux

Chinois , qui demeurent dans la ville ; la liberté de pénétrer dans le pays ; mais cette permission ne s'accorde presque jamais aux Portugais. Cette porte même ne s'ouvre que certains jours , pour donner aux habitants le moyen d'acheter des provisions ; & les Chinois qui les leur vendent , y mettent un prix arbitraire.

Après un court séjour fait à Macao , nous entrâmes dans la rade de Quang-Tcheou , que les Européens nomment *Canton*. C'est une des villes les plus maritimes , les plus peuplées , & les plus opulentes de toute la Chine ; surtout depuis qu'à son commerce avec les royaumes voisins elle a joint celui des peuples de l'Europe , à qui les Chinois ont interdit tout autre port. Elle est la capitale d'une province du même nom , divisée en dix contrées , qui comprennent autant d'autres villes capitales. Il n'est point de plus charmant spectacle , que celui que présente le *Tu-Ho* , rivière superbe , qui conduit à cette grande ville. Tantôt ce sont des prairies émaillées de fleurs , entrecoupées de bocages , terminées par de petits côteaux qui vont en amphi-

théâtre , & sur lesquels on monte par des degrés de verdure. Tantôt ce sont des rochers couverts de mousse , des villages situés entre de petits bois , des jardins cultivés avec art , des canaux qui formant des isles , se perdent dans les terres , & laissent voir des rivages toujours fleuris , toujours rians. Les deux côtés de la rivière sont couverts d'une infinité de barques rangées par files palleles , qui font des especes de rues , & sont les seules habitations d'un peuple innombrable. Chaque barque loge toute une famille dans différents appartements qui ressemblent à ceux d'une maison ; & dès le matin , on voit les habitants de cette ville flottante sortir en foule , & se disperser , les uns à la ville , les autres à la campagne , pour se livrer au travail.

Nous entrâmes dans une ville immense , qui est comme un composé de trois villes différentes , séparées par de hautes murailles , & dont le circuit est à-peu-près le même , & le nombre des citoyens aussi grand que celui de Paris. Les rues en sont longues , assez étroites , alignées presque par-tout & fort bien pavées. Les maisons sont

ferrées ; & l'on y a ménagé le terrain avec beaucoup d'économie. Elles ne sont presque bâties que de terre , avec des accompagnements de brique , & une couverture de tuile. La ville des Tartares , qui est du côté du nord , a de grandes places vuides , & n'est d'ailleurs que médiocrement peuplée ; mais du centre jusqu'à la ville Chinoise , elle est bien bâtie , & coupée par de belles rues , ornées d'arcs de triomphe. Le palais où s'assembloit les lettrés , celui du vice-roi , du général des troupes & de quelques Mandarins , ont une sorte de magnificence , mais bien différente de celle que nous connoissons en Europe. On voit d'assez beaux temples , environnés de cellules de Bonzes , qui sont les religieux du pays. La ville Chinoise n'a rien de remarquable , à la réserve de quelques rues bordées de riches boutiques du côté de la rivière. Le fauxbourg , qui est à l'ouest , est le mieux peuplé & de la plus belle apparence. Ses rues , dont le nombre est infini , sont couvertes à cause de la grande chaleur ; & comme ce quartier est rempli de marchands , on croit , en les parcourant , se promener

à Paris sur le quai de Gesvres , ou dans les galeries du Palais.

En général , les rues de Canton sont si pleines de monde , qu'on y est arrêté à chaque pas. Les honnêtes gens , qui vont en chaise à porteurs , sont obligés de faire courir devant eux un homme à cheval , qui débarrasse le passage. Le peuple remplit les rues , sur-tout les porte-faix qui ont les pieds , les jambes & quelquefois la tête nus. D'autres se la couvrent avec de grands chapeaux de paille d'une figure bizarre , pour se garantir de l'ardeur du soleil. Ils sont tous chargés de quelque fardeau ; car on ne se sert ici ni de voiture , ni de bêtes de charge , pour porter ce qui se vend ou ce qui s'achete.

Il y a au bout de chaque rue une barrière , qui se ferme si-tôt que le jour disparoît ; tout le monde est obligé alors de se tenir renfermé chez soi ; & cette police entretient la tranquillité dans les plus grandes villes. Cet usage est général dans toute la Chine.

Tous les matins , lorsqu'on ouvre les portes , & le soir , un peu avant qu'on ne les ferme , la foule de ceux qui entrent & qui sortent , est si grande ,

qu'on est souvent obligé de s'arrêter dans ces endroits , pendant un temps considérable. Ce qu'il y a de remarquable , c'est que dans ce grand nombre d'allants & de venants , on ne rencontre pas une femme.

Les habitants de Canton sont laborieux , actifs , intelligents. Quoiqu'ils aient peu de vivacité pour l'invention , ils imitent avec une facilité surprenante , tous les ouvrages que leur montrent les Européens ; & ils exécutent fort adroitement tous les desseins qu'on leur donne. La grande quantité d'argent qu'on y apporte des pays les plus éloignés , y attire les marchands de toutes les provinces ; de sorte qu'on trouve dans cette ville , ce qu'il y a de plus curieux & de plus rare dans tout l'empire.

Les relations que j'avois lues autrefois sur la Chine , m'inspiroient tant de vénération pour ses habitants , tant de joie de me voir parmi eux , tant d'envie de les connoître , que je visitois sans cesse les lieux les plus fréquentés , dans l'espérance , parmi cette foule d'étrangers qui abordent ici de toutes les parties du monde , de trouver

quelqu'un qui satisfît mon empressement. Un jour que j'étois le plus occupé de ce desir, je vis venir à moi un homme dont le visage ne m'étoit point inconnu ; c'étoit, en effet, un prêtre des Missions étrangères, qui avoit été mon camarade de college à Marseille. Il étoit établi, depuis quelques années, à la Chine, & étoit venu à Canton pour des affaires concernant sa mission. Il se nomme M. *Des Roches* ; & quoique d'un corps, où, sur certaines pratiques Chinoises, on ne pense pas toujours comme les Jésuites, il vit avec eux dans la plus parfaite intelligence. Il est de plus très-instruit des usages & de l'histoire-du pays ; & dans ces climats éloignés, je reçois de lui tous les secours & tous les éclaircissements nécessaires.

Quand vous aurez vu, me dit, la plupart des villes de la Chine, vous remarquerez entr'elles une si grande ressemblance, que c'est presque assez d'en avoir connu une seule, pour se former une idée générale de toutes les autres. La forme en est quarrée, du moins autant que le terrain le comporte. Deux grandes rues qui se croisent, coupent

d'abord ce quarré du midi au septentrion, & du levant au couchant. Le centre forme une grande place, d'où l'on apperçoit les quatre portes principales de la ville. Chaque portion du quarré est coupée par de longues rues, les unes fort larges, d'autres plus étroites, bordées de maisons qui n'ont que le rez-de-chaussée, ou qui ne s'élèvent au plus que d'un étage. Un fossé, un rempart, une forte muraille & des tours forment l'enceinte des villes Chinoises, de celles même qu'on appelle *villes de guerre*. Les habitants n'ont point suivi le modèle de nos places fortes, même depuis qu'ils font usage du canon.

Dans l'intérieur des villes, on voit d'autres tours fort hautes & qui le paroissent encore davantage par le peu d'élévation des maisons. Dans les rues, on trouve des arcs de triomphe, des temples assez beaux, des monuments en l'honneur des héros de la nation, & des édifices publics, plus remarquables par leur étendue, que par leur magnificence. Les boutiques sont ornées de porcelaine, d'ouvrages vernissés, & d'étoffes de soie. Devant chaque porte est exposé, en forme d'enlei-

gne , un écriteau de bois enluminé , & enchassé proprement dans une bordure dorée , sur lequel sont marquées , en gros caractères , les différentes sortes de marchandises dont les boutiques sont pourvues. On y voit le nom du marchand avec cet écriteau , *il ne vous trompera pas* , qui ne rassure pas plus à la Chine , que les affiches de ces petits aubergistes de Paris , qui promettent de *donner à manger proprement*. Ces tableaux , hauts de sept à huit pieds , & posés sur un piedestal , à égale distance devant les maisons , forment une perspective aussi agréable que singulière : c'est même en cela seul , que consiste presque toute la beauté des villes de la Chine.

Ce pays , ajouta le prêtre missionnaire , en renferme plus de quinze cents , sans y comprendre une quantité innombrable de forts , de citadelles , de bourgs & de villages ; on peut dire que toute la Chine en est couverte ; & plusieurs de ces bourgades sont aussi vastes & aussi peuplées que les plus grandes villes. Elles sont fermées par des murailles de terre , ordinairement fort basses. Les maisons sont aussi de terre battue , &

de très - vile apparence. Vous voyez , dit M. Des Roches , que celles des villes ne sont gueres plus magnifiques.

Les Chinois condamnent la multiplicité de nos étages , & frémissent de peur , quand on leur parle de la hauteur de nos escaliers. Une autre différence encore plus sensible , est la manière dont les fenêtres sont distribuées. Ils n'en percent aucune du côté de la rue , de peur d'être en spectacle aux passants. Ils élèvent même derrière la porte d'entrée un petit mur à hauteur d'appui , sur lequel ils posent une espece de paravent de bois , pour ôter à ceux qui entrent , la vue de ce qui se fait dans les appartements.

Après plusieurs autres observations , notre missionnaire , qui doit rester ici encore quelque temps , s'est offert de m'accompagner dans tous les endroits de la ville & des environs , où la curiosité pourra m'attirer. Vous pouvez , me dit-il , passer pour mon catéchiste ; en cette qualité , vous pénétrerez dans tous les lieux qui me seront ouverts. J'acceptai ce titre avec plaisir ; & je ne refusai pas même d'en exercer les fonctions , s'il en étoit besoin. Il me proposa

de faire avec lui un voyage dans quelques villes de la province de Canton, où différentes affaires l'appelloient. Nous prîmes, pour cela, nos petits arrangements; car, quoi que vous en disiez, Madame, je ne voyage point comme ces héros de romans, qui, avec des trésors & des pierreries, manquent d'habits, de linge & de nourriture.

On ne trouve jamais de lit dressé à la Chine; il faut toujours porter le sien avec soi, à moins qu'on n'aime mieux coucher sur une simple natte; c'est le parti que nous prîmes. Nous ne manquâmes point d'hôtelleries; mais elles sont mal pourvues, si on en excepte celles qui sont sur les grandes routes. Il y a des endroits, où le gibier, les faisans même, sont à meilleur marché que la volaille. En été, des personnes charitables font distribuer gratuitement sur les chemins, des rafraîchissements aux pauvres voyageurs, & en hiver, des liqueurs chaudes.

On a soin d'imprimer un itinéraire public, qui marque la route qu'on doit tenir pour aller d'un lieu à un autre. La sûreté, l'embellissement & la commodité des grands chemins sont des

objets qui ne sont point négligés à la Chine. Ces chemins sont d'ordinaire fort larges, bien unis, & pavés dans plusieurs provinces. On a pratiqué des passages sur les plus hautes montagnes, en applatissant leurs sommets, en coupant les rochers, & en comblant des vallées profondes. Les canaux, dont la Chine est traversée, sont bordés, en certaines provinces, de quais de pierres de taille; & dans les lieux marécageux & aquatiques, on a élevé de longues digues pour la commodité des voyageurs. Il y a des endroits où les grands chemins sont comme autant de belles allées, qui me rappelloient sans cesse ces belles routes de France, monuments à jamais glorieux du regne de Louis XV. D'autres sont renfermés entre deux murs, de la hauteur de huit à dix pieds, pour empêcher les voyageurs d'entrer dans les campagnes. Ces murs, dans les lieux de traverse, ont des ouvertures qui aboutissent à différents villages.

Les mandarins de chaque district ont ordre de veiller à l'entretien des chemins; & la moindre négligence est punie avec sévérité. Un mandarin,

n'ayant pas fait assez de diligence pour réparer une route par où l'empereur devoit passer , aima mieux se donner la mort , que de s'exposer à un châ-timent honteux & inévitable , qu'en France un intendant de province , qui seroit dans le même cas , trouveroit bien moyen d'éviter.

Dans les chemins fréquentés on rencontre de distance en distance , tantôt des tours surmontées de gué-rites pour y loger des sentinelles qui veillent sur ce qui se passe , tantôt des monasteres de Bonzes , où l'on exerce l'hospitalité ; tantôt des repo-soirs en forme de grottes , où les voya-geurs peuvent se mettre à l'abri de la pluie , du froid , ou de la chaleur. Ces hospices agréables & commodes sont ordinairement bâtis par de vieux man-darins , qui , retirés dans leur province , cherchent à se rendre recommandables par quelque ouvrage utile au public.

Les sentinelles logées dans les tours , sortent de leur corps-de-garde , & se mettent en rang quand il doit passer quelque officier ce marque. Comme la campagne est couverte de grands chemins , à chaque instant on rencon-

tre quelques-unes de ces tours : aussi les voleurs sont-ils très-rares à la Chine. Ils n'ôtent même presque jamais la vie à ceux à qui ils demandent la bourse.

Ces mêmes tours servent aussi à marquer les distances d'un lieu à un autre, & indiquent les noms des principales villès. Les sentinelles sont encore chargées de porter les lettres de la cour, qu'elles font passer de main en main, jusqu'aux gouverneurs des villes & des provinces.

Nous faisons nos petites courses, tantôt sur des chevaux, tantôt sur des mulets, & quelquefois à pied, accompagnés de porte-faix chargés de notre bagage. J'accablois de questions mon compagnon de voyage ; & il y répondoit de façon à ne rien laisser desirer à ma curiosité. Il me parla d'abord de l'origine, de l'ancienneté & des révolutions de l'empire Chinois.

L'histoire incontestable de ce peuple, la seule qui soit fondée sur des observations astronomiques, me dit le savant missionnaire, remonte jusqu'à une éclipse calculée plus de deux mille ans avant Jesus-Christ ; car les Chinois ont joint l'histoire du ciel à celle de la

terre, & ont ainsi justifié l'une par l'autre. Les jésuites envoyés, dans les derniers siècles, chez cette nation inconnue, ont vérifié les éclipses du soleil rapportées par Confucius; & en les comparant avec les différentes époques de l'Histoire Chinoise, ils ont fait remonter l'origine de ce peuple aux temps les plus reculés. Les écrivains qui lui sont les moins favorables, conviennent que cette monarchie est pour le moins aussi ancienne que celle des Egyptiens; & de tout autre empire dont on trouve des traces dans l'histoire. Quelques Chinois ont porté leurs prétentions au-delà du déluge; mais cette idée est traitée par les savants même de ce pays, comme l'est, parmi nous, l'opinion de ceux qui ont écrit que les François descendent des Troyens. En général, tous les Chinois s'en tiennent à leur histoire authentique, qui fixe le commencement de leur empire au règne de Fo-Hi. Ils regardent même comme très-obscur tout le temps qui s'est écoulé depuis Fo-Hi jusqu'à Yao. Ce dernier commença à régner près de deux mille quatre cents ans avant Jésus-Christ;

& pendant quatre-vingt ans qu'il fut sur le trône, il chercha à rendre les hommes éclairés & heureux. Son nom est encore en vénération à la Chine, comme l'est, parmi nous, celui de Louis XII & de Henri IV.

Ce n'est que depuis cet empereur, que la chronologie Chinoise paroît certaine. Ce prince travailla lui-même à réformer l'astronomie; car il fut un mathématicien habile; ce qui prouve qu'il étoit né chez une nation déjà policée; car on ne voit point, dit quelque part M. de Voltaire, que les anciens chefs des bourgades Gauloises aient réformé l'astronomie. Clovis n'avoit point d'observatoire.

Vingt-deux dynasties, ou familles souveraines, ont successivement gouverné la Chine. La première reconnoît Yu pour son fondateur, & finit dans la personne de Kié, dix-septième empereur de sa race. Vous jugez bien que ces nombreuses dynasties ont dû produire de bons & de mauvais rois; les premiers, par une suite naturelle, se sont maintenus sur le trône, beaucoup plus long-temps que les autres. Sans entrer dans le détail de leur administration,

nistraton , je crois , me dit notre missionnaire , que vous ne serez pas fâché d'apprendre différents traits qui m'ont été racontés de quelques - uns de ces monarques.

Ayant le regne de Fo-Hi, les Chinois étoient un peuple barbare , sans discipline & sans mœurs. Ce prince les polica , leur donna des loix ; & pour les accréditer , il publia qu'il les avoit vues gravées sur le dos d'un animal extraordinaire , moitié cheval , moitié dragon. Cette imposture lui réussit , comme à Numa , Mahomer , & plusieurs autres. Ce dragon célèbre est devenu la devise de la Chine , l'ornement des habits impériaux , l'objet de la vénération des peuples.

L'empereur Yu , pour se rendre plus accessible à ses sujets , fit attacher à la porte de son appartement une cloche , un tambour , & trois tables de différents métaux. Suivant la nature des affaires , on fraploit sur ces divers instruments ; & le monarque donnoit audience sur le champ. On assure qu'un jour il sortit deux fois de table , & un autre jour trois fois du bain, pour écouter les plaintes de quelques particuliers.

Chi-Hoang-Ti fit construire, il y a environ deux mille ans, la fameuse muraille qui sépare la Tartarie de la Chine, & qui subsiste encore sur un contour de plus de cinq cents lieues. Elle s'éleve sur des montagnes, & descend dans des précipices : on y a pratiqué de larges voûtes pour le passage des rivières, bâti des forts & un grand nombre de tours, d'espace en espace, pour des corps-de-garde, & ménagé plusieurs issues, pour la facilité du commerce. Cette muraille est partie de briques, partie de terre battue ; sa hauteur est de trente pieds, sa largeur de vingt : monument supérieur aux pyramides d'Egypte, par son immensité & son utilité. On prétend qu'un tiers de la nation y fut employé ; que sa construction n'a duré que cinq ans ; & qu'elle étoit gardée par un million de soldats ; ce qui n'a pas empêché les Tartares de se rendre maîtres de la Chine : aujourd'hui on se contente d'entretenir de bonnes garnisons dans les endroits les plus exposés.

Ce même empereur, qui laissoit un monument éternel de sa gloire, voulut encore que la postérité ne parlât

que de lui. Il ordonna qu'on brûlât toutes les histoires , pour anéantir la mémoire de ses prédécesseurs. Il n'épargna pas même les livres de morale , sous prétexte qu'ils nuisent au despotisme des souverains ; que ceux qui en font leur étude , s'érigent en réformateurs de l'état , censurent la conduite du prince , & souillent parmi le peuple l'esprit de défobéissance & de révolte. Il devoit s'attendre que de pareils ordres ne seroient pas pleinement exécutés.

Vou-Ti , que les annales Chinoises mettent au rang des meilleurs princes , fit recueillir les anciens livres qui avoient échappé aux fureurs barbares du tyran Chi - Hoang - Ti , & ordonna aux savants de les enseigner dans les écoles publiques. L'histoire ne reproche à ce prince , qu'une crédulité excessive pour les sciences occultes. Un imposteur lui apporta un jour un élixir , & l'exhorta à le boire , lui promettant l'immortalité. Un mandarin , qui avoit plus d'esprit qu'eux , prit la coupe , & avala la liqueur. L'empereur irrité , le condamna à perdre la vie. " Mais , dit le mandarin , si ce breuvage rend immortel ,

„ vous entreprendrez inutilement de
„ me faire mourir. Si , au contraire ,
„ il ne donne pas l'immortalité , un si
„ frivole larcin mérite-t-il la mort ?

Tai-Tsong comparoit un prince qui foule ses peuples , à un homme qui couperoit sa chair par morceaux , pour s'engraïsser de sa propre substance. Voyant un jour le dégât horrible que faisoit dans la campagne une foule innombrable de sauterelles , il en prit une qu'il mit dans sa bouche , & dit en soupirant : “ Malheureux insectes ,
„ vous dévorez la substance de mon
„ peuple ; que ne dévorez-vous plutôt
„ mes entrailles ? „ Une autrefois qu'il se promenoit dans une barque avec ses enfants : “ Vous voyez cette bar-
„ que , leur dit-il ; c'est l'eau qui la
„ porte , & qui peut , en même temps ,
„ la submerger. Le peuple ressemble à
„ cette eau , & l'empereur à cette bar-
„ que. „

Lorsque Hugues-Capet commençoit la troisième race des rois de France , Tai-Tsou fondeoit la dix-neuvième dynastie des empereurs de la Chine. On raconte de ce dernier , que , durant un hiver très-rude , son armée étant aux

prises avec les Tartares, il se dépouilla d'une robe de fourrure, & l'envoya au général de ses troupes, l'assurant qu'il voudroit bien en donner une pareille à chaque soldat.

Chi-Tsou fut le premier prince Tartare qui monta sur le trône de la Chine. Il étoit contemporain de saint Louis, & se fit adorer, comme lui, par la douceur & la sagesse de son gouvernement. Il laissa à ses nouveaux sujets leurs loix & leurs usages; & il eut la prudence de se conformer lui-même aux mœurs & au génie de la nation qu'il venoit de conquérir. Cette même politique a encore été suivie par les Tartares Mant-Cheoux, maîtres aujourd'hui de la Chine; ils se sont soumis, les armes à la main, aux loix du pays; dont ils ont envahi le trône. C'est au regne de Chi-Tsou qu'on rapporte la construction du fameux canal, qui coupe la Chine du midi au septentrion dans l'espace de six cents lieues, & ouvre une communication facile d'une extrémité de l'empire à l'autre. Cet ouvrage qu'on appelle *canal royal*, est supérieur à tout ce que l'Europe offre de plus merveilleux en ce genre.

Il se joint à des lacs & à des rivières, dans lesquelles il se perd pendant quelque temps. Il en sort ensuite pour reprendre son propre cours, & se rejoindre de nouveau à d'autres rivières & à d'autres lacs. Sa principale destination est de fournir à la subsistance de la capitale, & à l'approvisionnement de la cour. La Chine est pleine de ces canaux, qui, sans être de la magnificence de celui-ci, sont d'un usage infini pour l'arrosement des terres, la facilité des transports, & la commodité des voyages. On en voit qui s'étendent l'espace de dix lieues en droite ligne. Il y en a dont les rives sont bordées de pierres & de maisons fort serrées, qui contiennent un nombre infini d'habitants. Les principaux canaux se déchargent des deux côtés dans un grand nombre de petits, qui, se subdivisant en quantité de ruisseaux, communiquent à la plupart des villes & des bourgs.

Un grand mérite, joint à des circonstances heureuses, éleva sur le trône de la Chine un homme qui avoit été cuisinier dans un monastère de Bonzes. Hong-Von, c'est le nom de ce monar-

que , pour n'avoir point à rougir de ses ancêtres , conféra le titre d'empereur à son pere , à son aïeul , à son bifaïeul & à son trifaïeul ; comme en France , quand le hafard ou le mérite élève des plébéïens à des places qui fuppofent quelque naiffance , leur premier foin eft de fabriquer des généalogies qui ennobliffent une longue fuite d'aïeux roturiers. Un jour que Hong-Von vifitoit les provinces , accompagné de fon fils , il s'arrêta au milieu d'une campagne où des laboureurs conduifoient la char- rue. " Apprenez , dit-il au jeune prin- „ ce , à ménager des hommes fi estima- „ bles ; & quand vous régnerez , gar- „ dez-vous bien de les furcharger d'im- „ pôts. „

Tfoui-Chong , général Chinois , qui aimoit éperdûment fa femme , eut le malheur de fe la voir enlever par un empereur. L'époux furieux confpire contre fon maître , le fait affaffiner dans une fédition , & s'empare du trône. Ce grand événement eft auffi-tôt placé dans les faftes du tribunal hif- torique. Il faut d'abord vous dire ce que c'eft que ce tribunal. Ce font des doc- teurs chargés de configner dans l'hif-

toire de l'empire , les vertus & les vices de l'empereur régnant. C'est une espece de loi fondamentale , que l'existence de cet établissement , qui n'est rien moins qu'agréable au monarque , & qu'il ne peut cependant point abolir , quelque absolue que soit son autorité. Une chose plus surprenante encore , c'est l'extrême sévérité de ce tribunal. Il est inébranlable , incorruptible , sans égards , sans ménagement. Les menaces de l'empereur , la crainte des supplices , les tourments les plus affreux , rien ne seroit capable d'arrêter la plume de ceux qui le composent ; ils ont juré d'écrire la vérité , & ils l'écrivent. Ils sont chargés d'observer toutes les paroles & toutes les actions du monarque. Chacun d'eux en particulier , & sans en faire part aux autres , les écrit sur une feuille volante à mesure qu'il en est instruit ; signe ce qu'il vient d'écrire , & jette cette feuille dans un bureau , par une ouverture pratiquée à ce dessein. On y marque tout ce que l'empereur a dit & fait de bien & de mal.

Par exemple : Tel jour , le prince accorda des distinctions honorables aux races futures de ces héros plébéiens ,

qui ont consacré leurs plus belles années au service de l'état.

Tel jour, il adopta leurs fils, les réunit dans le même asyle, & voulut que sous les mêmes auspices, ils y apprissent à la fois les loix de la religion, de la probité, de l'honneur & de la guerre.

Tel jour, en telle année, on lui dit qu'en risquant une attaque qui ne coûteroit que peu de sang, une ville qu'il assiégeoit se rendroit quatre jours plutôt : " J'aime mieux les perdre devant une place ces quatre jours, répondit-il, qu'un seul de mes sujets. „

Tel jour, en telle année, il gagna en personne une bataille fameuse ; & il ne fut flatté du titre de vainqueur, que pour donner la paix à ses ennemis.

Tel jour, frappé de l'affreux spectacle des morts & des mourants étendus sur le champ de bataille : " Qu'on ait soin, dit-il, de mes sujets comme de mes enfants ; qu'on ait soin même des ennemis. „

Tel jour, il se transporta en personne dans les hôpitaux militaires, pour s'assurer si ses ordres étoient exécutés.

Tel jour, en telle année, les fatigues de la guerre l'ayant mis sur la

bord du tombeau, tout l'empire retentit de cris de douleur, de tendresse & de désolation. Instruit de ces témoignages d'amour : *Qu'ai-je donc fait, s'écria le monarque languissant, pour être aimé de la sorte ?*

Tel jour, en telle année, il reçut le titre glorieux de *Monarque chéri*, par une acclamation unanime de son peuple, qui est lui-même, de tous les peuples du monde, le plus chéri de son roi.

Tel jour enfin, il vit mourir son fils unique, & montra, dans cette occasion, toute la tendresse du meilleur des pères, & la fermeté du plus grand de tous les rois, &c. &c.

On fait la même chose par rapport aux mauvaises actions ; mais dans les mémoires de l'ancien règne, que j'ai parcouru, il ne se trouve que des actions dignes de servir de modèle à tous les princes.

Le bureau où les feuilles du tribunal historique sont déposées, ne doit jamais s'ouvrir durant la vie de l'empereur régnant, ni même tant que sa famille est sur le trône. Quand la couronne vient à passer dans une autre maison,

on rassemble ces différents mémoires ; & l'on en compose l'histoire de la dynastie éteinte.

C'est dans les fastes de ce tribunal, que fut consignée l'action de l'usurpateur Tsoui-Chong. Le récit ne lui en étoit pas favorable. Informé d'une telle licence, il dépose le président, le condamne à la mort, supprime la relation, & crée un nouveau président. Le premier usage que celui-ci fait de sa dignité, est de dresser une nouvelle relation, aussi vraie, aussi circonstanciée que celle de son prédécesseur. L'empereur, instruit de cette audace, casse, dissout le tribunal, & fait mourir tous ceux qui le composent. L'empire est aussitôt inondé de relations qui peignent le monarque de si noires couleurs, que ce prince craignant, avec raison, une révolte générale, ne parvint à calmer ses sujets, qu'en permettant le rétablissement du tribunal historique, & en lui rendant toute sa liberté.

C'étoit, Madame, par de pareils récits que le prêtre missionnaire diversifioit les agréments de notre voyage ; & comme je le voyois si bien instruit de l'histoire du pays, je le priai de

B vj

m'apprendre comment la race , aujourd'hui régnante , étoit montée sur le trône de la Chine.

Le plus vaste empire du monde , conquis par une nation à peine connue , voilà , me répondit-il , un des événements les plus mémorables de l'histoire moderne. Cette étonnante révolution arriva dans les commencements du siècle passé , de la manière dont je vais le dire. Au-delà de la grande muraille , dont je vous parlois , il y a peu de temps , étoient quelques tribus de Tartares Mant-Cheux , qu'un vice-roi de la Chine , voisin de ce peuple peu redouté , traitoit fort durement. Ils se révolterent ; & s'étant réunis en un corps d'armée , ils élurent un chef , auquel ils donnerent le titre de *roi*. Le choix tomba sur la personne de Tayt-Sou , celui-là même que la maison régnante reconnoît pour le fondateur de sa dynastie. Il ne pensoit pas , sans doute , alors à conquérir la Chine ; il ne vouloit que s'en venger , & procurer la liberté à son peuple. Ses succès inespérés lui firent concevoir de plus vastes projets. Chaque année de son règne étoit marquée par quelque

viçtoire ; & chaque viçtoire lui acquéroit une province. Il ne vécut pas affez , pour foumettre toute la Chine ; fon fils Tayt-Song , qui lui fuccéda , s'en fit proclamer empereur ; mais fa mort affoiblit , pour quelque temps la puiffance formidable des Tartares. Comme il ne laiffoit point d'enfans , & qu'aucun de fes freres n'eut alors l'ambition de marcher fur fes traces , la monarchie des Maït-Cheoux fe changea en une efpece de république.

Cependant l'efprit de révolte agitoit toutes les provinces de la Chine : au défaut d'ennemis étrangers , cet empire étoit déchiré par fes propres habitans ; & tandis que le monarque reftoit dans fon ferrail avec fes femmes & fes eunuques , le peuple obéiffoit à différens chefs , dont un feul mérite d'être connu. Son nom étoit Lift-Ching ; il vint avec l'élite de fes troupes aux portes de Pékin ; & l'empereur ne fortit jamais de fon palais ; il ignoroit même une partie de ce qui fe paffoit. La confternation répandue fur le viſage de ſes courtifans & de ſes miniſtres , le convainquit enfin que tout étoit défefpéré. “ Hélas ! ſ'écria-t-il , je vois bien que

„ ma dynastie est sur sa fin ; la seule
„ grace que je vous demande , est de
„ sauver mon fils. „ A ces mots , tout
le palais retentit de gémissements. L'im-
pératrice effrayée sortit de son appar-
tement , embrassa ses enfants , les ar-
rosa quelque temps de ses larmes , les
remit entre les mains de personnes de
confiance , les suivit des yeux jusqu'à
la sortie du palais ; après quoi , elle
s'enferma dans sa chambre , & se pen-
dit. L'empereur y accourut ; & ayant
fort approuvé cet exemple de fidélité :
“ Voilà , dit-il à ses autres femmes , le
„ modele que vous devez suivre ; je
„ vous prie de le faire incessamment ,
„ & même je vous l'ordonne „ Il fut
obéi à l'heure même , sans qu'aucune
de ces malheureuses , au nombre d'en-
viron quarante , qu'il fallut peut-être
un peu aider , osât se plaindre de son
fort.

Après cette exécution , l'empereur
apperçut sa fille unique , âgée de quinze
ans , que l'impératrice n'avoit pas cru
devoir exposer hors du palais. Se dé-
fiant d'une si grande jeunesse , il ne
voulut pas exiger d'elle le sacrifice
volontaire de sa vie ; ce bon pere lui

donna lui même un coup de poignard,
 & la laissa pour morte. Vous vous
 attendez , sans doute , qu'il va se tuer
 aussi sur le corps de ses femmes & de
 sa fille ; mais il veut savoir auparavant
 s'il n'y a pas d'espérance de pourvoir à
 sa sûreté. Enfin , toutes ses tentatives
 devenant inutiles , il se retire dans un
 pavillon , & trace sur sa robe les paro-
 les suivantes : " Mes malheurs sont une
 „ punition du ciel que mon indolence
 „ a irrité. Les grands de ma cour m'ont
 „ perdu en m'ôtant la connoissance des
 „ affaires de mon empire. Sujets re-
 „ belles , mettez mon corps en pieces ;
 „ mais épargnez mon peuple innocent ,
 „ & déjà assez malheureux de m'avoir
 „ eu pour maître „ Ce fut-là comme
 le testament du monarque , qui , déta-
 chant sa ceinture , l'employa à s'étran-
 gler , & mit ainsi fin à une vie qu'il
 n'avoit pas osé défendre.

Après la mort de ce prince , les Tar-
 tares , & List-Ching le rebelle , qu'on
 nomme ainsi , parce qu'il ne réussit pas ,
 se disputèrent l'empire de la Chine.
 List-Ching perdit de fréquentes batail-
 les , & vit , chaque jour , diminuer son
 autorité. Ses troupes se rebuterent de

ses mauvais succès ; & se trouvant abandonné de tout le monde , il fut tué par des payfans.

Un des fils du prince Tartare Tayt-Sou, & frere de l'empereur Tayt-Song, étoit entré dans Pékin ; & s'étant emparé des postes les plus importants de cette capitale , fit passer la couronne sur la tête d'un de ses neveux , âgé de sept ans , & retint pour lui la régence du royaume. Cet enfant fut le pere du célèbre empereur Cang-Hi, sous lequel la Chine a été si heureuse, & la religion Chrétienne si florissante. Il eut lui-même assez de bonheur & assez de sagesse, pour se faire obéir également des Chinois & des Tartares. Il fut contemporain de Louis XIV ; & tandis que le monarque François remplissoit l'Europe de l'éclat de sa gloire , l'empereur de la Chine faisoit retentir l'orient du bruit de son nom. Son règne , comme celui de Louis-le-Grand , fut un des plus long , des plus glorieux , des plus féconds en événements. Ces deux princes furent également heureux & adroits dans le choix de leurs généraux & de leurs ministres ; également appliqués aux affaires , attentifs aux besoins de

leurs peuples , affectionnés aux savants , aux gens de lettres , aux artistes ; grands dans les actions d'éclat , économes dans le domestique , doués , en un mot , de toutes les vertus dignes du trône , de toutes les qualités qui font les grands rois. Louis XIV aima , protégea , respecta les ministres de l'église. Cang-Hi traita favorablement les missionnaires qui venoient instruire & admirer sa nation.

Ici finit le récit de M. Des Roches : dans la lettre suivante je reprendrai la suite de notre voyage.

Je suis , &c.

A Canton , ce 27 Juin 1744.



LETTRE LVI.

SUITE DE LA CHINE.

LA première ville de la province de Canton, dans laquelle les affaires de notre missionnaire l'obligèrent de s'arrêter, se nomme *Chao-Tcheou-Fou*. Il est à propos, Madame, de vous apprendre la signification de ces divers noms, que portent un grand nombre d'autres villes de la Chine. Celles qui se terminent en *fou*, sont des cités du premier ordre, qui en ont plusieurs autres dans leur dépendance. On appelle *Tcheou*, les villes du second rang, qui président à leur tour sur de moins considérables, nommées *Hien*, ou villes du troisième ordre.

Il y a à la Chine sept ou huit villes qui sont, pour le moins, de la grandeur de Paris; on prétend que Pékin le surpasse de beaucoup pour le nombre des habitants. On compte plus de quatre-vingt villes du premier ordre, qui sont comme Lyon, Rouen, Toulouse ou Bordeaux. Il y en a près de trois cents du

second rang, comme Orléans, Troyes, Rheims, Dijon, &c. Les villes du premier ordre sont celles où résident un gouverneur en chef; les autres ne sont soumises qu'à un simple Mandarin, quoiqu'auſſi grandes quelquefois, & auſſi peuplées que celles du premier rang.

A une lieue de Chao-Tcheou-Fou est un célèbre monastere de Bonzes, que nous allâmes visiter. On ne peut rien voir de plus agréable que sa situation; & on nous raconta des choses incroyables de son fondateur. Ce que vous avez lu dans les légendes de nos plus déterminés pénitents, n'approche pas des austérités qu'on lui attribue. Tant il est vrai, a dit quelqu'un, que dans toutes les religions il y a des gens qui se font du mal pour plaire à Dieu; passe encore s'ils n'en faisoient pas aux autres. Cet austere personnage vivoit, il y a près de mille ans; & l'on a vu jusqu'à mille Bonzes habiter ce monastere.

Ces religieux doivent leur origine à un Indien nommé *Foë*, qui vivoit long-temps avant Pythagore. Ils furent introduits à la Chine, où ils prêcherent & répandirent par-tout la doctrine de

44 SUITE DE LA CHINE.

leur instituteur , qu'ils adorent comme un Dieu. Il leur avoit enseigné le dogme de la métempfycofe , & toutes les absurdités qui en réfultent. Il leur a laiffé , de plus , cinq préceptes d'une obligation indifpenfable , favoir de ne tuer aucune créature vivante , de ne pas s'emparer du bien d'autrui , d'éviter l'impureté , de ne jamais mentir , & de s'abftenir de l'ufage du vin. A ces devoirs les Bonzes en ajoutent d'autres uniquement à leur avantage. Ils tâchent de perfuader au peuple , qu'il eft très-important pour l'autre vie , de faire du bien aux religieux ; que par fes aumônes on rachete les péchés , & l'on acquiert des récompenses glorieufes. Ils menacent des derniers fupplices ceux qui meurent fans avoir fatisfait à ce commandement ; ainfi nos anciens moines damnerent impitoyablement un roi de France , qui n'avoit point fondé d'abbayes , ni enrichi de monafteres.

Ces Bonzes , fi on s'en rapporte à l'extérieur , menent la vie du monde la plus auftere. Ils s'impoſent de rudes pénitences jufqu'au milieu des places publiques ; ils ſe chargent de groſſes chaînes qu'ils traînent avec beaucoup

SUITE DE LA CHINE. 45

de fatigues ; ils se frappent la tête & la poitrine avec des cailloux ; & s'arrêtant à chaque porte : " Voyez , di-
 „ sent-ils aux habitants , ce qu'il nous
 „ en coûte pour expier vos péchés ; ne
 „ pouvez-vous nous faire une petite
 „ aumône ? „ Mais de toutes ces austé-
 rités volontaires , la plus plaisante est
 celle que m'a racontée notre mission-
 naire. Un jeune Bonze étoit debout
 dans une chaise portée par deux hom-
 mes , bien fermée , & hérissée en de-
 dans d'une grande quantité de longues
 pointes de cloux. " Je ne sortirai point
 „ de ce lieu , où je suis pour le bien
 „ de vos âmes , disoit aux spectateurs
 „ l'avare pénitent , que vous n'ayez
 „ acheté tous ces cloux , dont chacun
 „ vaut dix sols,,. Il pria aussi le mission-
 naire d'en acheter , en disant : " Tenez,
 „ prenez ceux-ci ; ce sont les meilleurs
 „ de ma chaise , parce qu'ils m'incom-
 „ modent plus que les autres ; cepen-
 „ dant je ne vous les vendrai pas plus
 „ cher. Vous ne devez pas douter qu'ils
 „ ne deviennent une source de bénédic-
 „ tions dans votre famille. Prenez-en
 „ du moins un ; & l'aumône que vous
 „ ferez , servira à bâtir le temple que

46 SUITE DE LA CHINE.

„ nous érigeons au dieu Foë „. Ce stratagème lui réussit ; & l'imposteur eut bientôt le débit de toute sa marchandise.

Malgré ces austérités apparentes , la profession de Bonzes est tellement méprisée , qu'il n'y a presque point de Chinois d'une naissance honnête , qui veuille l'embrasser. Pour y suppléer, ils achètent de jeunes esclaves de sept ou huit ans , les instruisent de leur doctrine , & en font des religieux. La plupart sont fort ignorants ; mais comme il y a , parmi eux , une distinction de rang , les uns sont employés à la quête ; d'autres plus instruits sont chargés de visiter les gens de lettres , & de s'insinuer dans la faveur des grands. Les plus âgés président aux assemblées des femmes dévotes ; mais ces sortes d'assemblées n'ont lieu que dans quelques villes ; & les femmes qui les composent doivent être d'un âge mûr , veuves , libres & maîtresses de disposer de quelque argent. Les Bonzes choisissent pour supérieures, celles qui sont le plus en état de contribuer à l'entretien de l'ordre. Les hommes ont aussi de ces congrégations où président un vieux Bonze. Les uns & les

autres chantent des hymnes à l'honneur de Foë ; mais le résultat ordinaire de ces confréries , est , comme ailleurs , de tirer de l'argent des dupes qui s'y enrôlent.

L'avidité des Bonzes pour les aumônes , les tient toujours prêts à se rendre indifféremment chez les riches ou chez les pauvres , au moment qu'ils y sont appelés ; & ils y demeurent aussi longtemps qu'on veut les retenir. Si c'est pour quelques assemblées de femmes , ils menent avec eux le plus ancien , distingué des autres par le respect qu'ils lui portent , par le droit de préséance , & par un habit convenable à son rang.

On prétend que ces Bonzes sont d'une adresse extrême dans les intrigues d'amour. Ils insinuent à leurs dévotes , qu'en accordant leurs faveurs aux disciples de Foë , elles se trouvent souvent honorées , sans le savoir , des embrassements de ce dieu. Ils leur persuadent même qu'ils ont d'anciens droits sur leur virginité : “ Souvenez vous , le ur
 „ disent-ils , qu'avant que de naître ,
 „ vous m'avez promis d'être ma fem-
 „ me. C'est une mort trop prompte qu i
 „ m'a privé des droits que je réclame

48 SUITE DE LA CHINE.

„aujourd'hui „. On voit de jeunes personnes des meilleures familles, déshonorées par ces moines, accoutumées au vice dès l'âge le plus tendre, & réduites pour toute ressource, à faire ouvertement profession de libertinage.

Avant que d'être initié dans l'ordre des Bonzes, il faut passer par de rigoureuses épreuves. Le novice doit laisser croître la barbe & ses cheveux pendant le cours d'une année. Vêtu d'un habit pauvre & déchiré, il va de porte en porte, les yeux baissés, demandant l'aumône, & chantant les louanges de l'idole, au service de laquelle il veut se consacrer. Durant ce noviciat pénible, il doit s'abstenir de la chair de toute espèce d'animal. Il lui est même défendu de dormir; & s'il vient à succomber au sommeil, ses supérieurs le réveillent sans pitié. Quand il a subi avec courage ces rudes épreuves, on l'admet à la profession. Tous les Bonzes des monastères voisins s'assemblent, & se prosternent devant l'idole, récitant à haute voix certaines prières au son de plusieurs clochettes, & ayant sur le cou une espèce de chapelet. Pendant ce temps-là, le novice prof-

terné

téré à la porte du temple, attend en silence la fin des cérémonies. Alors les Bonzes viennent le prendre, le conduisent à l'autel, & lui jettent sur le corps une robe grise avec une ceinture de corde, pareille à celle de nos Capucins. On lui met sur la tête un bonnet de carton ; & le tout finit par des embrassements réciproques.

Sans s'embarrasser de ce que deviendroient les professions les plus nécessaires, les Bonzes veulent engager tout le monde dans ce même genre de vie inutile & oisif. Leur zèle, à cet égard, ne peut mieux se comparer qu'à celui de nos religieux ou religieuses d'Europe, qui pressent les jeunes gens d'entrer dans un ordre qu'ils sont souvent eux-mêmes très-fâchés d'avoir embrassé.

Il y a aussi des Bonzesses à la Chine, c'est-à-dire, des filles qui vivent en communauté, dans des monastères dont l'entrée est interdite à tout le monde. Elles s'y occupent du culte des idoles & du travail des mains. Elles ne gardent point la clôture ; mais elles sont tenues d'observer la continence, tandis qu'elles demeurent dans le couvent. On punit sévèrement celles qui y manquent.

50 SUITE DE LA CHINE.

ensuite on les oblige d'en sortir pour se marier.

Les couvents de Bonzes sont très-communs dans toute la Chine, où l'on compte plus d'un million de ces moines avarés, ignorants, débauchés, hypocrites & fainéants. C'est sur les montagnes que sont situés leurs monasteres les plus célèbres. On y vient de fort loin en pèlerinage ; & si-tôt qu'on est arrivé au pied de la montagne, on se met à genoux, & l'on témoigne son respect par de fréquentes prosternations. Ceux qui ne peuvent entreprendre ces pieux voyages, chargent leurs amis de leur acheter des papiers imprimés & scellés par les Bonzes, sur lesquels est empreinte l'image de leur dieu. Ils les appellent des passeports pour l'autre vie ; chaque monastere a une ample provision de ces indulgences. Celui que nous venions visiter devoit recevoir un novice le lendemain de notre arrivée ; nous y couchâmes pour assister à cette cérémonie ; & c'est-là que j'ai appris les détails que je viens de décrire.

A notre retour, nous fûmes témoins d'un spectacle encore plus triste ; un

SUIVE DE LA CHINE. 51

malfaiteur condamné à la cangue , subissoit ce châtimeut. C'est une espece de carcan , composé de deux planches larges , épaisses , & échancrées au milieu : on les joint ensemble après qu'on y a inséré le col du criminel. En cet état , il ne peut ni voir son corps , ni porter les mains à sa bouche , & est obligé de recevoir sa nourriture par le secours d'autrui. Il est chargé jour & nuit de cet importun fardeau , plus ou moins pesant , selon la qualité du crime. Le poids commun est de cinquante livres , il peut aller jusqu'à deux cents ; & le supplice dure plusieurs mois , pendant lesquels le coupable est obligé de se montrer tous les jours dans les marchés ou à la porte des temples : c'est une peine flétrissante. Il est permis aux parents & aux amis de soulever la cangue pour soulager le patient ; mais afin que personne ne soit tenté de l'en délivrer , le juge fait coller dans les jointures deux bandes de papier , scellées du sceau public. Sur ce papier est écrit , en gros caractères , la nature du crime & la durée du châtimeut. Lorsque le terme de la punition est expiré , on ramene le criminel aux pieds du

52 SUITE DE LA CHINE.

magistrat qui le délivre ; & après lui avoir fait donner une légère bastonnade , car c'est presque toujours par-là que commencent & finissent les punitions à la Chine , il l'exhorte à se mieux conduire à l'avenir.

Quand les coups de bâton ne passent pas le nombre de vingt , c'est une correction paternelle qui n'a rien de déshonorant. L'empereur traite quelquefois ainsi ses ministres & ses principaux officiers , & ensuite les voit & agit avec eux à l'ordinaire. Il faut très-peu de chose pour mériter cette punition : avoir volé une bagatelle , s'être emporté de paroles , si le magistrat en est instruit , il fait exercer aussi-tôt l'instrument de correction. C'est une grosse canne de bambou , bois dur , lourd & massif , fendue , à demi-plate , & longue de quelques pieds. Le magistrat est assis gravement devant une table , sur laquelle est une boîte remplie de petits bâtons longs de six à sept pouces. Au signe qu'il donne en jettant un de ces bâtons , on saisit le coupable ; on l'étend ventre contre terre ; on lui abaisse son haut de chausses jusqu'aux talons , & on lui

donne autant de coups sur les fesses , que le magistrat a tiré de petits bâtons de la boîte. Il faut observer que quatre coups sont comptés pour cinq ; & c'est ce qui s'appelle ici la grace de l'empereur qui , en qualité de pere tendre , diminue toujours quelque chose du châtimement. Après avoir subi la correction , le patient se met à genoux devant le jugé , se courbe trois fois jusqu'à terre , & le remercie du soin qu'il prend de son amendement.

Une chose fort singuliere, c'est qu'on loue des hommes qui , pour de l'argent , subissent le châtimement du coupable. Ils escamotent sa personne , en prenant subtilement sa place, & gagnent ainsi leur vie à recevoir des coups de bâton. On a encore un autre moyen d'éviter une partie de la correction , c'est de gagner les exécuteurs , qui ont l'art de ménager leurs coups avec une légèreté qui les rend presque insensibles.

Un Mandarin a le droit de faire donner la bastonnade en tous lieux , même hors de son district. Aussi quand il sort , est-il toujours accompagné d'officiers de justice , qui portent devant lui la canne de bambou. Si quelque homme

54 SUITE DE LA CHINE.

du peuple demeure à cheval lorsqu'il passe, ou ne se hâte point de se retirer, il reçoit aussi-tôt quelques coups par son ordre ; & cette exécution est si prompte, que souvent elle est faite avant même que les passants s'en soient aperçus.

La bastonnade est encore le châti-
ment commun des sentinelles qu'on
trouve endormies pendant la nuit, des
enfants, des écoliers, des domestiques,
des gens sans aveu, & des mendiants
vagabonds. Il y a de ces derniers
à la Chine, autant que de pauvres
dans les rues de Paris. Ces fainéants
voyagent en troupes, se mêlent de
dire la bonne aventure, & ne sont pas
moins trompeurs que nos Egyptiens
d'Europe. La plupart sont estropiés ou
seignent de l'être, & s'estropient même
quelquefois pour exciter la compassion.
Les uns se couvrent l'œil d'une em-
plâtre ; d'autres se le sont arraché réel-
lement. Celui-ci se fait une bouche
de travers ; celui-là se raccourcit une
jambe ou un bras. Enfin toutes les dif-
formités artificielles que nous voyons
pratiquer par nos mendiants, sont éga-
lement en usage à la Chine. Il est vrai

SUITE DE LA CHINE. 55

que le gouvernement est ici plus sévère qu'en France contre ces sortes d'imposteurs ; & la canne de bambou leur fait retrouver bien vite le nez , l'œil , le bras , & la jambe dont ils feignoient d'être privés. S'ils n'apportent pas ces défauts en naissant, ce sont leurs parents, qui souvent les estropient dès l'enfance, pour les mettre en état de gagner leur vie par ces misérables artifices. On voit encore de ces gueux exercer contre eux-mêmes des rigueurs incroyables pour extorquer des aumônes. Ils se fouettent le corps ; frappent du front contre une pierre, ou se heurtent la tête l'un contre l'autre , jusqu'à se faire des contusions horribles , & à tomber sans connoissance. Ils continueroient ces extravagances au degré d'en mourir, si les spectateurs ne les arrêtoient, en leur jettant quelques piéces d'argent. Ils forment ordinairement le cortége des opérateurs qui parcourent les bourgs & les villages, montés sur des tigres ou d'autres bêtes apprivoisées. Ces charlatans ont par-dessus leurs habits, un grand manteau à longues manches , & un baudrier. Ils tiennent de la main droite une épée, avec laquelle ils font le mou-

36 SUITE DE LA CHINE.

linet par intervalle, en vantant leurs remèdes pour toutes sortes de maladies.

J'acheverai de vous apprendre ce qui regarde les loix pénales de la Chine. Dans les procédures criminelles, il n'est pas toujours besoin d'un décret, pour conduire les malfaiteurs devant la justice. Dans quelque lieu que le magistrat découvre du désordre, il a le pouvoir de le faire punir sur le champ; ce qui n'empêche pas que le coupable ne puisse encore être cité devant quelque cour supérieure, où son procès étant recommencé dans les formes, il est quelquefois châtié avec plus de rigueur.

Tandis que l'affaire s'instruit, il est conduit dans les prisons qui n'ont ni l'horreur ni la saleté de celles de l'Europe. Ce sont des logements commodes & spacieux, bâtis presque de la même manière dans tout l'empire. Des hommes souvent innocents, ou légèrement coupables, ne sont-ils pas déjà assez malheureux d'être privés de leur liberté? Pourquoi faut-il ajouter à cette perte, celle de la santé & de toutes les douceurs de la vie?

Les prisons de la Chine sont toujours remplies d'une infinité de mi-

SUITE DE LA CHINE. 57

férales ; dans celles de Canton on compte habituellement jusqu'à quinze mille prisonniers. L'Etat ne les nourrit point ; mais on leur permet de s'occuper de divers travaux qui leur donnent moyen de subsister. On enferme les plus insignes criminels dans des loges particulieres ; & on les enchaîne : les autres ont la liberté, durant le jour, de se promener dans une cour spacieuse ; & le soir, on les fait entrer dans une grande salle pour y passer la nuit : des gardes veillent autour des prisons, & font observer un profond silence. On a le plus grand soin des prisonniers qui tombent malades ; on leur donne des médecins & de remedes aux frais de l'empereur ; un officier est tenu de veiller à ce que chacun fasse son devoir. On n'y entend point de bruit ; on n'y voit point de querelle ; la tranquillité y régné comme dans un monastere. A l'égard de ceux qui se portent bien, on leur apporte, chaque jour, toutes sortes de commodités en abondance ; ce qui forme continuellement un véritable marché : le tout ensemble a l'air d'une petite république bien réglée. La prison

58 SUITE DE LA CHINE.

des femmes est séparée & grillée ; on leur passe par un tour les choses dont elles ont besoin ; & rarement les hommes en approchent.

Lorsqu'un malfaiteur est accusé de quelque crime capital , son procès passe par cinq ou six tribunaux subordonnés les uns aux autres ; mais , excepté dans quelques cas extraordinaires , où la justice doit être prompte , tels que la sédition & la révolte , aucun d'eux ne prononce définitivement un arrêt de mort. Les procès criminels doivent être examinés par l'empereur même , & nulle sentence de mort n'est exécutée s'il ne la signe , après qu'elle lui a été présentée jusqu'à trois fois. Il n'y a point de précaution qui paroisse excessive aux Chinois , lorsqu'il s'agit de conserver la vie à un citoyen. Vous devez juger de là , Madame , que les crimes dignes de mort sont plus rares à la Chine qu'en Europe , où une procédure si lente seroit sujette à de grands inconvénients. D'un autre côté , ces délais sont favorables à l'innocence , & la délivrent presque toujours de l'oppression , quoiqu'elle se trouve exposée à languir long temps dans les chaînes. Lorsque le crime est

SUITE DE LA CHINE. 59

d'une énormité extraordinaire, le prince en signant la sentence, y joint les paroles suivantes : " Aussi-tôt qu'on „ aura reçu cet ordre, que le coupable „ soit exécuté sans délai. „ S'il n'est question que d'un crime ordinaire, l'ordre est adouci dans ces termes “ : Que „ le criminel soit gardé en prison jusqu'à l'automne, & qu'il soit justicié „. C'est ordinairement à cette saison qu'est renvoyée la punition de tous les malfaiteurs condamnés à mort. Si l'empereur n'approuve pas la première sentence d'un tribunal, il peut nommer d'autres juges pour recommencer l'examen du coupable, jusqu'à ce que leur décision s'accorde avec la sienne. Par-là il est toujours le maître de sauver un criminel ou de perdre un innocent, dont il aura résolu la délivrance ou la perte.

Dans les procédures ordinaires, la sentence des tribunaux inférieurs est communiquée aux principaux officiers de toutes les cours supérieures; ainsi le plus vil & le plus méprisable sujet de l'empire jouit à la Chine d'un privilège qui ne s'accorde parmi nous qu'aux personnes de la plus haute distinction.

d'être jugé par toutes les chambres assemblées.

La question ordinaire & extraordinaire est établie à la Chine, comme dans tous les pays policés ; & l'on n'y est pas moins industrieux à inventer de nouvelles machines pour tourmenter ingénieusement les coupables. Ce raffinement de cruauté, inconnu des nations barbares & grossières, ne devoit pas être ignoré chez un peuple où, depuis si long-temps, les sciences & les arts sont cultivés.

Lorsqu'un criminel est condamné à mort, on ne manque pas, avant que de lui prononcer sa sentence, de lui présenter un verre de vin qui se nomme ici le *vin d'offrande*. Après la lecture de l'arrêt, la plupart de ces malheureux s'emportent en invectives contre ceux qui les ont condamnés. Les juges écoutent ces injures avec patience ; mais, ce qui ne se pratiquoit point encore en France quand j'en suis parti, on leur met ensuite dans la bouche un bâillon qui les empêche de parler, & avec lequel on les mène au lieu de l'exécution. D'autres ne font que chanter dans le chemin qui les conduit à

SUITE DE LA CHINE. 61

la mort , & boivent joyeusement le vin d'offrande , & celui que leur présentent des amis qui les attendent au passage , pour leur donner ce dernier témoignage d'attachement.

Les supplices capitaux sont d'étrangler , de trancher la tête & de tailler en pieces. Le premier est le plus commun , & passe pour le plus doux : c'est celui des gens de qualité. On se sert d'une corde longue de sept à huit pieds , avec un nœud coulant qu'on passe au cou des criminels. Quelquefois , par une faveur insigne , l'empereur leur envoie un cordon de soie , & leur permet de s'étrangler eux-mêmes.

Le second supplice est regardé comme le plus infâme , & n'est que pour les crimes énormes. Les Chinois pensent qu'il ne peut rien arriver de plus honteux à un homme , que de ne pas conserver en mourant son corps aussi entier , qu'il l'a reçu de la nature.

La troisieme espece de punition est celle des rebelles ou des traîtres. Elle a quelque chose de barbare dans son appareil. On attache le criminel à un pilier ; on lui écorche la peau de la tête qu'on lui rabat sur les yeux ; on

62 SUITE DE LA CHINE.

lui coupe ensuite successivement toutes les parties du corps ; on lui ouvre le ventre , & l'on jette son cadavre ou dans un fossé , ou dans la rivière.

On ne dresse point d'échafaud pour les exécutions ; un criminel qui doit être décollé , se met à genoux dans quelque place publique , les mains liées derrière le dos ; l'exécuteur s'avance , & lui abat la tête d'un seul coup. La charge de ce dernier n'a rien de flétrissant dans l'esprit des Chinois ; c'est , au contraire , un emploi de distinction , comme autrefois dans certains cantons d'Allemagne , c'étoit le plus jeune du corps de ville , qui expédioit les criminels ; dans d'autres , c'étoit le plus nouveau marié. En Géorgie , on dit d'un seigneur , pour le louer , que personne n'entend comme lui à pendre & à décapiter son homme. Le bourreau de Pékin porte la ceinture jaune , qui est l'ornement des princes du sang.

Nous ne restâmes pas long-temps à Chao-Tcheou , parce que l'air n'y est pas sain , & qu'il y règne tous les ans des maladies qui enlèvent quelquefois un grand nombre de ses habitants. Nous en partîmes pour visiter la province

SUITE DE LA CHINE. 63

de Canton. Près d'un lieu appelé *Nan-Hiong*, nous vîmes un chemin admirable sur le haut d'une montagne. Il a plus d'une lieue de longueur, & est bordé des deux côtés de précipices effrayans; mais comme il est très-large, on n'apprend point qu'il y soit jamais arrivé d'accident. C'est le chemin le plus fréquenté de la Chine, parce qu'il est devenu le passage de tout ce qui arrive de l'orient & du midi; aussi y voit-on autant de monde, que dans les rues des plus grandes villes. A côté est une espece de temple érigé à la gloire du Mandarin qui a fait construire ce chemin; & plus loin, les marchands ont élevé un monument de pierre à l'honneur du vice-roi chargé des douanes de la province, qui en a fait diminuer considérablement les droits.

Ces douanes sont ici beaucoup moins rigoureuses qu'en France: non-seulement on n'y fouille personne comme font nos commis de barrières, grossièrement & avec humeur. Il est même rare qu'on ouvre les caisses & les paquets. Si c'est un homme de quelque apparence, on ne fait point la visite de ses coffres; & l'on n'exige

64 SUITE DE LA CHINE.

rien de lui. " Nous voyons bien , disent les gardes , „ que monsieur n'est point „ un marchand „. Au passage de quelques douanes , on leve les droits en nature ; & alors on s'en rapporte à la déclaration du voiturier. Dans d'autres lieux on fait payer tant par poids ; & cela ne souffre aucune difficulté. On ne visite point les paquets qui sont adressés aux gens de la cour.

Ce que je vis de plus remarquable dans les autres endroits de cette province , c'est la beauté & la magnificence extraordinaire de ses ponts. Comme j'en témoignois mon admiration au missionnaire : Que direz-vous donc , reprit-il , lorsque vous verrez dans les provinces de Fo-Kien , de Quey-Tcheou , de Chen-Si , de Peke-Li , les différents chef-d'œuvres que la Chine offre en ce genre , sur la plupart des rivières & des canaux ? il y en a dont le sol est plat , c'est-à-dire , qu'au lieu d'y faire des voûtes , on a couché transversalement de longs quartiers de pierres qui portent sur des piliers isolés. J'ai vu un de ces ponts qui a au moins deux mille cinq cents pieds de longueur , & est soutenu par plus de trois cents piliers , assez élevés pour

SUITE DE LA CHINE. 65

donner passage à de grosses barques , avec leurs mâts & leurs voiles. Les deux côtés sont bordés de balustrades , sur lesquelles on voit , à égale distance , des globes , des lions & des pyramides.

On rencontre assez fréquemment à la Chine des ponts de sept , huit ou neuf arches toutes de marbre. D'autres sont ornés aux deux extrémités , d'arcs de triomphe , hauts ; majestueux , & d'une parfaite exécution. Le pont du fossé qui environne le palais de l'empereur à Pékin , est un ouvrage merveilleux. Il représente un dragon d'une taille extraordinaire ; les pieds servent de piliers ; le corps forme l'arche du milieu ; la queue en fait une autre , & la tête une troisième. La masse entière est de jaspe noir , dont toutes les parties sont si parfaitement jointes , qu'on les croiroit d'une seule pièce.

Ce que les Chinois appellent *le pont de fer* , est effectivement formé de l'assemblage de plusieurs chaînes de ce métal. Il est bâti sur un torrent dont le lit est fort profond. Sur chaque bord on a élevé deux grands massifs de maçonnerie , d'où pendent plusieurs chaî-

66 SUITE DE LA CHINE.

nes qui traversent d'un bout à l'autre ; & sur lesquelles on a jetté des madriers. Dans d'autres endroits , au lieu de chaînes , on met en travers de gros cables qui soutiennent quelques planches tremblantes & mal assurées. Leur agitation , jointe à la vue des précipices , fait un spectacle terrible pour les passants.

Comme le nombre des ponts est fort grand à la Chine , ils forment une perspective très-noble & très-agréable dans les lieux où les canaux sont en droite ligne. Les Chinois en ont pratiqué d'admirables sur des torrents qui roulent parmi les plus hautes montagnes. Il y en a un qu'ils appellent le *pont volant* , parce qu'il paroît construit dans les airs. Il est d'une seule arche ; ses deux extrémités sont appuyées sur des montagnes, entre lesquelles coule un fleuve dans une vallée profonde : sa longueur a près de six cents pieds ; & la hauteur de l'arche près de sept cents.

Mais la Chine a peu de ponts qui puissent être comparés à celui de Fou-Tcheou-Fou , capitale de la province de Fo-Kien. La rivière qui est très-large , forme , en se divisant , plusieurs

SUITE DE LA CHINE. 67

petites îles , qui sont toutes unies par des ponts. Le principal offre plus de cent arches bâties de belles pierres blanches avec des balustrades de chaque côté , mêlées de toutes sortes d'ornemens. L'entretien seul des ponts de la Chine coûte annuellement des sommes immenses , que l'Etat fournit toujours avec la plus grande générosité.

Je ne vous ai point encore parlé , Madame , du voyageur Anglois que le hasard , comme vous savez , m'avoit fait rencontrer à la Cochinchine. Des affaires l'avoient obligé de s'arrêter à Macao ; & nous le retrouvâmes à notre retour à Canton. Il avoit été présenté au vice-roi qui demanda à nous voir ; & nous reçûmes de ce Mandarin, pendant notre séjour , les traitements les plus favorables. Souvent il nous faisoit venir dans son palais ; & il nous mit en relation avec tous les Lettrés de cette grande ville.

On appelle *Lettrés* à la Chine ceux qui , après différents examens , sont promus aux grades de licencié , de maître-ès-arts & de docteur. Il y a dans toutes les parties de l'empire , des colleges où l'on prend , comme en Eu-

rope , ces divers degrés. C'est parmi ceux qui les possèdent , qu'on choisit les magistrats & les officiers civils : comme il n'y a point d'autre voie pour s'élever aux dignités , tout le monde , même les enfants du peuple , se livrent à l'étude , dans l'espérance de parvenir aux charges : comme nous voyons qu'en France , par l'espoir d'une cure ou d'un bénéfice qui fasse vivre toute une famille , le plus petit particulier fait étudier ses enfants , & prive l'état de soldats , de laboureurs & d'artisans.

Les Chinois commencent leurs études dès l'âge de cinq à six ans. Le premier rudiment qu'on leur met dans les mains , renferme une centaine de caractères qui expliquent les choses les plus communes , comme le soleil , la lune , l'homme , certains animaux , certaines plantes , une maison , quelques ustensiles familiers , & d'autres objets semblables. Les images de ces mêmes objets , représentés au naturel , servent à rendre leur conception plus vive , & forment une espece de bureau typographique , tel qu'on a voulu en introduire à Paris : c'est-là le premier alphabet des Chinois.

SUITE DE LA CHINE. 69

On leur donne ensuite un autre livre composé de plus de mille sentences fort courtes , & terminées par des rimes , pour faciliter la mémoire. L'enfant doit les apprendre toutes , avant que de passer à d'autres études ; & s'il manque d'en retenir tous les jours un certain nombre , on le couche sur un banc , & on lui donne plusieurs coups de fouet par - dessus ses habits. On n'accorde aux écoliers qu'un mois de vacance , & cinq ou six jours de congé pendant toute l'année.

Dans un âge plus avancé on les oblige de savoir par cœur un abrégé de la doctrine de Confucius , ou de quelque autre philosophe Chinois , comme parmi nous le catéchisme. Pendant qu'ils apprennent à lire les lettres , on les accoutume à les former avec un pinceau ; car à la Chine on ne se sert ni de plumes , comme nous , ni de roseaux , comme les Arabes , ni de crayon , comme les Siamois. Ils tiennent leur pinceau perpendiculairement , comme s'ils vouloient piquer le papier ; & commencent de haut en bas. Ils ont une feuille écrite en caractères rouges qu'ils doivent couvrir de noir ; ou bien

ils ont du papier transparent dont ils font le même usage. Ils apportent beaucoup d'application à se former la main ; car l'art de bien peindre les lettres est ici en grande estime. Les Chinois préfèrent une belle pièce d'écriture au tableau le plus fini. Ils ont même, en général, une espèce de vénération pour les caractères, soit qu'ils soient imprimés, soit qu'on les ait tracés à la main. Si le hazard leur fait rencontrer quelque feuille écrite, ils la ramassent avec respect, & se gardent bien d'en faire un usage indécent : les écrits de nos auteurs sont moins respectés.

Après les études dont je viens de parler, on applique les enfants à la composition ; elle consiste à amplifier une sentence, dont il faut d'abord deviner & développer le sens. Il y a des prix proposés, comme dans nos classes, pour ceux qui ont le mieux réussi ; dans plusieurs villes, les gouverneurs se chargent de faire composer eux-mêmes les écoliers qui sont dans leur district, & de distribuer les récompenses. Il n'y a point de bourgs, ni même de petits villages qui n'ait ses maîtres pour l'instruction de la jeunesse.

SUITE DE LA CHINE. 71

Les personnes aisées font , comme parmi nous , dans l'usage de confier l'éducation de leurs enfans à des précepteurs particuliers ; mais , ce qui n'est pas de même parmi nous , c'est la considération dont ces précepteurs jouissent. Leur emploi est également recommandable & lucratif. Ils sont honorés dans les familles ; on leur donne la première place ; & leurs disciples les respectent éternellement.

Quand les jeunes gens ont achevé ces études domestiques , ils commencent un nouveau cours de Science , qui les met à portée de parvenir aux grandes académiques , & d'être reçus dans l'ordre auguste des Lettrés. Ainsi toute leur jeunesse s'est passée à apprendre à lire & à écrire , à charger leur mémoire de caractères innombrables , & d'une foule de sentences que le sens commun dicte à tous les hommes. Cependant les divers degrés par où passent les étudiants à la Chine , & tous les examens qu'ils sont obligés de subir pour parvenir au doctorat , pourroient faire croire que les Chinois lettrés sont des hommes fort savants ; mais ils ne savent réellement que lire & écrire ;

encore faut-il , pour cela , avoir étudié presque toute sa vie. Une faute d'orthographe ou de mémoire , un caractère mal formé , le passage d'un livre mal retenu , une loi récitée peu fidèlement , leur fait refuser le degré auquel ils aspirent. Leur capacité s'étend encore à composer , comme je l'ai dit , des especes d'amplifications de rhétorique sur des matieres triviales. Quelle différence de nos études à celles des Chinois ! Nous apprenons plusieurs langues dans notre jeunesse , la rhétorique , la poésie , la géographie , la philosophie , les mathématiques , l'histoire , la théologie , la médecine , la jurisprudence , la musique , &c. & presque rien de tout cela n'occupe la jeunesse Chinoise. On ne peut donc s'empêcher de plaindre une nation laborieuse , qui , avec tant d'ardeur & de goût pour les sciences , a le malheur d'être moins savante après vingt ans d'étude , que plusieurs enfants d'Europe ne le sont à douze ou quinze ans. Tant d'ignorance jointe à tant d'application , est uniquement causée par la nature de leur langue qui demande vingt ou trente années , pour être parlée , lue

&

& écrite avec quelque intelligence. Ils n'ont point, comme nous, de lettres simples, ni d'alphabet. Autant ils ont de mots, autant ils ont de figures & de caracteres pour les représenter. On en fixe le nombre à seize cents; mais un seul mot peut signifier plus de vingt choses différentes, par la diversité des accents & des inflexions de voix; c'est-à-dire, que leur langage est une espece de musique beaucoup plus diversifiée que les récitatifs des opéra Italiens; encore n'y a-t-il que les concitoyens qui puissent s'entendre entr'eux; car chaque province, & même chaque ville a son idiome, ou, pour mieux dire, ses tons particuliers. Il n'est point de langue plus remplie d'équivoques, que la Chinoise: on ne peut écrire ce qu'un autre prononce, ni comprendre la lecture d'un livre, à moins qu'on n'ait aussi le même livre devant les yeux. Outre les seize cents mots qui peuvent avoir plusieurs significations, les Chinois ont encore une infinité d'autres caracteres ou figures, qui répondent aux diverses formules ou dictions dont on se sert pour s'exprimer. La plus longue vie d'un homme ne suffit point pour apprendre

distinctement tous ces caractères. Aussi personne n'est-il mis au rang des vrais savants, s'il n'en fait, pour le moins, soixante mille; de sorte qu'un docteur à la Chine, est un homme qui fait lire & écrire.

On distingue ici trois classes de lettrés, qui répondent aux trois différents grades que prennent les savants. Pour y parvenir, il faut subir trois examens, & y faire preuve de son habileté. Rien de plus important ni de plus étroitement observé que ces examens: c'est par les compositions qu'on juge de la capacité des sujets. Ils sont enfermés dans des cellules, & ne peuvent avoir, pendant ce temps-là, aucune communication au-dehors. Ils sont soigneusement gardés & observés par des surveillants fideles, que l'on empêche, autant qu'il est possible, de se laisser corrompre. Les portes même sont scellées du sceau du vice-roi. Il n'est pas permis aux étudiants d'avoir aucun livre, ni d'autres papiers, que celui dont ils ont besoin pour leurs compositions; on a soin de leur fournir tout le nécessaire, aliments, bougie, &c. aux frais de l'empereur. La maison qui sert à cet

usage, est un édifice très-vaste, partagé en une infinité de petites loges, longues de quatre à cinq pieds, sur trois & demi de large; il y a des colleges où l'on en compte jusqu'à six mille. C'est-là que l'on enferme les candidats. Le premier de ces examens se fait par un Mandarin des premières classes, que la cour envoie exprès dans chaque province. Il y donne toute son attention avec la dernière rigueur, sans acception de personnes, & n'a égard qu'au mérite. Il lui est défendu de parler à qui que ce soit, aussi long-temps qu'il est dans cette fonction. Cependant, quoiqu'il doive s'attendre à une mort certaine, s'il est convaincu de prévarication, il s'en trouve quelquefois qui se laissent gagner par argent, avant qu'ils soient arrivés dans la province. On leur donne certains signes, pour reconnoître les compositions de ceux qu'on est convenu de favoriser.

On adjuge les prix aux meilleurs ouvrages; & leurs auteurs obtiennent le premier grade, qui répond à celui de bachelier dans nos écoles. Ils commencent à jouir de plusieurs privilèges; ils portent un habillement qui les dis-

tingue; ils ne sont plus sujets à recevoir la bastonnade par ordre des magistrats ordinaires; ils ont un supérieur particulier qui les gouverne, & qui seul a droit de les punir. Dans les corrections de cette espece, on voit quelquefois un homme de cinquante à soixante ans condamné à la bastonnade, tandis que son fils reçoit des applaudissemens & des récompenses.

On arrive au second grade par un autre examen qui n'a lieu que tous les trois ans, & seulement dans les capitales des provinces; & au troisieme, par un dernier examen qui se fait à Pékin, dans le palais de l'empereur. S'il se trouve des candidats qui ne soient pas en état de supporter les frais du voyage, on ne manque pas d'y pourvoir, pour que la pauvreté ne soit point un obstacle au mérite. Le prince préside souvent en personne à ce dernier examen, & donne quelquefois lui-même le sujet de la composition. La réception des docteurs se fait avec un éclat & une magnificence extraordinaires. Ils sont présentés au monarque, qui leur fait des présens honorables. Leurs noms sont inscrits sur de grands

tableaux qu'on expose dans les places publiques. Des couriers se pressent d'annoncer cette nouvelle à la famille des docteurs ; & toute la ville célèbre cet événement par de grandes réjouissances ; on élève des arcs de triomphe en leur honneur ; & le prince les nomme bientôt après à différentes dignités , chacun selon ses vertus & ses talents.

Les licenciés qui se défont d'eux-mêmes , ou qui n'ont point assez d'ambition pour aspirer au doctorat , se retirent chez eux pour y vivre honorablement. Ils peuvent même , avec de la protection , parvenir à des emplois ; mais , dès qu'ils sont en charge , soit comme docteurs , soit comme licenciés , il ne leur est plus permis de se relâcher de l'étude ; car ils sont obligés , dans le temps qu'ils y pensent le moins , de comparoître encore aux examens. Si on les trouve peu instruits , ils sont dégradés & renvoyés honteusement dans leur province ; si , au contraire , ils ont fait de nouveaux progrès , on les élève à de plus grandes places. Il résulte de cette politique , que les charges étant toujours remplies par d'habiles gens , on évite les maux &

78 SUITE DE LA CHINE.

les inconvénients qui proviennent de l'ignorance. Comme elles ne se donnent qu'au mérite, l'empereur peut les ôter dès qu'on cesse de s'en rendre dignes. D'ailleurs, comme on ne connoît point à la Chine de noblesse héréditaire, & qu'il n'y a que les charges qui ennobliissent, il faut nécessairement hériter de la capacité de ses peres, si l'on veut arriver aux mêmes dignités, & tenir le même rang. Que penseroit donc un Chinois à qui on diroit que, dans certains pays de l'Europe, les places & les emplois ne s'accordent point à la capacité; que même les plus savants, ceux dont l'étude a perfectionné le jugement, sont laissés à l'écart; qu'on leur préfère presque toujours des ignorants, des hommes sans lumieres, sans talents, que leur richesse met en état d'acheter des charges, d'où dépendent le bon ordre de la société & la sûreté publique? Ce Chinois qui voit que dans son pays les dignités ne se donnent qu'au mérite, se persuaderoit, sans doute, que nous sommes une nation médiocrement policée; que les loix doivent céder au caprice & à l'ignorance; & il se moqueroit peut être

avec raison , de ceux qui sont assez fots parmi nous , pour s'appliquer à des études auxquelles nous n'avons attaché aucun avantage. A la Chine , un docteur doit se regarder comme un homme solidement établi ; il ne craint plus l'indigence , & est sûr de parvenir aux honneurs.

L'éducation qu'on donne à la jeunesse Chinoise , est encore d'une ressource infinie pour les mœurs. Occupée sans relâche , dès l'âge de six ans , elle n'a guere le temps de se corrompre par la débauche. Aussi la gravité & la modestie sont-elles le partage des lettrés ; ils marchent toujours les yeux baissés ; un jeune écolier même n'est pas moins composé dans son air & dans ses manieres , qu'un professeur de l'université de Paris.

Outre les dignités qui s'acquierent par les lettres , il en est d'autres auxquelles on arrive par la science des armes ; & il y a de même des examens que doivent subir également ceux qui y aspirent. Il faut d'abord donner des preuves d'habileté à tirer de l'arc , à monter à cheval , & de force à lever quelque grosse pierre , à porter de pe-

80 SUITE DE LA CHINE.

sans fardeaux. On leur fait composer ensuite un discours simple , mais bien raisonné , sur quelque matiere concernant l'art militaire ; & on leur donne des questions à résoudre sur les campemens, les marches , les stratagêmes de guerre, &c. Ceux qui montrent le plus de capacité , obtiennent les premiers grades ; & de cette école , comme de nos compagnies de mousquetaires , l'Etat tire d'excellents officiers.

Je suis , &c.

A Canton , ce 29 Juillet 1744.



LETTRE LVII.

SUITE DE LA CHINE.

EN vous disant , Madame , que les Chinois passent leur vie à apprendre leur langue , je n'ai pas exclu les autres sciences ; ils les cultivent toutes ; mais ils y font peu de progrès , & percent rarement au-delà des premiers éléments. On est étonné que toutes leurs connoissances soient , en même temps , & si anciennes , & si bornées. Ils n'ont puisé dans l'arithmétique , l'astronomie , la géométrie , la médecine , la géographie , la philosophie naturelle & la physique , que les notions que la pratique des affaires semble exiger ; ils n'ont jamais été plus loin , & paroissent même incapables d'aller au - delà. Nous , au contraire , nous avons eu des connoissances très - tard ; & nous avons tout perfectionné rapidement. Les sciences ont fait plus de progrès en Europe dans trois siècles , que chez les Chinois dans l'espace de quatre mille ans. Ils ont de

82 SUITE DE LA CHINE.

la physique des idées très-superficielles ; n'ont aucun principe de logique artificielle & raisonnée ; & à l'égard de la métaphysique , ils n'en connoissent pas même le nom. Leur étude principale se tourne vers la science des mœurs ; & au fond , c'est ce qu'il y a de plus digne de l'homme , & de plus utile à la société. Aussi c'est la nation la plus sage , & , peut-être , quoique Païenne , la plus vertueuse de l'univers. Presque tous ses empereurs ont été des hommes d'une vertu sublime , des Numâ , des Solon , des Lycurgue , des Antonin ; & ce qu'il y a de plus remarquable , c'est que l'humilité même , inconnue à ces philosophes , est expressément recommandée à la Chine. Elle y est regardée comme une vertu fondamentale , utile à celui qui la possède , & , en général , nécessaire parmi les hommes , quoiqu'on ne leur demande communément que de la modestie , qui n'en est que le signe équivoque. Nulle nation n'a produit autant & de si bons livres de morale. leurs sages sont populaires dans leurs écrits. Ils ne font point briller leur imagination comme ceux de la Grece & de Rome ;

SUITE DE LA CHINE. 83

ils ne courent point après les applaudissemens comme nos prédicateurs & nos philosophes. Ils s'accommodent au génie & à la foible capacité du peuple : ils ne cherchent qu'à instruire les hommes & à les rendre meilleurs.

La philosophie morale des Chinois est, en général, la même que celle des autres nations ; parce que la raison est semblable dans tous les pays, & que tous les hommes ont dans leur cœur, des regles sûres & invariables pour leur conduite. Elles se réduisent aux devoirs mutuels des peres & des enfans, du prince & des sujets, des amis & des citoyens entr'eux. De ces trois chefs ils déduisent tous les autres devoirs, non - seulement pour la conduite particuliere de la vie, mais pour l'ordre & la manutention de l'Etat. Ils sont persuadés que si les enfans sont soumis à ceux dont ils tiennent le jour, si les peuples regardent le souverain & les magistrats comme leurs peres, toute la nation ne sera qu'une famille bien réglée ; & c'est là-dessus qu'est établi le fondement de leur monarchie & de leur politique. L'autorité paternelle n'y est jamais affoi-

blie; les loix la rendent si absolue, qu'il n'y a ni âge, ni rang, ni prétexte qui puisse en dispenser les enfants; une mere peut faire donner la bastonnade à son fils, fût-il Mandarin. Ce respect filial est en telle recommandation chez les Chinois, qu'un empereur, ayant exilé sa mere à cause de ses galanteries scandaleuses, fut forcé par ses sujets de la rappeler & de la rétablir dans son rang d'impératrice. Un fils ne peut plaider contre son pere, qu'avec le consentement des parents, des amis & des magistrats, ni présenter une requête contre lui, à moins qu'elle ne soit signée par le grand-pere: & alors, s'il se trouve la moindre fausseté dans la plainte, la vie du fils est en danger. Un pere, au contraire, qui accuse son enfant de lui avoir manqué de respect, n'est point obligé d'en apporter de preuve: il en est cru sur sa parole. S'il arrive, ce qui est rare, qu'un pere soit maltraité par son fils: ou, ce qui est plus horrible encore, que dans un moment de fureur, le fils devienne parricide, alors la consternation & l'alarme se répandent dans toute la province; la punition s'étend sur tous les parents;

& les Mandarins du département sont destitués de leurs charges. “ C’est leur
„ faute, dit-on ; ils n’ont pas assez veillé
„ au soin des bonnes mœurs. Le cou-
„ pable ne se feroit point porté à cet
„ attentat , si on eût réprimé ses incli-
„ nations perverses , & puni ses pre-
„ miers crimes „. Sa maison est rasée ;
ainsi que toutes celles qui sont dans le
voisinage ; & l’on élève dans le même
lieu , un monument qui éternise l’hor-
reur de ce crime.

Voici un trait qui fait connoître la
délicatesse de l’amour qu’ont les Chi-
nois pour leurs peres. Un magistrat
mérita la mort , pour ne s’être point
acquitté avec intégrité de sa charge.
Son fils , âgé de quinze ans , alla se jet-
ter aux pieds de l’empereur , & lui
offrit sa vie , pour conserver celle de
son pere. Le monarque , touché de cette
marque de tendresse , accorda au fils
la grace du magistrat , & voulut , pour
récompenser la vertu de ce généreux
enfant , le distinguer par des marques
d’honneur ; mais il les refusa , en disant
qu’il ne vouloit point d’une distinc-
tion qui lui rappelleroit continuelle-
ment l’idée d’un pere coupable.

86 SUITE DE LA CHINE.

Le second point de la morale Chinoise consiste dans le respect des peuples pour leur souverain, bien au dessus de celui que nous avons en Europe pour nos princes. Les premiers ministres, les plus proches parents, le frere même de l'empereur, ne lui parlent qu'à genoux. On se prosterne à la vue de son trône, devant sa ceinture & ses habits. Personne, de quelque qualité qu'il soit, n'ose passer à cheval ou en chaise devant la porte de son palais; dès qu'on en approche, on met pied à terre: & on ne remonte qu'à quelques pas de-là. Ce respect néanmoins n'est point aveugle; lorsque l'empereur fait quelques fautes, ses sujets ne craignent point de le condamner, & les Mandarins de lui faire des remontrances; mais, en public, ils l'honorent toujours comme si sa conduite étoit irréprochable; parce qu'ils regardent la soumission comme l'ame de tout bon gouvernement.

Cette maxime d'état, qui oblige les peuples de rendre au prince une obéissance filiale, lui impose aussi à lui-même l'obligation de les gouverner avec une tendresse de pere. C'est une opinion

S U I T E D E L A C H I N Ê . 87

généralement établie parmi eux , qu'un empereur doit s'occuper tout entier des intérêts de son état ; que le ciel ne l'a pas placé dans un si haut rang , pour jouir dans l'inaction des biens qui l'environnent, mais pour veiller au bonheur de ses sujets. On accoutume de bonne heure les princes à ne point connoître d'autre gloire ni d'autre grandeur. On ne leur parleroit d'un Achille , d'un Alexandre , d'un César , que comme de trois fléaux que le ciel donna dans sa colere à des peuples qu'il vouloit punir.

Ce préjugé heureux a jetté de profondes racines dans l'esprit de la nation ; les magistrats & les empereurs en connoissent l'importance, & n'oublient rien , à leur tour , pour persuader au peuple qu'ils ont pour lui une affection toute paternelle. C'est du plus ou du moins d'habileté à jouer ce personnage , que dépend le succès de leur administration. Aussi , dans des temps de famine & de calamités , on a vu non-seulement des vice-rois & des premiers ministres, mais l'empereur lui-même s'enfermer dans son palais , jeûner , s'interdire tout plaisir , déchirer ses vêtements , confesser

88 S U I T Ê D E L A C H I N E .

humblement ses fautes , regarder les malheurs publics comme ses propres disgraces , & supplier ses ministres , les chefs des conseils , les docteurs du premier rang , & les censeurs de l'empire de lui faire sincèrement des remontrances par écrit sur ses fautes personnelles , ou sur celles qui ont rapport au gouvernement. Avouez , Madame , que si ces faits n'étoient pas attestés par des témoins irréprochables , vous croiriez qu'il s'agit de la république de Platon , ou du royaume d'Utopie. Le feu empereur se plaignit publiquement dans la gazette Chinoise , qu'étant un jour à sa maison de plaisance , il ne se trouva personne qui lui présentât des placets. Dans la crainte qu'on ne s'imaginât qu'il alloit passer quelque temps dans ce lieu pour y chercher du repos , il assuroit que c'étoit uniquement pour y jouir d'un meilleur air , & qu'il vouloit que les affaires s'y expédiaissent tous les jours comme à Pékin. Il portoit l'attention jusqu'à dispenser les cours souveraines de venir lui rendre compte des affaires pressantes , lorsque le temps étoit extraordinairement froid. Enfin il déclaroit qu'il ne se croyoit au - dessus des

SUITE DE LA CHINE. 89

autres hommes , que pour en être le protecteur & le pere. Un prince qui veut régner avec autorité à la Chine , doit se conformer à cette maxime. Si sa conduite n'y répond pas , il tombe dans le mépris ; & quand les peuples cessent d'estimer leurs souverains , ils ne tardent guere à secouer le joug de l'obéissance.

A l'égard des devoirs réciproques , qui font un autre article de la morale Chinoise , on peut dire que ces peuples se traitent mutuellement avec une honnêteté qui passeroit en France pour une politesse comique & ridicule. Les artisans , les domestiques , les paysans , se font des compliments. Quand des charretiers , des porte-faix , des muletiers se rencontrent , & qu'ils viennent à se croiser dans un chemin étroit , au lieu de se quereller & de se battre , comme dans nos heureuses contrées , ils s'abordent poliment , se demandent pardon de l'embarras dont chacun s'accuse , se mettent à genoux les uns devant les autres , ne se séparent point sans se faire de profondes inclinations , & n'omettent rien des pratiques aussi incommodes que puériles de la poli-

90 SUITE DE LA CHINE.

tesse Chinoise. Ces usages sont presque aussi anciens chez ces peuples, que leur monarchie. Ils ont été enseignés par leurs premiers sages, dans ces livres canoniques si respectés dans tout l'empire ; tout y est marqué dans le plus grand détail. La maniere de se visiter, de se saluer, de se faire des présents, d'écrire des lettres, de donner à manger, &c. Ces coutumes ont force de loi ; personne n'ose s'en dispenser. Il y a un tribunal supérieur à Pékin, dont une des principales fonctions est de veiller à l'observation de toutes ces pratiques. Aussi les Chinois se piquent-ils d'être plus polis & plus sociables que les autres hommes. Il est certain qu'aucune nation n'a les mœurs aussi douces ; que les querelles sont très-rares parmi eux, & que les voies de fait y sont presque inconnues. Le peuple est ici exempt de cette grossièreté, de cette rudesse qui, par-tout ailleurs, fait le caractère de la populace.

Après l'étude de la morale, les Chinois s'appliquent principalement à l'histoire. Nul peuple n'a été si soigneux de conserver ses annales, ni si scrupuleux.

SUITE DE LA CHINE. 91

sur la fidélité historique. Outre le tribunal dont je vous ai parlé, chaque ville fait imprimer tout ce qui arrive de singulier dans son district. On y fait mention de ceux qui se sont distingués par leur mérite personnel; les femmes mêmes ont place dans ces Mémoires. Ils contiennent non-seulement le récit des événements les plus remarquables, mais plusieurs observations curieuses sur la nature & les productions du pays, sur les mœurs & les usages des habitants. De temps en temps les Mandarins de la ville s'assemblent pour examiner ces annales; & s'ils trouvent que l'adulation ou l'ignorance ait altéré la vérité, ils y font des changements & des corrections. Cette multitude de Mémoires rend l'histoire de la Chine très-volumineuse; & cette étude devient une occupation pénible, qui demande beaucoup de patience, de travail & de temps.

Les Chinois n'ont ni prédicateurs ni avocats, & conséquemment ont peu d'idée de tout ce que nous appelons pièce d'éloquence. Ils n'ont pas non plus de poèmes de longue haleine; & de tous nos genres de versification,

92 SUITE DE LA CH'INE.

L'ode est peut-être le seul qu'ils connoissent. Ils ont des vers rimés, d'autres qui ne le sont pas ; mais leur poésie en général ne manque ni de douceur ni de délicatesse.

Il y a quelques jours que j'assistai à une de leurs comédies, qui fut jouée, non pas sur un théâtre public, la sévérité des mœurs empêche de les autoriser, mais dans une maison particulière ; car vous saurez, Madame, que dans toutes les villes il y a des troupes de farceurs & d'histrions qui vont dans les maisons où on les appelle. Vous jugez qu'il n'y a que des gens fort riches, qui soient en état d'avoir chez eux des comédiens ; aussi étoit-ce dans le palais du vice-roi qui, ce jour-là, nous avoit donné un grand festin. Voici ce qui se pratique dans ces occasions. Dès qu'on se fut mis à table, quatre ou cinq des principaux acteurs, richement vêtus, entrèrent dans la salle à manger, se prosternerent à terre, & frapperent quatre fois le plancher avec la tête. Après cette marque de respect, ils se releverent ; & le chef s'adressant au plus notable des convives, lui présenta une liste des comédies que sa troupe

étoit en état de jouer. Lorsqu'on eut décidé celle qui se représenteroit , les musiciens en firent l'ouverture par un concert ; pendant ce temps là , on couvrit le parquet d'un grand tapis ; & les acteurs sortirent d'une chambre voisine , qui étoit derriere le théâtre. Une partie de la piece consistoit en récits ; l'autre en chants. Tous les acteurs étoient bien vêtus , & changerent souvent d'habits. Entre chaque acte ils s'asséyoient pour manger ; & lorsqu'un nouveau personnage paroissoit , il annonçoit son nom & le rôle qu'il alloit jouer. La piece , précédée d'un prologue , étoit tirée d'un sujet historique. C'étoit un ancien empereur dont la patrie avoit ressenti les bienfaits , & qui avoit mérité que le souvenir s'en conservât dans la nation. Ce monarque se monroit quelquefois en habits royaux , suivis de ses officiers & de ses gardes.

Pour intermede , on joua une farce qui représentoit un homme trompé par une femme de mauvaise vie , qu'il croyoit fidelle ; quoiqu'elle reçût les caresses d'un autre en sa présence. On

94 SUITE DE LA CHINE.

nous donna aussi une pantomime , où deux jeunes femmes bien vêtues , & montées chacune sur l'épaule d'un homme , firent un exercice fort agréable avec leur éventail , en suivant exactement la mesure de la musique. Au reste, Madame , il ne faut chercher dans les comédies Chinoises , ni régularité , ni intérêt , ni même aucune sorte de vraisemblance. Telle fut chez les Grecs la tragédie dans son berceau , du temps de Thespis ; tels furent en France nos anciennes farces , nos moralités & nos mystères.

La musique des Chinois , plus imparfaite encore que leur théâtre , est d'une platitude & d'une monotonie insoutenable ; mais elle a pour eux des charmes infinis. Ils ne goûtent pas moins la nôtre ; & ils sont toujours étonnés de la manière dont nous la notons ; car chez eux il n'y a point de note de musique , & ils ne l'exécutent que par routine. Ils ont des instruments à cordes & à vent ; mais ils ne connoissent qu'une seule partie , qui est la même pour les instruments & pour la voix. A l'égard de la diversité & du contraste des par-

ties, ils traitent cela de cacophonie ridicule, à laquelle leur oreille ne sauroit s'accoutumer.

Leur arithmétique est à proportion aussi bornée. Ils connoissent cependant nos quatre regles; mais ce n'est point par le calcul qu'ils les pratiquent; & ils n'ont rien de semblable à nos chiffres. Ils se servent d'une petite planche traversée de haut en bas, de dix à douze baguettes paralleles, qui enfilent de petites boules mobiles, d'os ou d'yvoire. En assemblant ces boules, ou en les séparant, ils comptent à-peu-près comme nous avec des jettons.

Les autres parties des mathématiques, si on en excepte l'astronomie, ont été entièrement inconnues aux Chinois avant leur commerce avec les Européens. Leur géométrie est même encore aujourd'hui très-superficielle, & se borne à un petit nombre de problèmes qu'ils ne savent pas même résoudre géométriquement. Cependant rien ne les a tant charmés que l'astronomie, l'optique & les mécaniques. Ces sciences, sous les derniers régnes, entroient au palais du prince avec honneur; elles lui parloient familièrement à son trône,

tandis que les plus grands seigneurs de l'Etat s'en tenoient éloignés, & osoient à peine le regarder à genoux. La religion même, que les missionnaires ont apporté à la Chine, n'y a été bien reçue, qu'à la faveur de l'astronomie avec laquelle elle s'est associée. Les Jésuites les plus versés dans cette science, recevoient du monarque des témoignages d'une bonté singulière. Il leur envoyoit ses courtisans pour s'informer de leur santé; il les faisoit venir à son palais, les recevoit dans ses plus secrets appartemens, se servoit d'eux dans ses affaires publiques & particulières, leur faisoit servir des plats de sa table, leur donnoit des habits de prix, vouloit avoir leur portrait, & leur présentoit de sa main du gibier qu'il avoit tué à la chasse. Les gouverneurs & les vice-rois suivant l'exemple du maître, venoient avec une grande suite, dans leurs maisons, dans leurs églises, & les faisoient respecter par les officiers inférieurs.

L'astronomie est une des plus anciennes connoissances qu'aient eu les Chinois. On montre encore les instrumens dont se servoit un de leurs plus fameux

fameux astronomes mille ans avant J. C. Les missionnaires ont vérifié trente-six éclipses rapportées dans les livres de Confucius, & n'en ont trouvé que deux fausses, & deux douteuses. L'application avec laquelle ces peuples ont toujours observé les mouvements célestes, leur a fait ériger un tribunal d'astronomie, qui est un des plus considérables de l'empire. Une de ses premières fonctions est d'avertir l'empereur des nouveaux phénomènes qui paroissent dans le ciel. Cinq de ces astronomes s'occupent nuit & jour à observer les astres sur une tour destinée à cet usage. Mais ce qu'il y a de ridicule, c'est que ce tribunal est obligé de prédire les changements de temps qui doivent se faire dans l'air, selon les variations des saisons; les maladies qui doivent arriver, les sécheresses, la disette des vivres, &c. &c. On veut que les astronomes Chinois soient en même temps & principalement des astrologues. Faut-il s'en étonner? Les ignorants confondent ces deux choses en Europe comme à la Chine. Le peuple de Paris ne s'imagine-t-il pas que MM. de l'Observatoire doivent prédire la

98 SUITE DE LA CHINE.

pluie , la grêle , le tonnerre , &c. Enfin toute l'astronomie Chinoise se réduit à dresser des calendriers ornés de prédictions , à-peu-près comme nos almanachs de Liège. On marque les jours heureux & malheureux , ceux qui sont propres à se marier , à entreprendre des voyages , à bâtir , à demander des graces à l'empereur , & mille autres observations aussi frivoles.

Avouez , Madame , qu'une nation qui entretient depuis si long-temps une espece d'académie pour prédire la pluie & le beau temps , doit avoir l'esprit bien borné. On passe aux Chinois de manquer de physique , ne peuvent-ils pas du moins considérer que les événements ne s'accordent que rarement , & par hasard , avec les prédictions de leurs astrologues ? Il est vrai que le point principal du tribunal est de calculer les éclipses ; d'en marquer le jour , l'heure , la grandeur , la durée , &c ; mais les cérémonies qui se pratiquent alors , prouvent même qu'il y a encore un grand fond d'ignorance & de superstition parmi ces peuples. On fait insérer dans les nouvelles publiques & afficher dans les lieux fréquentés , le

SUITE DE LA CHINE. 99

temps de l'éclipse. Dès que le disque du soleil ou de la lune commence à s'obscurcir , tout le monde se prosterne , & frappe la terre de son front. En même temps , un bruit confus de tambours & de tymbales se fait entendre par toute la ville , car les Chinois sont dans la ridicule persuasion , que le dragon céleste prêt à dévorer ces deux astres, effrayé par ce bruit, abandonne sa proie. Enfin les Chinois, Madame, sont encore si ignorants en astronomie, que les missionnaires ayant corrigé leur calendrier, & retranché de l'année courante un mois intercalaire, ils ne pouvoient comprendre ce que ce mois étoit devenu ; de graves Mandarins se demandoient les uns aux autres , en quel lieu on l'avoit mis en réserve, & quand il reparoitroit ?

Vous me demanderez , sans doute , Madame , à votre tour , en considérant le peu de progrès de ces peuples dans l'astronomie , comment cette science a pu être cultivée parmi eux , pendant plus de quatre mille ans , sans qu'il se soit trouvé un seul homme qui l'ait approfondie ; sans que le hasard , la variété de la nature , ou les récompenses aient fait naître quelqu'une de ces

têtes extraordinaires, qui, comme Archimede, Descartes, Newton, frayent le chemin à toute une postérité?

Plusieurs causes peuvent y avoir contribué : la première est le peu^e de distinctions utiles, sous la plupart des empereurs, pour ceux qui se signaloient dans cette science. Leur négligence étoit punie ; & leur application demeurait sans récompense. Toute leur espérance étoit de parvenir aux premiers emplois du tribunal des mathématiques, dont le revenu suffit à peine pour un modique entretien. Comme ce tribunal n'a rien à voir sur la terre, il n'a presque rien à y prétendre. Je vous l'ai dit, Madame, pour arriver aux richesses, il faut étudier l'histoire, les loix, la morale ; parler & écrire en termes polis sur ces matières ; ce qui n'est nullement le fait des mathématiciens. Les astronomes, les géomètres ne sont ni beaux parleurs ni écrivains élégants ; M. de Fontenelle est peut-être le seul mathématicien qui ait été l'un & l'autre (a). Tel est un

(a) Notre voyageur a quitté la France, en 1736 ; & M. d'Alembert n'avoit point écrit.

SUITE DE LA CHINE. 101

l'aigle en astronomie , qui , par-tout ailleurs, n'est ordinairement qu'un canard ou un bœuf.

La seconde cause du peu de progrès des Chinois dans l'astronomie , est leur respect pour ce qui leur a été transmis par leurs peres ; tout ce qui porte l'empreinte de l'antiquité , est pour eux un objet de vénération.

La troisieme raison est le peu d'émulation , soit au dedans , soit au dehors de l'empire. Si les mathématiques avoient mené aux degrés de docteurs , & aux gouvernements des provinces , elles seroient plus considérées. Il faudroit que plusieurs empereurs conspirassent successivement & constamment à les favoriser & à les récompenser , comme a fait l'empereur Cang-Hi. Cette protection non interrompue , est nécessaire dans tous les pays du monde , sans quoi les lettres & les sciences se replongent dans les ténèbres, & font bientôt place à la paresseuse ignorance.

Enfin nulle émulation au dehors de l'empire. Si la Chine avoit dans son voisinage, comme la France, un royaume où il y eût des savants en état de relever les erreurs astronomiques, peut-

302 SUITE DE LA CHINE.

être les Chinois sortiroient-ils de leur affoupissement ; encore ne fais-je s'ils ne prendroient pas plutôt le parti d'aller subjuguier ce royaume voisin , pour lui imposer silence , & le forcer à recevoir humblement leur calendrier.

A propos de ce calendrier , sachez-vous qu'il n'y a point de livre que l'on imprime en plus grand nombre , ni qui se publie avec plus de solemnité. Il est toujours précédé d'un édit de l'empereur , qui défend , sous peine de mort , d'en débiter & d'en employer d'autres , ou d'y faire le moindre changement. Aussi est-on obligé d'en imprimer des millions d'exemplaires à la fois , parce que tout le monde s'empresse de s'en procurer. Il est écrit en langue Tartare & Chinoise. Si-tôt que sa majesté impériale a pris la peine de le lire & de l'approuver , on en distribue par son ordre , aux princes , aux seigneurs , & aux grands officiers de la cour. On en envoie aux vice-rois de provinces , qui les remettent aux trésoriers-généraux pour les faire réimprimer. Ceux-ci en donnent des copies à tous les gouverneurs subordonnés , &c.

Le jour que se fait la distribution à

la cour , tous les Mandarins se rendent de grand matin au palais , revêtus des habits de leur ordre. On place les exemplaires qui doivent être présentés à l'empereur & à la famille royale, sur une grande machine dorée , composée de plusieurs étages , en forme de pyramide. Ils sont tous en grand papier couverts de satin jaune , & proprement renfermés dans des sacs de drap d'or. Cette machine est portée par quarante hommes vêtus de jaune. Les calendriers destinés aux princes, aux ministres, &c. sont portés sur des tables , avec un appareil proportionné aux dignités ; & toute cette distribution se fait avec un respect , des cérémonies & des prosternations qui ne finissent point , & que l'on ne connoît qu'à la Chine. A l'exemple de la cour , les gouverneurs & les vice-rois des provinces reçoivent le calendrier avec les mêmes formalités. Le peuple l'achete ; & il n'y a point de famille si pauvre , qui ne s'en procure un exemplaire. Ce livre passe pour quelque chose de si important dans l'Etat , que le recevoir c'est se déclarer sujet ou tributaire de l'empire ;

le refuser, c'est lever publiquement l'étendard de la révolte.

Je vais vous parler des médecins de la Chine, qui sont aussi anciens dans ce pays, que les astronomes, & à-peu-près aussi habiles. Toute leur science spéculative consiste dans de grands mots qu'ils n'entendent pas; mais comme dans tous les pays, les systèmes théoriques sont indifférents à la pratique de la médecine, leur ignorance sur ce point, ne fait aucun tort aux malades.

On dit ces médecins très-versés dans la connoissance du pouls: par les battements de l'artere, ils prétendent distinguer la qualité du sang, le mouvement des esprits, la source & la nature des maladies. Quand ils sont appelés chez un malade, ils appuient d'abord son bras sur un oreiller; ils appliquent ensuite leur doigt du milieu sur l'artere, puis les deux voisins, tantôt mollement, tantôt avec force. Ils reviennent plusieurs fois à la charge, font un temps très-considérable à examiner les battements, & tâchent d'en démêler les différences. Je ne fais si les maris jaloux

SUIVE DE LA CHINE. 105
s'accomoderoient en France de cette
maniere de tâter le pouls à leurs fem-
mes.

Après ce long tâtonnement , accom-
pagné de la plus grande attention , ils
déclarent dans quelle partie du corps
est la source du mal , combien il durera ,
& si le malade doit guérir ou non. Je
crois , Madame , que vous n'ajoutez
pas plus de foi à ce charlatanisme , qu'à
ce qu'on raconte de ces aveugles nés ,
qui , en touchant , distinguent les cou-
leurs avec leurs nuances : l'un me pa-
roît aussi fabuleux que l'autre. On ne
peut nier cependant que les médecins
Chinois ne soient de bons praticiens.
Ils connoissent les simples , & les em-
ploient avec succès. Comme ils n'ont
aucune physique , & qu'ils ignorent
absolument l'anatomie , l'expérience
fait tout leur savoir ; mais cette science
expérimentale ne vaut-elle pas mieux
que la médecine idéale & sublime de
certains docteurs d'Europe ?

L'usage de la saignée n'est pas com-
mun à la Chine , non plus que celui
des lavemens qu'ils appellent le *remede*
des Barbares. Persuadés que la plupart
des maladies sont occasionnées par des

106 SUITE DE LA CHINE.

vents malins qui se glissent dans les chairs, les Chinois emploient le feu pour les dissiper, & appliquent des aiguilles rouges dans différentes parties du corps.

L'inoculation est ici pratiquée de temps immémorial : on ne fait point d'incision, comme en Europe ; on souffle, avec un cornet, de la poudre variolique dans les narines de l'enfant ; & cette opération réussit presque toujours.

Les maladies auxquelles on est le plus sujet dans ce pays, sont le *mordechin*, ou espece de colique violente, qui prend au petit peuple, & les maladies des yeux ; nulle part on ne voit autant d'aveugles qu'à la Chine.

Il est étonnant qu'une nation qui érige tout en tribunal, n'ait jamais imaginé d'établir une faculté de médecine. Un homme qui veut exercer cette profession, sans avoir subi d'examen, sans avoir pris de degrés, s'annonce pour médecin ; & personne ne lui conteste cette qualité. Aussi la Chine est-elle remplie de charlatans qui inondent le pays de drogues & de recettes. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la gravité

Chinoise n'empêche pas qu'il n'y ait ici des plaisants, comme en France, qui tournent les médecins en ridicule. " On „ vous traite en Europe avec le fer , „ me disoit dernièrement un Lettré , „ faisant allusion à la saignée ; ici on „ nous martyrise avec le feu. La mode „ n'en changera pas sûrement, parce „ qu'on est aussi-bien payé pour nous „ tourmenter, que pour nous guérir „ „ Vous êtes plus redoutable que moi, „ disoit un jour à son médecin l'empereur Cang-Hi ; vous êtes le maître de „ tuer quand il vous plaît ; & moi je „ ne puis condamner personne à mort „ sans témoignage & sans preuves „

Quoique peu versés dans la chymie, les Chinois ont été épris du secret chimérique de la pierre philosophale, long-temps avant qu'on la cherchât en Europe. Leurs livres parlent en termes aussi magnifiques que les nôtres, de la semence d'or, de la poudre de projection ; & les charlatans promettent non-seulement de tirer l'or de leurs creusets, mais encore un remède universel, qui donne une espece d'immortalité. Il arrive tous les jours des histoires qui font voir que les alchy-

mistes sont aussi frippons à la Chine qu'en Europe.

J'eus hier avec le même Lettré, dont je vous parlois tout-à-l'heure, une conversation très-longue. Il m'a appris tant de choses touchant la forme du gouvernement, & les différentes juridictions de la ville de Canton, que j'aurois peine à vous rendre tous ces détails.

Ce gouvernement est à peu près le même dans toutes les capitales de nos provinces, me dit ce docteur ; & ce que vous voyez qui se fait dans cette ville ; se passe à-peu-près de même dans les quinze autres provinces qui composent ce grand empire. Seulement la quantité d'officiers y est plus ou moins considérable, selon l'étendue de leur département. Le premier est le commandant général de la province ; il est aussi receveur des deniers royaux, qui se perçoivent sur le sel, & dont il rend compte au surintendant des finances, qui est à Pékin. Il a, pour sa garde & à sa disposition, cinq mille hommes de troupes, avec les officiers qui les commandent. Sa résidence ordinaire est la ville de Tchao-Quing, distante de

SUITE DE LA CHINE. 109
vingt lieues de celle de Canton , où il
se rend , lorsque des affaires impor-
tantes l'y appellent.

Le second officier , qui est le vice-roi
de la province , est en même temps le
lieutenant - général de police , & le
grand trésorier des douanes tant de mer
que de terre. Il est également comp-
table au surintendant des finances ; sa
garde est de trois mille hommes ; & il
réside à Canton. Le troisieme & le qua-
trieme sont les deux présidents , l'un de
l'examen qui se fait de trois en trois
ans , pour ceux qui aspirent au degré de
licencié ; & l'autre , de celui qui se fait
tous les dix-huit mois , pour le bacca-
lauréat. Ces examens finis , les deux
officiers s'en retournent à Pékin.

Le cinquieme Mandarin , qui réside à
Canton , est l'intendant de la province ,
& le receveur général des impôts qui
se levont sur les terres. Chaque gou-
verneur de ville est obligé de lui faire
tenir régulièrement ceux de son district ;
& l'intendant les ayant rassemblés , les
envoie au surintendant après avoir re-
tenu ce qu'il faut , pour payer les char-
ges de la province. La levée des deniers
des impôts se fait dans un très-bon

YIO SUITE DE LA CHINE.

ordre, aussi-bien que de ceux des douanes, de la taille, de la gabelle, &c. On ne voit point là, comme parmi nous, de traitants insolents, de fermiers avides, de commis brutaux qui foulent le peuple par des exactions injustes & criantes. On fait la mesure de toutes les terres, & ce qu'elles rapportent ; on fait le nombre des familles ; les facultés de chacune, & tout ce que le prince doit retirer de la capitation. Chaque particulier est obligé de porter sa contribution aux officiers commis à cet effet. Si quelqu'un y manque, on ne cherche point à le ruiner par des amendes ; on le met en prison ; & on lui donne, de temps en temps, la bastonnade, jusqu'à ce qu'il ait trouvé moyen de payer.

Le sixieme officier est le grand magistrat pour les causes capitales, ou le lieutenant criminel. Il envoie son jugement au tribunal qui décide souverainement, à Pékin, de ces sortes d'affaires, & qui, après l'avoir examiné, en fait son rapport à l'empereur. Ce prince ratifie la sentence, la commue, ou fait grace au coupable. Il est très-rare de voir dans ces sortes de places,

SUITE DE LA CHINE. III

des juges dont on corrompt l'intégrité ; parce que leur conduite & les plaintes du peuple , y sont examinées avec l'attention la plus scrupuleuse & la plus rigide. Si quelque magistrat est convaincu d'injustice , il est condamné à perdre la vie , ou au moins sa charge , & déclaré incapable d'en posséder jamais d'autre. Tous les procès se voident ici gratuitement ; les juges civils & criminels ont des appointements suffisants , & n'osent rien exiger des parties. On ne connoît , par conséquent , ni les épices , ni les honoraires. Les pauvres peuvent poursuivre leurs droits , sans crainte d'être opprimés par des adversaires riches & puissants.

Outre les officiers que je viens de nommer , il y en a d'autres qui leur sont subordonnés dans leur département ; & ceux-ci ont également des subalternes qui partagent avec eux les soins de l'administration publique. Tous ces Mandarins ont encore dans les villes & dans les villages , plusieurs maîtres de quartiers , ou commissaires , établis pour veiller à tout ce qui se passe , afin que , sur leur rapport , ils puissent , avec plus de facilité & d'exactitude , y pourvoir

par eux-mêmes , & maintenir par-tout le bon ordre & la tranquillité , qui font l'objet principal du gouvernement de la Chine.

Le directeur des postes vient ensuite sur les rangs. Elles sont réglées à-peu-près comme en Europe : à chaque borne , qui contient environ une lieue de France , il y a des couriers qui font une diligence incroyable ; & à chaque huitième borne, il y a des maisons royales & publiques , où logent les officiers de distinction , qui y sont reçus aux dépens de l'empereur. Ils y trouvent des voitures prêtes , & toutes sortes de commodités. Ces postes ont été établies pour le service de la cour ; & c'est le prince qui fait les frais des chevaux qui sont en grand nombre ; mais les particuliers ne laissent pas d'en profiter également ; & , en donnant une très-petite rétribution au directeur , leurs dépêches sont exactement rendues.

Après le dénombrement des magistrats de police dans la province de Canton , lesquels , comme je l'ai dit , sont à-peu-près les mêmes dans toutes les autres provinces ; il est à propos de dire aussi un mot des officiers militai-

res , ou Mandarins d'armes , Tartares & Chinois , qui portent tous la marque de leur dignité. Il y a des lieutenants-généraux , des mestres-de-camp , des lieutenants-colonels , des capitaines , de simples lieutenants , des cornettes , &c. Le général Tartare est à la tête de cinq mille hommes. Le premier officier de la milice Chinoise commande les troupes de sa nation dans chaque province : celui de Canton ne réside point dans cette capitale comme le général Tartare , mais dans une des autres villes du premier rang , & a sous ses ordres cinq mille hommes , tant infanterie que cavalerie. Il y a d'autres officiers généraux employés dans la province : ils commandent à différents corps de troupes , qui , réunies à celles dont je viens de parler , formeroient , dans la seule province de Canton , une armée de plus de trente mille combattants.

Le général Tartare est le seul qui tiénne ses troupes dans le lieu de sa résidence. son quartier forme , dans l'enceinte même de la plupart des villes capitales , comme une ville séparée & environnée de murailles. Les généraux Chinois divisent les leurs dans toutes les villes & pla-

YI4. SUITE DE LA CHINE.

ces de la province. Celle de Canton contient dix villes du premier ordre , neuf du second , & soixante du troisieme , qui , suivant l'importance de chacune , ont toutes une garnison suffisante , pour contenir le peuple dans le devoir.

Quand un de ces officiers civils ou militaires a fait quelque bonne action qui mérite qu'on y ait égard , il en est aussi-tôt récompensé par une *note honorable*. On appelle ainsi ce qu'on nomme au college des *points de diligence* , institués pour exciter l'émulation parmi les écoliers. Ces notes se donnent aux premiers Mandarins , par les cours souveraines ; & aux Mandarins subalternes , par les vice-rois. Un magistrat qui aura bien jugé une affaire difficile ; un colonel qui aura bien exercé sa troupe , recevront une *note honorable* , comme un écolier qui a bien fait son thème , gagne un *point de diligence*. Quatre de ces notes valent un *degré* , qui ne s'accorde que pour des actions importantes. Ces degrés sont insérés dans un catalogue que l'on envoie à la cour ; & si ce magistrat , si ce colonel viennent ensuite à commettre quelques fautes , au lieu d'être privés de leurs emplois ou

de leurs appointements , on efface du catalogue un ou plusieurs de ces degrés , ainsi que le retranchement de quelques *points de diligence* sauve à l'écolier une plus rude correction. Outre l'utilité de ces notes , elles sont encore si honorables , que les Mandarins ne manquent jamais d'en faire mention parmi leurs titres , *Moi , premier Mandarin de telle ville , honoré de six notes* ; telle est la superbe inscription qu'ils mettent à la tête des ordres qu'ils intiment aux peuples ; un Mandarin à qui on auroit retranché deux ou trois de ces notes , seroit également obligé de le marquer dans tous les écrits qu'il publie. Convenez, Madame , que tout cela est bien scholastique & bien puérile. Quelle idée peut-on se former de ces magistrats qu'il faut contenir dans leur devoir par de pareilles minuties ? Quelle opinion aurez-vous d'une politique si peu élevée ? la même que de leurs figures grotesques , qui sont plus propres à amuser les enfants , qu'à satisfaire le goût des personnes sensées.

Ce que je vais vous dire n'a aucun rapport avec ce qui précède ; mais je suis si ébloui de l'éclat de plus de cent

mille lanternes allumées autour de moi ; que je ne puis me dispenser , avant que de finir cette Lettre , de vous entretenir un moment de cette fête singuliere qui se renouvelle tous les ans à la Chine. Elle commence le quinze de la premiere lune , & dure pendant quatre jours. On célébroit jadis une pareille fête en Egypte ; auroit-elle passé de-là chez les Chinois ? Ces derniers sont trop fiers pour en convenir ; & ne voulant rien devoir aux autres nations , ils exposent une autre origine de cette coutume. Elles fut établie , disent-ils , peu de temps après la fondation de l'empire , par un Mandarin qui , ayant perdu sa fille sur le bord de la riviere , se mit à la chercher pendant toute une nuit. Il fit allumer , à cette occasion , un grand nombre de lanternes ; & les habitants de Canton , dont il étoit fort aimé , le suivirent en foule avec des flambeaux. D'autres disent que c'étoit le Mandarin lui-même qui s'étoit noyé , & que le peuple , dont il étoit adoré , le chercha avec des lanternes. Quoi qu'il en soit , l'attachement qu'on avoit pour ce magistrat , fit renouveler cette cérémonie au bout de l'année ; & cet usage s'é-

tant peu-à-peu répandu , donna lieu à une fête générale , qui s'est célébrée depuis dans tout l'empire. Ces jours-là on y allume peut-être plus de cent millions de lanternes ; c'est une fureur. On en expose de toutes sortes de prix ; quelques-unes coutent jusqu'à deux mille écus ; & il y a tel seigneur qui retranche toute l'année quelque chose de sa dépense , pour paroître magnifique dans cette occasion. On voit de ces lanternes qui ont vingt à trente pieds de diametre ; en sorte qu'on y peut donner le bal. On y allume une infinité de bougies ou de lampions ; & on y représente divers spectacles pour divertir le peuple. Outre celles de la première grandeur , il y en a une infinité de médiocres , de figure hexagone , dont chaque face est de quatre pieds de haut , & d'un pied & demi de large , revêtue d'une soie fine & transparente , sur laquelle on peint différentes figures. Le même jour il y a des feux d'artifice , dans lesquels les Chinois ont excellé de tous temps. Ils ont l'art de les diversifier à l'infini , & d'y représenter au naturel toutes sortes d'objets. On y voit des arbres entiers , cou-

118 SUITE DE LA CHINE.

verts de feuilles & de fruits ; des raisins, des pommes , des oranges avec leur couleur particuliere ; on les prendroit pour des arbres véritables qu'on éclairer pendant la nuit. C'est ce que nos artificiers François n'ont pas encore exécuté. Pendant cette fête , on donne d'autres spectacles pour l'amusement du peuple. Là paroissent des chevaux qui galoppent , des vaisseaux à la voile , des armées en marche , des rois avec leur cortège. Là ce sont des assemblées de danses , & d'autres figures qui sont remuées par des ressorts. Les mouvements & les gestes répondent parfaitement au discours du machiniste. On croiroit entendre parler les figures mêmes , qui , étant plus grandes , font plus d'illusion que nos marionnettes.

Je suis , &c.

A Canton , ce 27 Juin 1744.



LETTRE LVIII.

SUITE DE LA CHINE.

JE suis parti de Canton peu de jours après la date de ma dernière Lettre ; & je vous apprends par celle-ci, que nous sommes, depuis plus d'un mois, à Nan-King, moi, mon missionnaire & mon Anglois. Nous fîmes une partie de la route avec un Mandarin, président des études, qui s'en retournoit à la cour. Voici, en peu de mots, comment s'est passé ce voyage.

Nous arrivâmes d'abord dans un endroit où l'on élève des barques, pour les faire entrer dans un canal de dix pieds plus haut que le niveau de la rivière. On guinde la barque sur un talut pavé de grandes pierres ; & quand elle est parvenue au haut de cette espèce de plan incliné, on la laisse couler, sur un talut opposé, dans le canal. On trouve sur le passage quantité de gens qui attendent qu'on les loue pour cette manœuvre ; & cette opération se fait en moins d'un quart-d'heure.

Nous apperçûmes de loin la montagne de San-Van-Hab, la plus haute & la plus escarpée de toute la Chine. Ses pointes, qui sont en grand nombre, sont cachées dans les nues. Son nom signifie *montagne volante*, soit par la hauteur de son sommet qui paroît s'élancer dans les airs, soit à cause d'un vieux temple, qu'on dit avoir été transporté dans une nuit. Sur presque toutes les montagnes de la Chine on apperçoit de ces temples, le plus souvent accompagnés d'un monastere de Bonzes. Dans un de ceux que nous visitâmes, nous vîmes des statues gigantesques dont l'une combat un dragon; l'autre tient un nain sous ses pieds, avec une épée nue à la main. Dans un autre est une grande idole assise parmi de petites, & vêtue comme les anciens Romains, d'une mante cramoisie qui lui tombe sur les épaules. Des deux côtés, deux terribles dragons, élevés chacun sur un pilier, paroissent siffler, & étendent le col.

Dans une petite ville de la province de Kyang-Si, nous rencontrâmes un Mandarin qui alloit à Canton pour une commission extraordinaire de la part de
la

la cour. Après les premiers complimens, notre président se mit à genoux, & lui demanda des nouvelles de l'empereur. Il n'y a que les officiers de ce rang, qui aient droit de s'informer ainsi en cérémonie de la santé de sa majesté.

Cette province de Kyang-Si, dont je viens de faire mention, est spécialement célèbre par la belle porcelaine qui se fabrique à King-Te-Ching, bourg auquel il ne manque que des murailles pour mériter le nom de ville. Il s'étend plus d'une lieue & demie le long d'une belle rivière, & contient un million d'habitants. On y compte plus de cinq cents fourneaux pour la porcelaine; &, pendant la nuit, on croiroit voir une grande ville en feu, ou une vaste fournaise percée d'une infinité de soubiraux. Il n'y a personne, sans en excepter les boiteux & les aveugles, qui ne puisse y gagner sa vie à broyer les couleurs.

Vous savez, Madame, que c'est aux Chinois qu'on doit l'invention de cette vaisselle précieuse & fragile, que les Portugais ont les premiers apportée en Europe. Ils l'ont appelée *porcel-*

122 SUITE DE LA CHINE.

lana, qui, dans leur langue, veut dire *rasse* ou *écuelle*. L'art en est fort ancien à la Chine, & l'on ignore quel en fut l'inventeur. En comparaison de la porcelaine de King-Te Ching, celle de Fo-Kien & de Canton n'est pas plus estimée que la vaisselle de terre en Europe. Les étrangers ne peuvent s'y méprendre, parce qu'elle diffère & par le coloris & par la finesse. Celle de Fo-Kien est blanche, ne brille point, & l'on n'y voit aucun mélange de couleurs. On a essayé, soit à Pékin, soit en d'autres lieux de l'empire, d'imiter la belle porcelaine de King-Te-Ching; mais ces essais ont mal réussi, malgré la précaution qu'on avoit prise de faire venir des ouvriers de cette ville; & de mettre en œuvre les mêmes matières qu'ils emploient. C'est à l'eau qu'on attribue cette beauté, cette perfection inimitables. Il est singulier qu'aucune des matières qui composent la porcelaine de King-Te-Ching, ne se trouve dans son territoire; il faut l'aller chercher à trente lieues dans une province voisine, qui ignore l'art de s'en servir. J'étois fort curieux de visiter cette belle manufacture; mais

On ne permet pas même aux étrangers d'entrer dans le bourg.

Une des choses qui m'étonnoient le plus dans ce voyage, étoit de trouver des villes entieres, des villages même, & jusqu'à des chemins pavés de marbre. Ces chemins sont remplis de monde, comme nos villes les plus fréquentées; & il y a de ces villages qui n'ont qu'une seule rue, & où l'on compte plus de cent mille habitants. Nous découvrions quelquefois du grand chemin, dix, douze, quinze villages dans une plaine parfaitement cultivée, & terminée par une ville immense, qui formoit un point de vue admirable. Une autrefois nous passâmes à côté d'une montagne entourée, comme une île, d'une grande riviere. Elle est revêtue de belles pierres; au sommet est une tour à plusieurs étages, environnée de pagodes & de maisons de Bonzes. Au-delà paroissoit un grand lac, où des barques sans nombre, voguant à la voile, offroient un autre spectacle encore plus agréable. On y voyoit, de temps en temps, des nuages de petits oiseaux qui couvroient une partie de l'horizon.

124 SUITE DE LA CHINE.

Quoique le marbre soit très-commun dans toutes ces contrées, les Chinois ne paroissent pas en faire beaucoup de cas. Ils ne l'emploient qu'à revêtir les canaux, ou à quelques autres ouvrages publics. Nous en trouvions des morceaux qui ressembloit à des tronçons de colonnes, qu'on traîne sur les terres labourées pour les applanir. La plupart des villages que nous rencontrions, étoient bâtis de terre ou de paille. Les pagodes seules sont de brique : elles ont le faite & le pignon chargés d'ornemens, comme d'oiseaux, de dragons, de feuillages, & sont couvertes de tuiles vernissées de verd & de bleu. En passant par un de ces villages, nous vîmes des marionettes semblables en tout à celles d'Europe, même pour la voix ; il n'y avoit de différence que dans les vêtements. Nous remarquions souvent dans la campagne des tombeaux de terre, de figure pyramidale, accompagnées de petits bosquets de cyprès fort jolis.

J'aimois sur-tout à voir de hautes montagnes cultivées jusqu'au sommet. Pour empêcher que les pluies n'emportent les terres, & pour retenir l'eau,

elles sont coupées en terrasses, soutenues par des murailles seches, bâties des pierres même dont la terre étoit couverte. On y voit des familles entieres qui habitent dans des grottes. Il ne paroît ni arbres ni buissons sur ces montagnes ; le peu d'herbes & de bruyeres qu'elles produisent, est aussi-tôt arraché pour nourrir les animaux, ou pour l'entretien des fours à chaux qui y sont en fort grand nombre.

D'autres fois, il se présente des plaines charmantes, couvertes d'arbres, de bled, de bestiaux, de laboureurs, avec de grandes levées qui avoient, de part & d'autre, leurs taluts très-bien entretenus. Ces levées ont ordinairement dix à douze pieds d'élévation au-dessus de la campagne, vingt-cinq à trente de largeur par le haut, & quarante par le bas.

Parmi les arbres que nous offroient ces belles plaines, je m'attachai principalement à connoître celui qui produit le suif, très-commun dans certaines contrées de la Chine. Il croît à la hauteur d'un grand cerisier, & les branches en sont tortues. Il a le tronc court ; & ses feuilles, coupées en forme de cœur, sont d'un rouge éclatant. Son fruit est

126 SUITE DE LA CHINE.

renfermé dans une écorce dure , brune & raboteuse , qui s'ouvre lorsqu'il est mûr , comme celle de la châtaigne. Chacune de ces coques contient ordinairement trois petits noyaux , couverts d'une couche légère de graisse très-blanche & assez ferme. Pour en exprimer cette matiere , on pile le fruit tout entier , c'est-à-dire la coque avec la noix ; ensuite on le fait bouillir dans l'eau , & l'on en tire le suif qui surnage. On le fait fondre avec de l'huile ordinaire , pour le rendre plus flexible ; & l'on en fabrique des chandelles , que l'on trempe ensuite dans de la cire liquide. Cette immersion forme autour du suif une croûte légère , qui l'empêche de couler. Il est certain que les chandelles faites avec cette graisse , seroient aussi bonnes que les nôtres , si les Chinois se donnoient la peine de la purifier : mais comme ils n'y emploient pas beaucoup de façon , l'odeur en est plus désagréable , & la lumière moins vive. Ils se servent d'ailleurs , en place de meche , d'un bâton creux & léger , qu'ils entourent de plusieurs fils faits de moëlle de jonc ; ce qui donne beaucoup de fumée , & affoiblit la lumière.

Une autre production qui n'est ni moins admirable, ni moins utile, est ce qu'on appelle l'*arbre de cire*. Il n'est pas tout-à-fait si haut que l'arbre au suif; il en diffère aussi par la figure de ses feuilles, qui sont plus longues que larges. Cet arbre est couvert d'une infinité d'insectes qui déposent, sur ses branches, des rayons de cire, plus petits que ceux des abeilles, mais d'une qualité supérieure, pour la blancheur & pour l'éclat; aussi se vend-elle beaucoup plus cher. Lorsque ces vers sont une fois accoutumés aux arbres d'un canton, ils ne les quittent jamais sans une cause extraordinaire; & ils n'y reviennent plus, dès qu'ils les ont abandonnés. On fait, dans quelques provinces de la Chine, un gros commerce de ces insectes, qu'on tire des branches & du tronc des arbres. Au commencement du printemps, on les applique à la racine; ils montent le long de l'arbre, & pénètrent jusqu'à la moëlle, qu'ils préparent & façonnent à leur manière. On m'a assuré qu'on tiroit aussi de la cire des vers même. On les ramasse; on les fait bouillir dans de l'eau; & ils rendent une

espece de graisse qui, étant figée, devient cette cire blanche si estimée des Chinois.

Vous jugez bien, Madame, que durant une si longue route, les chemins n'étoient pas toujours semés de fleurs. Nous eûmes à grimper des montagnes escarpées, dont la rampe étoit si tortueuse & si roide, qu'on avoit été obligé de les tailler en forme d'escalier. Il avoit fallu même en couper toute la pointe qui étoit de roc, pour y ouvrir un passage de l'autre côté. Mais quoique ces montagnes soient affreuses & stériles, les intervalles qui se trouvent entr'elles, sont aussi cultivés que les plaines fertiles dont je viens de faire mention.

Avec la patente ou billet de poste que portoit notre Mandarin, nous trouvâmes toutes sortes de secours dans notre voyage. Cette patente consiste en une feuille de papier, imprimée en caracteres Tartares & Chinois, & munie du sceau du tribunal souverain de la milice. Elle ordonne aux bureaux des postes de fournir, sans délai, un certain nombre de chevaux, avec ce qui est nécessaire pour la subsistance du Mandarin & de sa suite.

de le loger dans les hôtelleries publiques ; & lorsqu'il est obligé de prendre la route d'eau , de lui procurer des barques & toutes les choses dont il peut avoir besoin pour son voyage. Le sceau imprimé sur cette patente a trois pouces de largeur en quarré , sans aucune autre figure ou caractère que le nom du tribunal , & celui des principaux officiers qui le composent.

Cet écrit nous fut d'autant plus utile , qu'une des provinces voisines de notre route éprouvoit une famine qui fit mourir beaucoup de monde. Vous demandez , Madame , comment il peut se faire qu'un peuple sobre , laborieux , qui habite le pays le plus beau , le plus fertile ; qui est gouverné par des maîtres dont l'économie & la prévoyance font le principal caractère , soit souvent exposé à la disette & à la famine ? « C'est , me répondit notre Mandarin , à qui je fis la même question , « que les ordres , ou plutôt les intentions de l'empereur , ne sont point exécutés. Quand la récolte manque , dans une province , les grands Mandarins ont recours aux greniers publics ; mais souvent les trouvant vuidés ,

„ des, ils font faire des recherches, & ne
 „ se pressent pas d'en informer la cour,
 „ parce que ce sont des nouvelles désa-
 „ gréables à lui apprendre. Ne pouvant
 „ plus différer, ils envoient enfin leurs
 „ mémoires, qui, lorsqu'ils sont parve-
 „ nus aux tribunaux de l'ékin, passent
 „ par plusieurs mains, & ne sont portés
 „ qu'après plusieurs jours à sa majesté
 „ impériale. Aussi-tôt le prince ordonne
 „ aux grands de s'assembler; en atten-
 „ dant, il fait de très-belles déclarations.
 „ Vient ensuite le décret des tribunaux,
 „ qui est de supplier l'empereur de nom-
 „ mer des commissaires sages & désin-
 „ téressés; on les nomme; on leur dé-
 „ clare l'ordre impérial: il leur faut du
 „ temps pour se disposer à leur départ;
 „ après bien des préparatifs & des délais,
 „ ils partent enfin. On les voit passer;
 „ voilà les commissaires, dit le peuple,
 „ qui vont nourrir les pauvres de telle
 „ province; ils reçoivent des applaudis-
 „ sements par-tout où le mal n'est pas;
 „ & ceux qui souffrent, ont le temps de
 „ mourir de faim avant que le remède
 „ arrive. On ordonne, on va, on vient,
 „ on transporte; on paroît se donner
 „ beaucoup de mouvement; tout cela

„ amuse , jusqu'à ce qu'il ne reste pas
 „ plus de gens affamés qu'on n'en veut
 „ ou qu'on n'en peut secourir ; & l'a-
 „ bondance revient quand le pays est
 „ déchargé des bouches inutiles. „

Sur la frontiere des provinces de
 Kyang-Si, & de Kyang-Nan ou Nan-
 King , nous entrâmes dans un village
 où se fabrique de la porcelaine pres-
 qu'aussi belle que celle de King-Te-
 Ching. Les étrangers y ont un libre
 accès. On me fit voir des amas de terre
 blanche très-fine , & d'une autre , semée
 de particules argentées ; c'est la ma-
 tiere dont on fait la porcelaine. Après
 qu'on a bien lavé les morceaux qui sor-
 tent de la carriere , pour en séparer la
 terre & le sable , on les broie jusqu'à
 les réduire en une poussiere très-fine.
 On délaie ensuite cette poudre dans
 de l'eau , & l'on en fait une pâte qu'on
 pétrit à diverses reprises , & qu'on ar-
 rose de moments à autres. Lorsque cette
 pâte a été bien maniée , on l'applique
 sur différents moules , selon les vases
 qu'on veut faire. Dès que ces vases ont
 pris leur forme , on les expose au soleil ;
 mais on a soin de les retirer durant l'a-
 deur du midi. Quand ils sont secs , on

y applique la peinture & ensuite le vernis , qui est une espece de colle composée de la matiere même des vases. Après toutes ces opérations , on fait cuire ces vaisseaux dans un fourneau au feu de réverbere ; on ne les retire que lorsqu'ils se sont refroidis par degrés. Ce travail est long & pénible , & se partage entre un très-grand nombre d'ouvriers ; car une seule piece doit passer par plus de soixante mains.

On fabrique à la Chine des vases d'une grandeur surprenante. J'ai vu des urnes de trois pieds de haut , composées de plusieurs pieces , mais réunies avec tant d'art , que la jointure étoit imperceptible. On applique de même les anses , les oreilles , les bas-reliefs & les autres ornements. Ces beaux morceaux étoient destinés pour des marchands de Canton , qui devoient les transporter en Europe ; car à la Chine on achete rarement de la porcelaine d'un si grand prix. Il y en a de toutes sortes de couleurs ; le jaune & l'azur sont les plus employés. On fait des porcelaines unies ; d'autres qui forment une mosaïque , & d'autres qui sont percées à jour comme des découpures. Les Chinois excellen-

particulièrement dans l'exécution des grotesques & dans la représentation des animaux ; ils font des canards & des tortues qui nagent dans l'eau , & des chats qui épouvantent les souris. A l'égard des ouvrages connus en France sous le nom de *magots de la Chine* , ce sont des idoles du pays , exécutées en porcelaine : il ne faut pas plus juger de la figure des Chinois , par ces portraits ridicules , que celle des François par les grotesques de Callot.

Si on en croit les ouvriers du pays , ils sont les seuls dans le monde qui fabriquent de la porcelaine. Je voulus leur parler de celle du Japon , dont certains curieux de Paris font tant de cas. Ils m'assurèrent qu'elle n'avoit jamais existé que dans l'imagination des personnes mal instruites ; & que les Japonois , ainsi que tous les autres peuples , tirent de la Chine les seules & véritables porcelaines. Je saisis cette occasion de leur dire un mot des excellentes manufactures de Dresde & de Chantilly (a) , rivales de celle de King-

(a) Celle de Séve n'existoit point alors.

134 SUITE DE LA CHINE.

Te-Ching. Je convins que nous ne l'avions peut-être pas encore tout-à-fait imitée par la blancheur & la finesse de la matiere , par la vivacité & la durée des couleurs ; mais je ne leur cachai pas que nous la surpassions infiniment par la beauté , la grace , la régularité , la perfection du dessein.

Il n'est point , Madame , de plus beau pays dans le monde que la province de Kiang-Nan , qui confine à celle de Kyang-Si. Elle est à la fois & l'une des plus fertiles & l'une des plus florissantes pour le commerce ; aussi est-elle la plus riche de toute la Chine ; elle paye seule plus de cent soixante millions à l'empereur. Ce qui contribue à son opulence , est la multitude des rivières & des canaux , la proximité de la mer , l'industrie des habitants , le nombre & l'excellence des manufactures. Les soies , les ouvrages de vernis , l'encre , le papier , tout ce qui vient de cette province est plus estimé & se vend plus cher que ce qui sort des autres parties de l'empire. On y compte cent sept villes , dont la plus considérable est Nan-King.

Le premier objet qui me frappa en

approchant des fauxbourgs de cette capitale, est la fameuse tour ou clocher de porcelaine, qui l'emporte sur tout ce que l'art & la dépense ont produit de plus curieux à la Chine. Ce merveilleux édifice est composé de neuf étages, divisés en dehors par autant de corniches parfaitement travaillées; on monte près de huit cents degrés pour arriver au sommet. Chaque étage a quatre fenêtres qui répondent aux quatre vents principaux, & est orné d'une galerie pleine de pagodes & de peintures. La forme de cette tour est octogone; elle a environ quarante pieds de circuit, c'est-à-dire, que chaque face en a cinq. Les dehors & les dedans sont revêtus de briques de diverses couleurs, qui imitent la porcelaine; & toutes les parties de ce beau monument sont liées avec tant d'art, que l'ouvrage entier paroît d'une seule pièce. Autour des coins de chaque galerie, pendent quantité de petites cloches qui rendent un son fort agréable, lorsqu'elles sont agitées par le vent. Le sommet de la tour, si l'on en croit les Chinois, est une pomme de pin d'or massif. Toute la sculpture est dorée, & l'ouvrage

entier paroît de marbre & de pierre cizelée. Voilà, Madame, ce que les Chinois appellent *la tour de porcelaine*, & que je nommerois plus volontiers *la tour de brique*. Elle fut construite il y a plus de trois cents ans; & c'est assurément l'édifice le mieux entendu, le plus solide & le plus magnifique de tout l'Orient. Il fait partie d'un temple fameux, bâti hors des murs de la ville, appelé *le temple de la reconnoissance*. Un empereur le fit construire, ainsi que la tour, pour un seigneur Chinois, qui, après l'avoir bien servi dans ses armées, se retira du monde, comme Joyeuse, & se fit tondre en Bonze par dévotion.

A côté de ce temple, est le monastere le plus beau & le mieux fondé de toute la Chine. On y voit de vastes cours quarrées, environnées de cellules qui sont à-peu-près le même effet que nos chartreuses, & sont habitées par un plus grand nombre de religieux. Les statues qui ornent la pagode, sont presque toutes colossales. On remarque d'abord une grande femme qui est debout, ayant à ses côtés quatre géants armés & colorés. Sur le maître autel est un homme assis avec un pied sur le genou. Les

autres figures font deux femmes placées dos à dos, avec d'autres petites idoles à leurs pieds, & une infinité de représentations monstreuseuses & horribles.

Nan-King est, sans contredit, la plus belle & la plus grande ville de la Chine. Sa situation est charmante, & le terroir d'une prodigieuse fécondité. La rivière, qui, dans cet endroit, a plus d'une demi-lieue de largeur, se divise en une multitude de canaux qui arrosent toute la ville, & dont quelques-uns sont navigables pour les plus grandes barques. Nan-King a été, pendant plusieurs siècles, la capitale de l'empire, & le séjour ordinaire des souverains; c'est ce qui lui a fait donner ce nom, qui veut dire *cour du midi*, comme Pékin signifie *cour du nord*. Les empereurs ont pris le parti de se fixer dans cette dernière ville, pour se mettre en garde contre l'invasion des Tartares. Nan-King, qui n'est plus aujourd'hui que la résidence du gouverneur des provinces méridionales, avoit autrefois une triple enceinte, dont la plus vaste étoit, dit-on, de seize lieues. On en voit encore quelques débris, qui ressemblent plutôt aux bornes

d'une province, qu'aux limites d'une ville. Les Chinois assurent que deux cavaliers qui seroient partis le matin au galop par la même porte, pour en faire le tour, chacun d'un côté opposé, n'auroient pu se rencontrer le soir.

Au reste, quoique, depuis la retraite des empereurs, cette ancienne capitale soit fort déchue de sa magnificence, on y compte encore plus de trois millions d'habitants, en y comprenant ceux qui logent dans des barques dont son port est toujours couvert. La disposition de son terrain, & les montagnes qui se trouvent renfermées dans ses murs, rendent sa forme irrégulière. Il ne reste plus aucune trace de ses magnifiques palais; son observatoire est négligé & presque détruit; tous ses temples, les tombeaux de ses princes, & les autres monuments, ont été démolis par les Tartares dans leur première invasion. Les rues sont d'une largeur médiocre, bien pavées; les maisons basses, mais jolies; les boutiques spacieuses & richement décorées. Les Tartares y ont une garnison nombreuse, & sont en possession d'une partie de la ville, qui n'est séparée de l'autre que

par un simple mur. Nan-King est le séjour des plus fameux docteurs de la Chine, & la retraite ordinaire des Mandarins que le ministère cesse d'employer. Tout ce qu'il y a de plus rare, de plus curieux dans les autres provinces ; les étoffes les plus riches, les ouvrages les plus précieux, s'y trouvent rassemblés. Les bibliothèques y sont plus nombreuses & plus choisies, les libraires mieux fournis de livres, les imprimeries meilleures, le papier plus beau, les artisans plus adroits, le peuple plus instruit & plus poli, le langage plus pur, l'accent plus délicat que dans aucun autre lieu de l'empire, sans en excepter la capitale. Cette ville jouit d'un grand nombre de privilèges que ses nouveaux maîtres lui ont accordés, & qu'ils regardent comme le plus sûr moyen d'étouffer toutes les idées de révolte. Il arrivera de-là, Madame, que les Tartares n'ayant plus rien à craindre au dedans, prendront insensiblement les manières Chinoises. La bonté du pays les rendra efféminés ; ils laisseront croître leurs cheveux ; & dans deux cents ans, il reviendra d'autres Tartares

du nord , guerriers & brutaux , qui , ne reconnoissant plus les petits-enfants des premiers , s'empareront de la monarchie. Cela est déjà arrivé plus d'une fois ; & par la situation du pays , & les mœurs des habitants , on peut , sans être prophète , assurer que cela arrivera encore.

Les cloches de Nan-King étoient autrefois une des principales curiosités de cette ancienne capitale ; leur poids énorme ayant emporté le donjon où elles étoient suspendues , tout le bâtiment tomba en ruine , & les cloches n'ont pas été relevées. Le poids de la plus grosse étoit d'environ cinquante milliers , & avoit dix à onze pieds de hauteur. Quoique les Chinois en vantent beaucoup le son , le métal m'en parut fort inférieur à celui de nos cloches d'Europe.

Une des grandes incommodités de la ville de Nan-King , est l'odeur des excréments humains qui s'emportent , pendant le jour , dans des tonneaux pour engraisser les terres , faute d'autre fumier. On y fait un gros commerce de cette marchandise ; & les jardiniers achètent plus cher les immondices des

personnes qui se nourrissent de viande , que de celles qui ne vivent que de poisson. On m'a même très-fort assuré que , pour les distinguer , il y a des gens qui ne font nulle difficulté d'en goûter. Je n'ai point cherché à être témoin de ces sortes d'essais ; mais ce que j'ai vu dans les rues & le long des routes , ce sont des lieux de commodités , proprement blanchis , avec des sieges couverts , où l'on invite les passants à se mettre à l'aise pour les besoins naturels. Il s'y trouve de grands vases de terre , que l'on place soigneusement par dessous , afin de ne rien perdre de cette précieuse denrée.

Pour bien connoître les Chinois , c'est à Nan-King principalement qu'il faut étudier le génie de la nation. C'est-là sur-tout que les mœurs , la religion , les loix , n'ont éprouvé aucun changement ; c'est-là que les anciens usages sont le plus religieusement observés. Je vais d'abord vous parler des différents cultes établis à la Chine.

On y compte trois sectes principales , qui forment aujourd'hui les trois religions dominantes du pays : celle des grands & des lettrés , qui regarde Con-

142 SUITE DE LA CHINE.

fucius comme son maître ; celle des disciples de Lao-Kiun , qui n'est qu'un tissu d'extravagances & d'impiétés. Je vous ai parlé d'un troisieme culte , celui de Foë , instituteur des Bonzes & de la doctrine de la métempsychose ; de-là ce principe si généralement établi parmi ses sectateurs , *d'aimer les bêtes , d'aimer les moines.*

A l'égard de la premiere secte , qui est celle des gens d'esprit & de condition , je n'en parlerai qu'en historien , sans me jeter dans des discussions aussi dangereuses en Europe , qu'elles ont été funestes à la Chine. Je commencerai par vous faire connoître ce Confucius , qui passe pour en être le fondateur. Il naquit dans une bourgade du royaume de Lou , qui est aujourd'hui la province de Chan-Tong , cinq cents cinquante-un ans avant l'ere chrétienne. Il étoit contemporain de Solon & de Pythagore ; & Socrate naquit peu de temps après sa mort. Sans se mettre en peine de sonder les mysteres de la nature , & sans vouloir subtiliser sur la créance commune , le philosophe Chinois se contenta de parler du principe de tous les êtres , d'inspirer

pour lui du respect , de la crainte & de la reconnoissance ; de publier que rien ne lui est caché : qu'il ne laisse ni la vertu sans récompense , ni le vice impuni. Ce sont-là les maximes répandues dans ses ouvrages ; c'est sur ces principes qu'il se régloit , & qu'il s'efforçoit de réformer les mœurs de ses concitoyens.

Ce moraliste eut le rare talent de porter à la vertu & de détourner du vice , employant , à cet effet , les arguments les plus forts, les motifs les plus nobles, & la meilleure de toutes les méthodes, c'est-à-dire , en pratiquant le premier ses sages instructions, comme doit faire tout législateur. Il eut sur-tout la prudence de ne point heurter directement les préjugés populaires en matière de religion ; écueil dangereux , où Socrate & d'autres réformateurs célèbres ont malheureusement échoué. Confucius étoit alors en grande vénération par ses excellentes qualités. Il joignoit la vertu à la science. L'humilité , la candeur , la modération , le désintéressement, le mépris des richesses, formoient son caractère ; & , quoique la Chine fût inondée de tous les vices opposés , il

parvint néanmoins au rang de Mandarin & de ministre d'état. Ses maximes pour le gouvernement , sa politique, la disposition de ses loix civiles , ne sont pas moins admirables que sa morale ; il prouva, par sa propre expérience, combien il est avantageux que les rois & les ministres soient philosophes , & que la religion ait pour base la vertu.

Bientôt le royaume prit une forme nouvelle ; & ce changement fut si prompt & si heureux , qu'il causa de la jalousie aux princes voisins. Ils jugerent que rien n'étant plus capable de faire fleurir un état que le bon ordre & l'exacte observation des loix, le roi de Lou ne manqueroit pas d'acquérir trop de puissance , s'il continuoit à suivre les conseils d'un homme si sage & si éclairé. Le roi de Tsi employa l'expédient le plus efficace & le plus adroit, pour rendre inutiles les leçons & le zele patriotique du philosophe. Il envoya une ambassade au roi de Lou , & fit présent à ce prince , & aux seigneurs de sa cour, d'un grand nombre de jeunes filles d'une beauté rare, instruites au chant , à la danse , & à tout ce qui est capable de flatter les sens.

Le

Le stratagème réussit : le roi de Lou & tous les seigneurs ne purent se défendre des charmes de ces aimables étrangères : le prince livré au plaisir avec toute sa cour, abandonna le soin des affaires. Confucius ayant tenté inutilement de le ramener à la vertu, renonça au ministère, & s'éloigna de sa terre natale, pour chercher dans d'autres royaumes, des princes plus sages & plus dignes de ses leçons. Ses vertus, son mérite, sa douceur, & sur-tout sa modestie, lui attirèrent un grand nombre de disciples. Ses discours étoient remplis de sagesse, & assaisonnés d'une éloquence douce & persuasive, qui entraînoit les esprits. Ses livres renferment le même charme & la même onction. Il les acheva dans la retraite, & retourna avec ses élèves dans sa patrie, où il mourut dans la soixante-treizième année de son âge, regretté du roi & de toute la cour.

Les divers écrits de ce philosophe sont intitulés, *La grande Science*, ou *l'Ecole des Adultes*; *Le Milieu immuable*, en quoi consiste la vertu; *Discours moraux*; & *Idée d'un gouvernement parfait*. Toutes ces ouvrages ont pour

146 SUITE DE LA CHINE.

objet la correction des mœurs, le bonheur de la société, dont la base sont l'équité & la bienfaisance. Ce grand homme a déclaré, avec une ingénuité admirable, qu'il n'étoit point l'inventeur de sa doctrine, & qu'il l'avoit puisée, en grande partie, dans de très - anciens manuscrits. Ses idées sur la divinité, sont les plus raisonnables qu'on puisse avoir sans le secours de la révélation.

Les Chinois conservent la plus profonde vénération pour la mémoire de ce philosophe. On lui bâtit un tombeau superbe dans le lieu même où il avoit coutume d'assembler ses disciples. Cet endroit fut entouré de murailles, & forme à présent un gros bourg. Chaque ville de l'empire a encore aujourd'hui un édifice public, consacré à sa mémoire, où les Mandarins & les Lettrés s'assemblent certains jours de l'année, & lui font des offrandes qui présentent l'idée d'un véritable sacrifice. Si un magistrat passe devant un de ces oratoires, il descend de son palanquin. Nul ne parvient au rang de Mandarin, ni aux emplois de la magistrature, qu'il n'ait été reçu docteur, conformément

à la doctrine de Confucius. Ses descendants sont encore dans une très-grande considération : ils deviennent Mandarins par droit de naissance , & jouissent du privilege que n'ont pas même les princes du sang , d'être exempts de toute espece de tribut envers l'empereur. Les lettrés qui parviennent au doctorat , font un présent aux Mandarins de cette race.

J'ai dit que tous les savants de la Chine font profession de la doctrine de Confucius. C'est aussi la religion de l'empereur , des princes & des personnes les plus distinguées. Ses principes sont dérivés de la religion naturelle , établie à la Chine , long-temps avant la naissance de ce philosophe ; mais il en a fait un corps de doctrine , qui peut se réduire aux articles suivans :

„ Ce qu'on appelle raison dans l'homme , doit être considéré comme une émanation céleste & divine.

„ On appelle loi , ce qui s'accorde avec la raison & avec la nature. La loi a été donnée aux hommes par infusion : c'est un don du ciel.

„ Les passions viennent de la nature,

„ & la raison doit s'appliquer à les
„ dompter.

„ Dès que l'homme est dans l'âge
„ de faire usage de sa raison , il doit
„ former sa conduite sur ces trois ré-
„ gles : 1°. rendre aux auteurs de ses
„ jours les mêmes devoirs qu'il exige
„ de ses propres enfants : 2°. avoir pour
„ son prince la même fidélité , & pour
„ ses supérieurs la même obéissance ,
„ qu'il exigeroit en pareil cas de ses
„ inférieurs : 3°. aimer ses égaux com-
„ me lui-même , & ne rien faire aux au-
„ tres qu'il ne voudroit qu'on lui fît „.

A ne consulter que les livres cano-
niques des Chinois , on voit que l'an-
cien culte de ce peuple a pour premier
& unique objet un Être suprême , prin-
cipe & maître de tout ce qui existe , ap-
pellé *CHANG-TI* , *Seigneur souverain* ,
ou *TIEN* , qui veut dire *ciel*. Ce dernier
mot peut avoir , comme parmi nous ,
deux significations différentes ; ou le
ciel matériel , ou l'esprit qui y préside.

Dans cette secte on révere encore ,
mais d'un culte subordonné , des es-
prits subalternes , & dépendants du pre-
mier Être , à - peu - près comme nous

honorons les anges. Quoique les livres canoniques exhortent souvent à craindre le *Tien*, & qu'ils placent les âmes des hommes vertueux auprès du Chang-Ti, on ne voit pas néanmoins qu'ils aient parlé clairement des peines éternelles de l'autre vie, ni d'une éternité bienheureuse. Quoiqu'il soit écrit dans ces mêmes livres, que le premier Être a produit toutes choses, les textes ne sont cependant pas assez clairs, pour juger que leurs auteurs aient entendu par-là une vraie création, une production précédée du néant. Mais aussi il faut observer qu'ils ne l'ont jamais niée, & qu'ils n'ont dit nulle part que le monde fût éternel. On ne trouve pas non plus qu'ils se soient expliqués sur la nature de l'âme, ni qu'ils l'aient cru immortelle. A l'égard de l'idolâtrie, il est certain que ces mêmes livres n'en présentent nulle trace. L'idée du vrai Dieu n'a point été défigurée chez les Chinois, par les fictions extravagantes de leurs poètes. Ils ne se sont jamais avisés, par une basse superstition, de déifier les hommes célèbres de leur pays; & quelque respect qu'ils aient eu pour leurs empereurs, dont la plupart ont

150 SUITE DE LA CHINE.

été vraiment de grands hommes , ils ne leur ont point transporté les honneurs divins. Le vrai Dieu est le seul qui ait eu part à leurs adorations ; ils l'ont invoqué quand les autres peuples étoient idolâtres ; & ils lui ont sacrifié dans le plus ancien temple de l'univers. L'idolâtrie ne fut guere connue à la Chine , qu'après qu'on y eut apporté la statue de Foë ; mais les Lettrés constamment attachés à la doctrine de leurs ancêtres, n'ont point participé à la contagion , uniquement concentrée chez les femmes , les dévots , le petit peuple & les moines.

Rien n'a tant contribué au soutien de l'ancienne religion parmi les Chinois , que l'établissement d'un tribunal souverain , dont le pouvoir consiste spécialement à condamner & à supprimer les superstitions ; c'est ce qu'on appelle ici le *tribunal des rites* , dont l'objet est le même , mais les moyens différents , que dans celui de l'inquisition d'Europe. Une chose très - remarquable , & qui , dans nos principes , pourroit donner lieu à une autre comparaison plus singulière, c'est que parmi les membres qui composent à la Chine

ce tribunal des rites , il y en a quelquefois qui , dans le particulier , exercent des pratiques superstitieuses ; mais lorsqu'ils sont assemblés en corps pour leurs délibérations communes, ils n'ont qu'une voix pour les condamner. Par cette sévérité , l'élite de la nation Chinoise s'est préservée des superstitions grossières , qui régnerent dans la plupart des autres contrées de l'Asie.

Depuis près de trois siècles , on a vu éclore à la Chine une secte de savants , qui , sous prétexte d'expliquer les livres sacrés , y introduisirent une doctrine pernicieuse. Ils composèrent , sous le titre de *Philosophie naturelle* , une espèce d'Encyclopédie ecclésiastique en vingt volumes , dont tous les principes tendent à l'irréligion (a). Deux hommes célèbres par leur esprit , *Chu-Tse & Ching-Tse* , furent les chefs de cette entreprise. Quarante-deux savants s'associèrent au même projet , & donnerent aux anciens livres un sens impie qui détruit toute sorte de culte.

(a) Voyez le P. Duhalde , & l'Histoire des voyages.

• 152 SUITE DE LA CHINE.

Ces sectaires appelé *Jukiau*, passent à la Chine pour de vrais Matérialistes, ou des especes d'Athées subtils, qui donnent le nom de Dieu, ou de *Li*, à une certaine vertu unie à la matiere; vertu aveugle selon les uns, intelligente selon les autres. Cette secte compte aujourd'hui un assez grand nombre de partisans; mais leur morale n'en a point été altérée. Ils pensent que la vertu est si nécessaire aux hommes, si aimable par elle-même, qu'on n'a pas besoin de la connoissance d'un Dieu pour la suivre.

Plulieurs, pour ne déplaire à personne, se font un systéme d'adopter les opinions de toutes les sectes, & n'ont point de religion. La fortune est leur divinité, comme elle l'est ailleurs de tous ceux que l'ambition dévore. En général, personne à la Chine ne s'inquiete de l'autre monde. Les étudiants ne pensent qu'à se rendre habiles, & capables de parvenir aux dignités de celui-ci. Les marchands ne s'occupent que de leur négoce; le peuple, que de sa subsistance; n'est-ce pas, Madame, la même chose par-tout, même chez les Chrétiens?

Quelque temps avant Confucius,

Lao-Kiun avoit introduit à la Chine, une autre secte qui croit aux esprits malins, aux enchantements & aux prestiges. Cette doctrine plut au peuple, toujours partisan du merveilleux, & fut protégée par des empereurs aussi crédules que le peuple. L'auteur de cette secte faisoit consister la félicité de l'homme dans un sentiment de volupté douce & paisible, qui suspend toutes les fonctions de l'ame. Ses disciples ont abusé de ses maximes, comme on a fait en Europe de celles d'Epicure. Les livres de Lao-Kiun sont remplis d'une morale saine & vraiment philosophique. Le plus considérable contient cinq mille sentences, dont plusieurs renferment d'excellentes moralités. Aujourd'hui les successeurs de ce philosophe sont tous infatués des visions de l'astrologie judiciaire, & des superstitions de la magie. Ils se mêlent de prédire l'avenir, traçant sur le papier toutes sortes de caracteres & de figures, & accompagnant leurs cérémonies des hurlements horribles & d'un bruit effroyable. Comme il arrive quelquefois que leurs prédictions se trouvent conformes aux évé-

154. SUITE DE LA CHINE.

nemens , faut-il s'étonner qu'ils aient de la vogue ? Cependant tous les Lettrés de la Chine regardent cette secte , comme en France un homme d'esprit , les charlatans de S. Médard.

Depuis que les Tartares se sont emparés de cet empire , ils y ont introduit leur religion. Elle est la même que celle des peuples du royaume de Boutan. Je ne fais , Madame , si vous vous rappelez que j'ai traité ce sujet dans une de mes Lettres. *

Les autres religions établies ou tolérées dans quelques provinces de la Chine , sont le Judaïsme , le Mahométisme & le Christianisme. Les Juifs ont une synagogue depuis plusieurs siècles dans la province de Ho-Nan. Ils sont réduits à sept ou huit familles qui se marient entr'elles , sans vouloir contracter aucune autre alliance , & qui sont ici , comme par-tout , le métier de courtier.

Les sectateurs de Mahomet ont des établissemens considérables dans divers endroits de l'empire , depuis plusieurs siècles , & principalement dans la province de Kiang - Nan. Comme ils ne troublent personne en matière de doctrine , on les laisse aussi fort tranquilles

dans l'exercice de leur culte. On fait plus ; on leur permet d'acheter des enfans Chinois pour les élever dans le Mahométisme. Pendant une famine qui ravagea la province de Chan-Tong, ils en acheterent plus de dix mille , que leurs parents ne se faisoient pas un scrupule de vendre ; c'est leur usage, quand ils ne sont pas en état de les nourrir. Ils peuvent les exposer , ou les tuer même , si ce sont des filles. A la Chine, c'est une des prérogatives de l'autorité paternelle , dont on est le plus jaloux.

Les premiers Jésuites qui pénétrèrent dans ces vastes Etats, vers le milieu du seizieme siecle , n'y trouverent aucune trace de Christianisme ; ce pourroit être une raison de croire que cette nation n'avoit jamais été éclairée des lumieres de l'évangile. On cite pourtant des monuments dont on tire des conséquences toutes contraires ; mais c'est aux missionnaires à discuter ces faits , qui paroissent d'ailleurs assez indifférens. Ce qu'on peut dire de plus certain , c'est que l'apôtre Xavier a été un peu plus heureux , pour ce qui regarde le voyage de la Chine , que

Moïse par rapport au pays de Canaan. Tout ce que put faire le législateur du peuple Hébreu, fut de voir dans l'éloignement cette terre de promesse ; au lieu que Xavier eut le plaisir, après plusieurs courses, d'entrer dans la Chine, ou du moins dans l'isle de Sancian, qui, comme je vous l'ai dit, dépend de la province de Canton.

Après ce saint apôtre, ceux dont j'entends parler le plus souvent aux Jésuites missionnaires, sont un pere Roger, qui ouvrit cette carrière brillante à ses confreres ; un pere Ricci, qu'on regarde comme le fondateur de cette mission ; un pere Schall, qui fut précepteur d'un empereur, & élevé ensuite aux premières charges de la cour ; un pere Verbieft, qui devint aussi un très grand seigneur à la Chine ; un pere Bouvet, un pere Gerbillion, tous deux mathématiciens, tous deux amis de l'empereur Cang-Hi. Dans tout ce qu'on me raconte de ces hommes célèbres, je ne puis trop admirer avec quelle adresse des missionnaires, aussi zélés que prudents, aussi pieux que versés dans les lettres, dans les arts, dans l'astronomie & les mécaniques, su-

SUITE DE LA CHINE. 157

rent s'insinuer dans l'esprit des grands , & gagner les bonnes grâces des souverains. Sous le règne de Cang - Hi ils jouirent de la plus haute considération. Plusieurs furent logés dans le palais impérial. Ils bâtirent des églises ; ils eurent des maisons opulentes. Les Dominicains & les Franciscains se mirent aussi sur les rangs , & vinrent glaner dans un champ , où les Jésuites avoient fait une abondante récolte. Mais bientôt cet esprit de contention attaché en Europe aux connoissances & aux talents , renversèrent les plus grands desseins. Il est vrai , Madame , que la religion Chrétienne a été vivement persécutée à la Chine ; mais les contestations qui s'élevèrent entre les missionnaires , nuisirent plus au Christianisme , que la haine des infidèles. La division se mit parmi les ouvriers évangéliques. Leurs disputes , dont la jalousie fut peut-être la première cause , éclatèrent au sujet de certaines cérémonies , qui concernent le culte de Confucius & les devoirs qu'on rend aux morts. Quelques - unes de ces pratiques étoient superstitieuses , & avoient été de tout temps interdites aux Chré-

tiens ; mais les autres pouvoient être regardées comme des usages indifférens , & purement politiques. C'est ainli du moins qu'en penserent les Jésuites. Les prêtres des missions étrangères , nouvellement arrivés à la Chine , se joignirent à leurs adversaires , & obligèrent la cour de Rome d'entrer dans ces querelles. M. des Roches m'en a souvent parlé en homme désintéressé & impartial ; mais moi qui y prends encore moins d'intérêt , je ne dois pas entrer dans le détail de toutes ces disputes. Vous saurez seulement qu'elles allèrent si loin , que l'on craignit à la Chine les mêmes troubles qu'au Japon. L'empereur Cang - Hi lui - même , tout favorable qu'il étoit aux missionnaires , fut sur le point de les renvoyer. Quelquefois il se fâchoit de leur importunité , ne pouvant comprendre les motifs du zele qui les animoit. “ Je suis surpris , leur disoit-il , de
 „ vous voir si inquiets des affaires de
 „ l'autre monde , où certainement vous
 „ n'avez jamais été. Que ne jouissez-
 „ vous tranquillement de la vie présente ? „ On rapporte de lui plusieurs réponses semblables , qui supposent

SUITE DE LA CHINE. 159

qu'en favorisant les missionnaires, il sacrifioit ses vues politiques à l'affection qu'il avoit pour eux.

— A la mort de ce monarque, ils ont eu ordre de sortir de toutes les provinces de l'empire. On leur a seulement permis de demeurer à Canton, & à quelques Jésuites, de faire leur séjour à Pékin, à cause du besoin qu'on en avoit pour les mathématiques. Ils y sont traités avec distinction; à-peu-près comme les princes Chrétiens les plus esclaves de l'Inquisition, combleroient d'honneur un excellent peintre, un habile sculpteur dont ils estimeroient les ouvrages, de quelque secte qu'il pût être. Mais en conservant les mathématiciens, on imposa silence aux missionnaires. Plus de trois cents églises ont été abattues ou destinées à des usages profanes; plus de trois cents mille Chrétiens ont été privés de leurs pasteurs, & livrés à la persécution. Tel a été, pendant plusieurs années, l'état déplorable du Christianisme dans ces vastes contrées; les Jésuites sont enfin parvenus à rebâtir des églises, même dans la capitale; & quoique la religion Chrétienne y soit toujours proscrite, ils ne laissent

pas , en prenant quelques précautions , d'exercer librement leur ministère dans l'enceinte de leurs maisons , & même au-dehors : le gouvernement ne fait là-dessus aucune recherche. A l'égard des missionnaires répandus dans les provinces , leur zele exige beaucoup de prudence ; mais la plupart ont des amis puissants , sous la protection desquels ils agissent avec sécurité. Ceux de Nan-King , dont M. Des Roches m'a procuré la connoissance , m'ont donné un logement dans leur maison , où je vois souvent venir des Mandarins du premier ordre , qui vivent avec eux dans la plus grande intimité.

Je suis , &c.

A Nan-King , ce 25 Octobre 1744.



LETTRE LIX.

SUITE DE LA CHINE.

JE commence ma Lettre par un enterrement. J'assistai avant-hier, avec deux Jésuites, à un convoi funebre d'un vieux Mandarin retiré, anciennement affectionné à ces missionnaires. Je vais vous dire, Madame, pendant que je m'en souviens, ce que j'ai vu à ces obseques, &, à cette occasion, tout ce qu'on m'a raconté des funérailles Chinoises; j'écrirai ce qui viendra au bout de ma plume; vous y mettrez de l'ordre, si vous voulez.

Lorsqu'un homme approche de la mort, le rituel de l'empire ordonne qu'on le prenne dans son lit & qu'on le couche par terre, afin que sa vie finisse comme elle commence; c'est, qu'en effet, ce même rituel veut qu'on étende les enfants à terre si-tôt qu'ils sont nés, pour faire connoître qu'ils doivent retourner dans le lieu d'où ils sont venus.

Quand le malade ne respire plus, on

162 SUITE DE LA CHINE.

lui met dans la bouche un petit bâton qui l'empêche de se fermer. Alors quelqu'un de la famille monte au sommet de la maison , avec les habits du mort , qu'il étend en l'air, en rappelant l'ame du défunt. Il revient ensuite auprès du cadavre , le couvre de ses vêtements ; & on le laisse trois jours dans cet état , pour voir s'il ne donnera pas quelque signe de vie.

Si le malade a fait profession de la secte absurde des Bonzes , l'usage est , avant qu'il expire , d'appeller ces moines pour employer les secours de leurs prières. Ils viennent avec de petits bassins , des sonnettes & d'autres instruments , dont ils font assez de bruit pour hâter la mort ; quoiqu'ils prétendent , au contraire , que c'est pour procurer du soulagement au moribond.

Avant que de mettre le corps au cercueil , on le lave , on l'embaume , on le couvre de ses plus riches vêtements & des marques de sa dignité , on l'expose sur une estrade dans une salle bien parée ; & là les femmes , les enfants & les parents viennent se prosterner devant lui. Le troisième jour , on l'enferme dans un cercueil de bois pré-

SUITE DE LA CHINE. 163

cieux, verni & doré, que le défunt, pour l'ordinaire, a eu soin de faire construire de son vivant. La prévoyance des Chinois va si loin sur cet article, qu'ils se privent souvent des choses les plus nécessaires pendant la vie, pour se procurer une biere qui leur fasse honneur après leur mort. On a vu des enfants se vendre ou se louer, pour un certain temps, dans la seule vue d'amasser assez d'argent, pour acheter un pareil meuble à leur pere. Les bois les plus précieux y sont employés; vous avez vu que l'empereur Cang - Hi fit construire le sien du plus beau bois de violette. On en trouve de tout prêts dans les boutiques des ébénistes. Il y en a de richement dorés, avec divers ornemens de sculpture, qui se vendent jusqu'à mille écus. On en fait pour les bourgeois & pour les gens de qualité. Un Chinois qui meurt sans s'être pourvu d'une biere, est brûlé comme un Tartare. C'est un aussi grand acte de charité à la Chine, de la part des personnes riches, de distribuer un certain nombre de cercueils aux pauvres gens, que parmi nous de doter & de marier un certain nombre de pauvres filles. Aussi

164 SUITE DE LA CHINE.

est-ce un jour de très-grande réjouissance dans une famille, que celui où l'on est parvenu à se procurer une biere. On l'expose à la vue pendant des années entieres ; on aime à s'y placer ; on essaie si on y fera à son aise ; on consulte ses amis pour savoir si on y aura bonne grace, &c.

Avant que de mettre le corps dans le cercueil, qui est ordinairement d'un bois fort épais, on répand au fond beaucoup de chaux ; & quand le cadavre y est couché, on remplit tous les vuides avec la même matiere & du coton : quelquefois on y ajoute un enduit de poix & de bitume. Lorsque cette caisse est bien bouchée, on la couvre d'une étoffe blanche ; on la place sur une espece d'autel ; & on l'y conserve quelquefois pendant plusieurs mois. De temps en temps, on brûle sur cet autel de l'encens, des pastilles parfumées, du papier doré, & des pieces de soie. Le jour des funérailles, les amis & les parents du défunt accompagnent le cercueil. Si c'est celui d'une personne de considération, il est soutenu sur un brancard, surmonté d'un riche pavillon, & porté ordinairement par vingt

SUITE DE LA CHINE. 165

ou trente hommes, précédés d'un grand nombre de domestiques qui ont en mains de petites figures de carton. Les enfants du défunt suivent à pied, couverts d'un sac de chanvre, appuyés sur un bâton, le corps tout courbé, & comme accablés sous le poids de la douleur. Les filles, les concubines, & la légitime épouse sont dans des chaises portatives, où personne ne les voit, mais d'où elles font entendre des cris & des hurlements lamentables. D'autres compagnies succèdent, marchant deux à deux, les uns avec des étendards, des banderolles, des castolettes remplies de parfums; d'autres avec des instruments sur lesquels ils jouent des airs lugubres. Dans quelques endroits, le portrait du mort s'élève au milieu du convoi, avec son nom & ses titres écrits en lettres d'or.

Le lieu de la sépulture est toujours hors des villes, dans une grotte construite exprès, & qui consiste ordinairement en trois salles, ayant chacune une porte & un toit retrouffé par les angles. Quelquefois il y a un quatrième toit qui s'élève du milieu, & se termine en pyramide. Ces grot-

tes se construisent , autant qu'on le peut , sur des collines ou des terrasses qu'on élève exprès. Elles sont environnées des bosquets de cyprès ; & ces petits bois avec leurs grottes , dont le nombre est fort grand aux environs des villes , forment de loin un aspect qui n'est pas sans agrément. Les pauvres se contentent de couvrir le cercueil de chaume , ou de terre élevée de cinq à six pieds. On voit , à quelques pas de la tombe , des tables rangées dans les salles ; & tandis qu'on est occupé des devoirs funebres , les domestiques y préparent un repas , pour régaler toute la compagnie.

Quand on est arrivé à la grotte , on dépose le corps dans le caveau ; alors on brûle des parfums ; on fait des libations ; on offre des viandes ; & l'on jette dans les flammes les petites figures de carton dont j'ai parlé. Elles représentent des eunuques , des esclaves , des chevaux , des chameaux , & d'autres objets de cette nature. Les Chinois sont persuadés que les morts reçoivent dans l'autre monde , les offrandes qu'on leur fait dans celui-ci ; que toutes les choses représentées par

ces figures, se réalisent pour eux dans l'autre vie, & leur font d'un grand secours. C'est pour cela que tous les ans, dans certains jours solennels, chacun fait des libations, & porte des viandes sur le tombeau de ses ancêtres, dans l'opinion que les ames en font leur nourriture. Un François qui fait qu'à la mort de ses rois, on continue de les servir, pendant plusieurs jours, aux heures du repas, comme s'ils étoient encore vivants, ne doit pas trouver cet usage extraordinaire à la Chine.

Ces peuples, tendrement attachés à leur patrie & à leurs familles, ont un grand mépris pour les voyageurs qui abandonnent les tombes de leurs aïeux, & s'exposent à mourir dans une terre étrangère, où personne ne leur rendra les derniers devoirs. C'est un reproche qu'ils ont fait plus d'une fois aux missionnaires.

La durée ordinaire du deuil pour un pere, doit être de trois ans; mais cet espace est communément réduit à vingt-sept mois, pendant lesquels on est obligé de renoncer non-seulement aux divertissemens & aux fêtes, mais

à toute espece de fonction publique. Alors un Mandarin quitte son gouvernement ; un homme d'Etat , l'administration des affaires , pour vivre dans la retraite , se livrer à la douleur , & ne s'occuper que de sa perte. L'empereur peut accorder une dispense ; mais les exemples en sont rares.

Les femmes portent le deuil trois ans pour leurs maris ; les maris un an pour leurs femmes ; la durée du deuil des autres personnes est proportionnée au degré de parenté. On prétend que l'usage de trois ans de deuil des enfants pour leur pere , est fondé sur la reconnaissance qu'ils lui doivent pour les trois premières années de leur vie , pendant lesquelles ils ont eu besoin de son assistance. Les Chinois font remonter l'origine de ce deuil austere aux premiers temps de leur monarchie. Un empereur , après la mort d'Yao , s'enferma , dit-on , trois ans dans la grotte sépulcrale de ce prince , & abandonna , pendant tout ce temps , la conduite de l'Etat à ses ministres.

La première année du deuil Chinois, les habits consistent en une robe , ou plutôt en un sac de grosse toile grise ,
sem-

semblable à de la toile d'emballage. Le bonnet , les caleçons, les bottines sont de même matiere , avec une ceinture de corde. Cet habillement passe pour la marque d'une profonde douleur. La seconde année , les habits sont d'une toile un peu moins grosse ; pendant la troisieme , on peut porter des robes de soie. Les cent premiers jours se passent dans une solitude & une tristesse affreuse. On doit s'abstenir de l'usage des viandes & des liqueurs fortes. La plupart renoncent au commerce de leurs femmes ; plusieurs couchent toutes les nuits sur de simples nattes à côté du cercueil de leur pere.

Le deuil se porte en blanc chez les Chinois : ils sont persuadés que leurs parents ne quittent la vie , que pour passer dans un séjour resplendissant de lumiere ; & c'est ce qui leur a fait adopter cette couleur , comme plus analogue au lieu de leur destination. Les Grecs le portoient en noir , conformément à leurs idées sur le Ténare , séjour triste & sombre , où ils reléguoient après la mort , les ames des trépassés. J'ignore sur quel principe nous suivons le même usage ; ou , pour mieux dire ,

pourquoi nous avons quitté la couleur de la Chine pour celle de la Grece; car j'ai lu quelque part, que nous portions autrefois le deuil en blanc; &, sans remonter plus haut que le regne d'Henri III, on appelloit *reines blanches*, les reines veuves de nos rois, les reines qui portoient le deuil de leurs maris.

Lorsque la mort attaque le trône, le deuil devient général dans toute la Chine. Il est plus ou moins long, comme parmi nous, suivant le rang & la dignité de la personne. Il dure cinquante jours pour la mere de l'empereur. Cang-Hi ordonna, par son testament, qu'on ne le porteroit pour lui, que vingt-sept jours. Pendant ce temps-là, les tribunaux sont fermés; & l'on ne traite d'aucune affaire. Les mandarins passent tout le jour au palais, occupés à pleurer, ou du moins à en faire semblant. Rien n'approche de la magnificence des obseques qui se font dans ces sortes d'occasions. On a compté jusqu'à seize mille personnes qui formoient le convoi funebre.

Les devoirs que l'on rend aux morts dans ce pays, ne se bornent pas au temps de la sépulture. Il y a deux sortes de cérémonies qui s'observent tous les

ans. Les premières se pratiquent dans la salle des ancêtres , à certains mois de l'année ; & il n'y a point de famille , qui n'ait un bâtiment destiné à cet usage. Là se rendent toutes les branches d'une même souche , composées quelquefois de sept à huit mille personnes. Il n'y a point de distinction de rang : l'artisan , le lettré , le laboureur , le mandarin sont confondus , & ne se méconnoissent point. Le plus âgé , quoique le plus pauvre , a la première place. Sur une longue table chargée de gradins , est l'image , ou du moins le nom des plus considérables des ancêtres , avec ceux des hommes & des femmes de la même famille , rangés des deux côtés , & écrits sur de petites planches , hautes d'un pied , avec l'âge , la qualité , l'emploi de chacun d'eux , le jour & l'année de leur mort ; de sorte qu'un Chinois peut dire aussi : *Non omnis moriar*. Tous les parents s'assemblent dans cette salle au printemps , & quelquefois dans l'automne ; on y fait préparer un festin avec des illuminations. Ceux du petit peuple qui n'ont pas le moyen d'avoir un bâtiment destiné à cet usage , placent le nom de

leurs ancêtres les plus proches , dans le plus bel endroit de leur maison. Les autres cérémonies se pratiquent au moins une fois l'année , dans le lieu même de la sépulture. On commence par arracher les herbes & les brossailles qui environnent le sépulcre ; puis les parents mettent sur la tombe, du vin & des viandes , qui leur servent ensuite à se régaler tous ensemble. Après le repas , on se prosterne devant le tombeau ; & le chef répond à cette civilité par des démonstrations , mais en observant un profond silence. L'idolâtrie ayant été introduite dans l'empire , les Bonzes ont mêlé à ces cérémonies plusieurs pratiques superstitieuses , très éloignées de la véritable doctrine Chinoise , & qui n'ont de crédit que parmi une troupe ignorante, qui suit leur secte absurde.

Pour vous distraire, Madame , de ces idées de mort & d'enterrement, je vais vous parler du mariage des Chinois. Ici on épouse une fille , sans l'avoir vue : & elle n'apporte point de dot. En France , c'est tout le contraire , a dit quelqu'un ; on l'épouse quoiqu'on l'ait vue , parce qu'elle a une dot. Un mariage se traite à la Chine comme

SUITE DE LA CHINE. 173

une intrigue galante ; on a recours à de vieilles entremetteuses , dont le métier est de procurer aux filles des établissemens , & au témoignage desquelles on est obligé de s'en rapporter sur la beauté , l'esprit , les talents de la prétendue. On ne consulte point les inclinations des enfans ; le choix d'une femme appartient à leurs parents , qui sont les seuls maîtres absolus des conditions. On ne l'obtient qu'avec des présents , ou moyennant une somme d'argent qui sert à acheter le trousseau de la mariée. Quand les articles sont dressés , les présents envoyés , & les sommes payées , les parents de chaque famille s'assemblent séparément dans une espece de chapelle domestique , pour y pratiquer quelques usages de religion. Le chef de la famille découvre certaines tablettes qui contiennent les noms des ancêtres ; s'incline respectueusement devant elles ; invoque les manes de ses aïeux , & leur fait part du mariage futur , en lisant à haute voix les articles du contrat. Il jette ensuite dans un brasier préparé , le papier où sont écrits ces articles , recouvre les tablettes ; & la compagnie se sépare.

H iij

lement à boire & à manger , & se servent tour-à-tour de la même tasse.

Le soir , on conduit la jeune épouse dans l'appartement de son mari , où l'on a mis sur une table , des ciseaux , du fil , du coton , pour lui marquer qu'elle doit s'adonner au travail. En France , où l'on est plus galant , elle trouve dans une corbeille , des fleurs , des rubans , des eaux , des pommades d'odeurs , des boîtes à mouches , des pots de rouge , &c. pour lui faire connoître qu'elle doit aimer la coquetterie.

J'ai lu quelque part , qu'avant la domination des Tartares , on observoit une coutume assez singulière , lorsqu'il étoit question de marier l'héritier présomptif de la couronne , ou l'empereur lui-même. Le tribunal des rites nommoit des matrones , pour choisir les vingt plus belles filles du royaume , sans aucun égard à la naissance. On les transportoit au palais dans des chaises bien fermées ; & là elles étoient visitées par la mère du prince , ou une des premières princesses du sang , qui examinoient , avec soin , toutes les parties de leur corps ; elles prenoient garde si leur haleine étoit mauvaise , ou si elles n'a-

176 SUITE DE LA CHÎNE.

voient point quelque défaut secret. Après des épreuves réitérées, on en choissoit une qu'on offroit au monarque, ou au prince héréditaire, avec beaucoup de formalités : les dix-neuf autres étoient mariées aux premiers seigneurs de la cour. On suivoit, à-peu-près, la même méthode pour le mariage des princesses. On assembloit un certain nombre de jeunes garçons, beaux & bien faits, qu'on présentoit à l'empereur. C'est dans cette troupe qu'il choissoit un mari pour sa fille. Ces coutumes ne subsistent plus. Aujourd'hui on marie les princesses royales aux Kans de la Tartarie orientale, ou à des seigneurs de l'empire ; & les empereurs prennent pour eux des femmes dans les mêmes familles. Leurs concubines, qu'on nomme *dames du palais*, sont divisées en plusieurs classes, distinguées par les habits, & surtout par les bonnes grâces du monarque : celles qui sont le plus en faveur, portent le nom de *presque-reines*. Le nombre des femmes destinées aux plaisirs du prince est incroyable.

Il est permis à tous les Chinois de joindre à une épouse légitime plusieurs

concubines. On les reçoit dans la maison sans presque aucune cérémonie. On donne une somme aux parents ; on promet par écrit de bien traiter leur fille ; & cela suffit. Ces concubines ont fort soumises à l'épouse légitime ; & les enfants qui naissent de ces femmes du second ordre , sont sensés appartenir à la maîtresse du logis. Ce n'est que d'elle qu'ils portent le deuil , & non de leur vraie mere ; du moins n'y sont-ils pas obligés. Plusieurs Chinois ne prennent une concubine , que pour en avoir un enfant mâle ; lorsqu'il est né , si elle déplaît à leur femme , elle est congédiée. Il y a certaines villes , & principalement dans la province de Kiang-Nan , qui sont plus renommées que d'autres pour les concubines. On y élève de jeunes filles bien faites , qu'on a souvent achetées ailleurs. Une veuve d'une condition médiocre , qui n'a point d'enfants , est remariée quelquefois malgré elle , par les héritiers du mari , qui veulent s'indemniser de la somme qu'elle a autrefois coûtée à la famille , & si elle a une fille à la mammelle , elle entre dans le marché avec la mere.

Il y a à la Chine, comme parmi nous,

H y

178 SUITE DE LA CHINE.

des empêchements dirimans, c'est-à-dire, certains cas particuliers qui rendent les mariages nuls. Par exemple, une fille promise à un jeune homme, & comme engagée par des présents, ne peut être la femme d'un autre. Un mandarin ne doit se marier ni dans une ville, ni dans une province dont il est gouverneur. Le mariage est nul, lorsqu'on substitue une personne laide à une jolie, ou une esclave à une femme libre. Il est nul encore, si la fille ou le garçon se marie pendant le deuil de son pere ou de sa mere; s'il y a entr'eux quelque degré de parenté, même éloigné. Deux freres ne sauroient épouser les deux sœurs. Un homme veuf ne peut marier son fils à la fille d'une femme veuve qu'il a épousée. Outre que tous ces cas rendent le mariage nul, ils exposent encore les coupables à de séveres punitions.

Deux familles qui perdent un garçon & une fille, après avoir formé le dessein de les marier ensemble, ne laissent pas de célébrer ce mariage, même après la mort des jeunes gens. La cérémonie se fait pendant que les cercueils sont encore chez les parents,

où la coutume est , comme je crois vous l'avoir dit , de les garder quelquefois plusieurs années. On s'envoie des présents mutuels , accompagnés de musique , & de beaucoup de formalités , comme si les enfants vivoient encore. On place les deux cercueils l'un auprès de l'autre ; on fait un festin nuptial dans le même lieu ; & on renferme les deux époux dans le même tombeau. Depuis ce moment là , on se traite de parents , ou d'alliés , comme si les enfants avoient vécu dans le mariage.

Le divorce est fort rare chez les Chinois ; cependant il est permis en plusieurs cas , & même pour des causes assez légères. Etre rébelle , stérile , adultère , jalouse , habillarde , voleuse , & sujette à certaines maladies , telles que la lèpre , l'épilepsie , &c. sont des raisons légitimes pour un mari de quitter sa femme. Il faut observer que le babil qui lui donne droit de demander le divorce , ne doit pas s'entendre d'un flux de paroles inutiles , qui pourroit faire congédier toutes les femmes dans tous les pays , mais de certaines indiscrétions qui mettent la discorde dans une famille.

Il est des circonstances où, quand même l'épouse tomberoit dans les cas les plus graves, le mari ne pourroit pas la répudier : c'est lorsque le pere, la mere & le frere de la femme sont morts ; lorsque ceux du mari sont décédés, & que leur bru en a porté le deuil ; lorsque le mari étoit pauvre en se mariant, & qu'il est devenu riche depuis son mariage ; parce que l'épouse ayant supporté avec lui sa misere, il seroit injuste qu'elle ne partageât pas aussi son bonheur. Une femme est condamnée au fouet, & son mari peut la vendre, si elle quitte sa maison ; elle est livrée à la mort, si, dans sa fuite, elle prend un second époux. D'un autre côté, si c'est le mari qui abandonne sa femme, elle peut, après trois ans d'absence, porter sa plainte aux magistrats qui lui donnent le droit de se remarier.

Les femmes Chinoises vivent dans une grande retraite, & ne paroissent jamais dans aucun endroit public. Leur appartement est fermé à tous les hommes, même au pere du mari, à qui il n'est jamais permis de voir le visage de sa belle-fille, quoiqu'il vive dans la même maison. Cette permission s'accorde aux

parents, lorsqu'ils sont plus jeunes qu'elle ; parce qu'on suppose qu'à leur âge, ils ne sont pas capables d'une hardiesse offensante : les plus vieux pourroient prendre avantage de leur supériorité.

Dès le moment de leur naissance, on donne aux enfants le nom commun de leur famille ; & un mois après, on y en joint un autre appelé *le nom de lait*. C'est ordinairement celui d'une fleur ou de quelque joli animal. Ils en reçoivent un aussi, lorsqu'ils commencent leurs études ; un autre, lorsqu'ils les finissent ; un troisieme, quand ils parviennent à quelque emploi considérable ; & ce dernier est le seul qu'ils conservent : on commettrait une impolitesse, si on les appelloit alors du nom de leur famille, ou de quelques-uns de ces noms mignards qu'ils ont portés dans leur enfance.

Les Chinois souhaitent avec tant de passion de ne pas mourir sans postérité, que si la nature ne leur accorde point d'enfants, ils vont en acheter secrètement, & les font passer pour leurs fils. Ces petits étrangers entrent dans tous les droits des enfants légitimes, font leurs études, & parvien-

ment au degré de bachelier & de docteur ; privilege que n'ont pas ceux qui s'achètent ouvertement.

L'adoption est aussi fort commune à la Chine ; mais il faut avoir le consentement des véritables peres & meres , & leur payer une somme d'argent. L'enfant adoptif acquiert tous les droits d'un fils légitime ; & il ne les perdrait pas , quand même il naîtroit dans la suite, des enfants au pere qui l'a adopté ; c'est-à-dire , qu'il entreroit avec eux en partage de la succession.

Au moment où je vous écris , je reçois un premier billet d'invitation d'un Chinois qui me prie à dîner pour demain. Je dis un premier billet ; parce que le cérémonial , quand on donne à manger , est de faire par écrit trois invitations différentes ; une la veille , une autre le jour du repas , & la troisième au moment de se mettre à table. La salle du festin est ornée d'une grande quantité de vases de fleurs , & de tout ce qui peut flatter agréablement la vue. Chaque convive a sa table particulière ; & chaque table est servie de la même façon. Elles sont rangées sur deux lignes qui se font face ; ainsi les conviés sont

SUITE DE LA CHINE. 183

placés les uns vis-à-vis des autres, & peuvent se voir & se parler aisément. Les bords des tables sont couverts de bafins de porcelaine, remplis de diverses fortes de viandes hachées, auxquelles on ne touche point; elles sont trop grossières; on ne les met-là que pour remplir les vuides.

Dès que l'Amphitrion a introduit les convives, ils les salue les uns après les autres, prend une coupe, la remplit de vin, la leve aussi haut qu'il peut, la répand à terre, & reconnoît par cet hommage, que c'est du ciel qu'il tient tout ce qu'il possède. A moins qu'il n'y ait quelque personne de grande dignité, la premiere place est occupée, ou par le plus âgé, ou par quelque étranger: j'ai eu souvent cet honneur-là: on choisit toujours celui qui vient de plus loin. Contre l'usage des Orientaux, qui mangent sur des sophas, les jambes croisées, les Chinois ont des chaises comme nous; mais ce n'est qu'après bien des révérences, bien des façons, bien des compliments, que tout le monde se trouve assis.

Lorsque chacun est à table, on com-

mence par boire du vin pur ; le maître d'hôtel , un genou en terre , dit à haute voix : « Messieurs , on vous in- » vite à prendre la tasse ». Tous les convives la tiennent des deux mains , la levent jusqu'au front , la baissent ensuite un peu plus bas que la table , la portent de-là lentement à la bouche , & boivent ce qu'il y a dedans , à trois ou quatre reprises. Pendant que tout le monde est ainsi occupé , on sert quelques plats de viande ; & le maître d'hôtel excite à manger , comme il avoit invité à boire. Cette cérémonie se réitere non-seulement à chaque fois qu'il est question de prendre sa tasse , mais aussi souvent qu'on sert d'autres plats sur la table , ou que l'on touche à quelque mets nouveau. On peut dire que les Chinois ne sont pas délicats ; le riz , les pois , les carottes & d'autres légumes sont leur nourriture ordinaire. Ils mangent même sans répugnance du cheval , du chien , des chats , des rats , des serpents. Leurs mets favoris sont la viande de porc , la chair des juments sauvages , les huitres , les pieds d'ours , les nerfs de cerfs , & sur-tout ces nids d'oiseaux dont je vous ai parlé.

SUITE DE LA CHINE. 185

plusieurs fois. Leurs potages sont excellents ; ils les composent de graisse de cochon , qui est d'une bonté admirable à la Chine , ou de coulis de différentes especes de viandes. Leurs hachis sont cuits dans ces divers jus. Chaque saison de l'année leur fournit plusieurs sortes d'herbes & de légumes , qui ne sont pas connues en Europe. De la graine de ces herbes ils tirent une huile qu'ils mettent dans presque toutes leurs sauces. Nos cuisiniers François , qui ont porté si loin le raffinement , seroient surpris de se voir surpassés par ceux de la Chine , dans l'art des potages , avec moins de peine , & beaucoup moins de frais. Ils pourroient difficilement se persuader qu'avec les seules fèves du pays , & avec de la farine de riz & de bled , on compose quantité de mets qui ne se ressemblent ni au goût ni à la vue.

On n'emploie ici ni cuillers ni fourchettes ; on a de petits bâtons d'ébene ou d'yvoire , dont on fait à-peu-près le même usage. Les mets se servent dans des vases de porcelaine. Le maître d'hôtel va les recevoir au bout de la salle , où ils sont apportés ,

186 SUITE DE LA CHINE.

un à un , par des valets de cuisine , qui les présentent à genoux. Pendant tout le repas , les paroles & les mouvements , tant des conviés , que de ceux qui servent , sont tellement compassés , que sans le sérieux & la gravité de ceux qui y figurent , on auroit bien de la peine à s'empêcher de rire.

Quand on en est au fruit , on change les tasses ; on en prend de plus grandes ; & il y a toujours des domestiques attentifs à les remplir de vin chaud ; car on n'en boit point d'autre à la Chine , même en été ; comme on y mange froid , même en hiver. Ce vin n'est pas , comme le nôtre , fait avec du raisin : les Chinois brassent le riz & le froment , & en composent une liqueur très-forte. Ils ont des tasses qui ne sont guere plus grandes que des coquilles de noix ; ils ne les vident pas même tout d'un trait , mais à très-petits coups , pour faire durer le plaisir plus long-temps.

Avant que de sortir de table , chaque convié fait apporter par son valet , divers petits sacs de papier rouge , qui contiennent quelques pieces de monnoie , pour les domestiques & pour

SUITE DE LA CHINE. 187

les comédiens ; car , comme je vous l'ai dit , dans les festins il y a presque toujours une comédie. Ces petits sacs se portent devant le maître d' logis , qui , après avoir fait quelques difficultés , consent enfin que cet argent soit distribué à ses valers. Notre Anglois ne voyoit rien d'extraordinaire dans un usage qui se pratique également dans son pays. Pour moi , Madame , qui en juge à la Française , je trouve dans cette coutume , je ne fais quoi de mal-honnête & de bas , qui me choque , même à la Chine. Les convives se séparent avec toutes les formalités Chinoises. Leurs gens portent devant leurs chaïses , de grandes lanternes de papier huilé , où la qualité du maître , & quelquefois son nom est écrit en gros caractères. Le lendemain on envoie le billet de remerciement.

Dans les devoirs de civilité , dans les visites , dans les lettres , on observe d'autres cérémonies que vous ne serez pas fâchée de connoître. Le rituel de la Chine est un vrai code de loix , sur la maniere dont on doit agir avec ses égaux & ses supérieurs. Ces peuples considèrent la politesse , non comme

188 SUITE DE LA CHINE.

un commerce frivole de compliments & d'égards, mais comme le lien le plus ferme de la société, & un moyen efficace de conserver l'union & la subordination parmi les hommes. En conséquence, le gouvernement s'est toujours appliqué à maintenir, même dans le peuple, une certaine habitude de civilités & de bienfaisances. Par exemple : lorsqu'après une longue absence deux amis se revoient, ils se mettent l'un & l'autre à genoux, & baissent la tête jusqu'à terre ; ce qu'ils recommencent jusqu'à trois fois. Le salut ordinaire consiste à croiser les mains devant la poitrine, & à les remuer en faisant une médiocre inclination de tête. Ne goûtez-vous pas, Madame, l'expression affectueuse dont il se servent, pour remercier ceux qui leur font quelque plaisir ? *Vous prodiguez votre cœur ?*

Quand on rend une visite de cérémonie, on commence par donner au portier un billet de papier rouge, semé de fleurs d'or, & plié en forme d'éventail. On y écrit son nom, ses titres & le sujet de la visite ; après quoi, on ajoute : « L'ami tendre & sincère

SUITE DE LA CHINE. 189

» de votre seigneurie , & le disciple
 » perpétuel de sa doctrine , se présente
 » pour vous faire la révérence jusqu'à
 » terre ». Quand on est en deuil , le
 billet est de papier blanc. Souvent le
 maître de la maison se contente de le
 recevoir sans se montrer ; & alors il
 fait dire à celui qui vient pour le voir ,
 de ne pas prendre la peine de descen-
 dre de sa chaise ; mais , le jour même
 ou le lendemain , il ne manque jamais
 d'aller rendre sa visite. Cette prompti-
 tude est regardée ici comme une mar-
 que d'honneur. Ceux qui ne veulent
 ni voir , ni être vus , font pendre à
 leur porte une petite planche , où il
 est écrit que le maître de la maison est
 parti , ou qu'il est occupé. Cet usage
 est principalement établi parmi les gens
 de lettres , que des personnes désœu-
 vrées viendroient distraire & ennuyer
 par des conversations fastidieuses & inu-
 tiles. Si la visite est reçue , & que celui
 qui la rend soit une personne considé-
 rable ; on le fait entrer dans un cabinet
 de compagnie ; on le couvre d'un para-
 sol ou d'un grand éventail ; de manière
 qu'il ne peut appercevoir le maître du
 logis , ni en être apperçu , que lorsqu'il

est près de lui. C'est en ce moment que commencent les compliments & les révérences, marqués en détail, au nombre de plus de trois mille, dans le rituel ou cérémonial Chinois. Pour les actions les plus indifférentes, il en faut autant que pour un sacrifice solennel. Ce livre a plus de trois mille ans d'antiquité; on y trouve la quantité d'inclinations qu'on est obligé de faire, les termes dont il faut se servir, les titres d'honneur qu'on doit se donner, les génuflexions réciproques, les détours qu'il faut prendre, pour être tantôt à droite, tantôt à gauche, les civilités muettes, enfin le salut que le maître de la maison doit faire à la chaise qu'il vous destine; car il est dérangé de se courber devant elle avec respect, & de l'épouffeter légèrement avec un pan de sa veste. Vous devez, de votre côté, vous tenir sur votre chaise, sans vous appuyer, ayant les yeux baissés, les mains étendues sur les genoux, & les pieds également avancés. Dans cette attitude vous exposez gravement & en peu de mots, le sujet qui vous amène. On vous répond avec la même gravité, par plusieurs inclinations. Les expressions dont on se sert mutuelle-

ment, sont les plus soumises & les plus flatteuses. On n'emploie jamais la première ni la seconde personne ; par exemple ; on ne dit pas : « Je viens
 „ vous témoigner ma reconnoissance
 „ de la grace que vous m'avez accordée ; mais , la grace que le seigneur ,
 „ que le docteur a accordée au plus
 „ humble de ses serviteurs , au moindre
 „ de ses disciples , excite sa plus vive
 „ reconnoissance „ L'autre répond ;
 „ Ce qui peut contribuer à la satisfac-
 „ tion du seigneur , doit procurer éga-
 „ lement celle de son serviteur „

Toutes ces choses sont spécifiées dans le rituel Chinois ; & il n'y a point de nation qui égale celle-ci pour la multitude & la variété des titres & des noms honorables que ces peuples se donnent dans leurs compliments. Les grands y apprennent quelles marques de respect ils doivent à l'empereur , aux princes , aux ministres , à leur pere , à leur oncle , &c. Les artisans même , les payfans , les portefaix ont entr'eux des regles qu'ils observent de temps immémorial , & dont chacun d'eux ne peut se dispenser. On se salue à la Chine , on se complimente de la même ma-

niere , avec les mêmes expressions , les mêmes gestes , les mêmes révérences , qu'on le faisoit il y a trois mille ans ; ces révérences , ces expressions , ces gestes étant , comme je l'ai dit , tous marqués & ordonnés dans les livres de civilité , qu'on fait lire aux Chinois dans leur enfance , & dont ils ne se moquent pas quand ils sont grands.

Les visites qui se rendent ici aux personnes de distinction , doivent se faire avant dîner. Ce seroit leur manquer , que de se présenter avec l'air de quelqu'un qui sort de table. On les offenseroit encore plus , si , en les abordant , on sentoit l'odeur du vin. Aussi faut-il bien se garder d'en boire , quand on doit leur faire visite. Elle se passe rarement sans qu'on y présente du thé. Après un moment de conversation , un domestique proprement vêtu , entre avec autant de tasses , qu'il y a de personnes dans l'assemblée. Ici les simagrées recommencent pour prendre la tasse , la porter à la bouche , la rendre au domestique : on sort enfin avec d'autres cérémonies. Le maître de la maison vous reconduit jusqu'à votre chaise ; là on se dit réciproquement adieu , & l'on

l'on se sépare. A peine êtes-vous parti, qu'il envoie après vous un de ses gens vous complimenter de nouveau ; à quelque distance de-là, vous en retrouvez un autre chargé de la même commission ; & c'est proprement là que finit la visite.

Il n'y a pas moins de formalités à observer dans les lettres que l'on s'écrit mutuellement. Si elles s'adressent à un supérieur, on emploie du papier blanc, orné de petites bandes rouges, plié & replié comme un éventail. La lettre ne commence qu'au second pli ; plus elle est courte, plus elle est respectueuse ; plus la personne à qui on l'écrit est considérable, plus le caractère doit être menu, en observant néanmoins une certaine distance entre les lignes. Le style est entièrement différent de celui de la conversation, c'est-à-dire, qu'il est plus ampoulé, & plus cérémonieux : les titres varient suivant le rang & la dignité. Quand la lettre est achevée, on la met dans une enveloppe fermée avec une bande de papier rouge, sur laquelle sont ces deux mots : *La lettre est dedans*. On y met une seconde couverture de papier plus fort, surmontée

d'une autre bande rouge , semblable à la premiere. C'est sur celle-ci que s'écrivent le nom & la qualité de la personne à qui la lettre s'adresse ; & à côté , l'on marque en plus petits caracteres , la province , la ville & le lieu de sa demeure. On y applique ensuite le cachet en deux endroits , avec ces mots : *Gardé & scellé* ; la date s'écrit entre les deux cachets. Si la lettre est destinée pour la cour , & qu'elle demande une diligence extraordinaire , on attache une plume au paquet ; & alors le courier qui en est chargé , est obligé de marcher jour & nuit , sans s'arrêter nulle part.

C'est principalement dans les fêtes publiques , que la politesse Chinoise est fatigante & ennuyeuse , tant elle exige alors de formalités & de cérémonies. Je vous ai déjà parlé de la fête des lanternes. Celle de la nouvelle année consiste , comme parmi nous , à se visiter , à se régaler , à se faire des présents. C'est un temps de jeux & de plaisirs. On l'appelle *la clôture des sceaux* ; parce que les petits coffres où l'on renferme les sceaux de chaque tribunal , sont alors fermés avec beaucoup d'ap-

pareil. C'est, à proprement parler, le temps des vacations à la Chine : toutes les affaires cessent ; toutes les postes sont arrêtées ; tous les officiers de l'empire quittent leurs fonctions. A l'égard des plaisirs & des devoirs réciproques, c'est comme si on réunissoit parmi nous, les jours du nouvel an à ceux du carnaval.

Les gens de la campagne célèbrent une autre fête au commencement du printemps. Ils promènent dans les champs une vache de terre cuite, d'une grosseur si monstrueuse, que cinquante hommes suffisent à peine pour la tirer. Derrière cette figure est un jeune enfant qui a un pied chaussé, l'autre nud ; il frappe l'animal d'une verge, comme pour le faire avancer. C'est, dit-on, le symbole de la diligence & du travail. Les gouverneurs des villes voisines sortent de leurs palais, précédés de flambeaux allumés & d'étendards, & au bruit de divers instruments. Ils sont couronnés de fleurs ; & leur cortège est composé de plusieurs litieres peintes, ou revêtues d'étoffes de soie, avec les portraits des hommes illustres, dont l'agriculture a ressenti les bienfaits.

196 SUITE DE LA CHINE.

Les rues sont ornées de tapisseries ; on élève des arcs de triomphe à certaines distances : on suspend des lanternes ; & les villes sont éclairées par des illuminations. La grande vache de terre est escortée de quantité de payfans qui traînent à sa suite tous les instruments du labourage. Une troupe de comédiens & de masques , faisant diverses gesticulations , ferme la marche. Cette procession se rend au palais du gouverneur ou du Mandarin du lieu. Là on brise l'animal , après l'avoir dépouillé de ses ornements ; & l'on tire de son ventre quantité de petites vaches d'argille , qu'on distribue aux assistants. Un petit discours à la louange de l'agriculture , prononcé par le Mandarin , fait la clôture de cette fête. On en attribue l'origine à un empereur qui , voyant ses Etats ruinés par la guerre , donna l'exemple du travail à ses sujets. Il laboura lui-même les terres de la couronne ; & les grands de l'empire se virent dans la nécessité de l'imiter. La même pratique se renouvelle tous les ans. Vers le temps de cette fête , l'empereur conduit solennellement une charrue , & ouvre

quelques sillons , pour animer l'agriculture. Il s'y prépare par trois jours de jeûnes & de continence. On assemble ensuite quarante ou cinquante laboureurs, respectables par leur âge, qui doivent être présents, lorsque sa majesté met la main à la charrue. Quarante jeunes payfans disposent les instruments du labourage. On choisit quatre ou cinq sortes de grains qui représentent tous les autres ; le monarque dans ses habits royaux , se rend avec toute sa cour au lieu assigné ; & là , il commence par offrir un sacrifice, dans la double vue d'obtenir la conservation & l'abondance des biens de la terre. La place qui doit être cultivée par les mains impériales , est immédiatement à côté. Aussi-tôt que le sacrifice est offert , l'empereur prend la charrue , fait quelques sillons , & est imité par les princes & les officiers qui l'accompagnent. Ce travail se recommence dans plusieurs endroits du même champ ; le prince sème les différentes sortes de grains ; & , pendant ce temps-là, toute la cour demeure attentive, & garde un profond silence. Le jour suivant , les vieux & les jeunes payfans qui ont

198 SUITE DE LA CHINE.

accompagné sa majesté , labourent le reste du champ ; & la fête se termine par des présents que le monarque leur distribue. Dans le cours de la saison , un des premiers officiers de la cour visite le champ avec attention , il en examine tous les sillons ; & s'il trouve une tige qui porte jusqu'à treize épis , il se hâte d'en avertir la cour , qui prend cette découverte pour une augure favorable. Au temps de la récolte , il doit recueillir le grain dans des sacs jaunes , & le renfermer dans un magasin uniquement destiné à cet usage. Ce grain se conserve pour les plus grandes solennités. L'empereur l'offre en sacrifice , comme le fruit de son travail.

L'attention pour la culture des terres est portée si loin à la Chine , qu'on y élève à la qualité de Mandarins , ceux qui se distinguent dans cette profession. Lorsqu'il arrive à la cour quelque courrier dépêché par les gouverneurs des provinces , le monarque ne manque jamais de s'informer de l'état de la campagne & des moissons. Une pluie favorable est une occasion de visite & de compliments entre les Mandarins.

Chaque année , les docteurs & les

lettrés de la Chine célèbrent une autre fête , dont toutes les circonstances sont détaillées dans le grand livre du cérémonial : c'est une espece de culte rendu à Confucius. On s'assemble dans une salle , où , après bien des inclinations , des génuflexions & des prosternations , on place sur une table du vin , des fruits , des fleurs , des légumes , des flambeaux & des parfums , que l'on présente successivement devant l'image du philosophe. On chante , en son honneur , des vers accompagnés du son des instruments ; on prononce son éloge ; on vante son savoir , sa sagesse , l'excellence de sa morale ; & tout cela est suivi de nouvelles révérences , & de compliments mutuels entre les Mandarins. De-là on passe dans une autre salle , où l'on rend aussi des honneurs aux anciens gouverneurs des villes & des provinces , qui se sont distingués dans l'exercice de leurs emplois. Enfin on entre dans un autre lieu , où sont exposés les noms des citoyens révéérés pour leurs vertus & leurs talents. Chacun d'eux reçoit des salutations & des révérences proportionnées à son mérite. Ces honneurs accordés aux morts ,

ont été le principal sujet des querelles qui se sont élevées parmi les missionnaires. Les uns les regardoient comme un culte religieux qui tient de l'idolâtrie, les autres comme des usages profanes qui n'intéressent point la religion.

Outre les fêtes générales dont je viens de parler, il en est de particulières qui se célèbrent avec une pompe & une solennité extraordinaires. De ce nombre est celle que les empereurs de la Chine donnent à leurs meres, quand elles ont atteint leur soixantième année. Tous les peintres, les sculpteurs, les architectes & les artisans de la capitale & des provinces sont occupés, pendant plus de trois mois, à en faire les préparatifs. Les artistes François, & ceux qui président, parmi nous, aux réjouissances publiques, pourroient y puiser des idées nouvelles, soit pour la décoration de nos spectacles, soit pour l'embellissement de nos fêtes. Les derniers sur-tout apprendroient des Chinois, à ne pas borner les plaisirs du peuple à un chétif feu d'artifice. Cette nation a, comme nous, le secret de la poudre; & vous verrez, Madame, que dans la plus belle fête du monde, elle n'en

fait aucun usage. Je tiens ce détail d'un missionnaire qui a passé plus de trente-six années à la Chine , & qui a vu deux fois la célébration de cette fête admirable.

Elle consiste à décorer le passage de l'impératrice mere , pendant quatre lieues de pays , de tout ce que l'art , le goût & le génie peuvent produire de plus singulier & de plus varié. Les décorations commencent à une des maisons de plaisance de l'empereur , & se terminent au palais de Pékin , qui en est éloigné comme Versailles l'est de Paris. Quand la marche se fait du côté de la rivière , on construit de nouvelles barques destinées à porter l'empereur , l'impératrice sa mere , & toutes les personnes de leur suite ; l'or , & la diversité des couleurs dont ces barques sont ornées , leur donnent un éclat éblouissant. Des deux côtés de l'eau s'élèvent des bâtimens , dont la construction variée en cent manieres , occupe , amuse , charme la vue , en quelque endroit que l'on veuille s'arrêter. Tous ces édifices sont dorés , peints & embellis dans le goût le plus brillant du pays. Ils ont chacun leurs usages particuliers : dans

les uns sont des chœurs de musique, des troupes de comédiens ; dans la plupart, des rafraîchissements, & de magnifiques trônes pour recevoir l'empereur & sa mere, supposé qu'il leur prenne envie de s'y arrêter.

Le spectacle de la ville est encore plus beau : depuis la porte d'entrée, jusqu'à celle du palais, ce ne sont que péristiles, pavillons, colonnades, galeries, amphithéâtres avec des trophées & autres ouvrages éclatants d'architecture Chinoise. Des festons, des guirlandes de soie de différentes couleurs ; l'or, les diamants imités, & autres pierrieres dans le même goût, y brillent de toutes parts. Une grande quantité de miroirs d'un métal très-poli, par leur construction & leur arrangement multiplient d'un côté les objets, les rassemblent de l'autre en miniature, pour en former un tout qui charme les yeux.

Ces édifices superbes sont interrompus, de temps en temps, par des montagnes & des vallons factices, qu'on prendroit pour des lieux réels, & pour d'agréables solitudes. On y pratique des ruisseaux & des fontaines ; on y plante des arbres & des buissons : on y atta-

che des bêtes fauves artificielles, si bien imitées, qu'on les croiroit animées. Sur la cime, ou sur le penchant de quelques-unes de ces montagnes, on voit des Bonzeries avec leurs temples & leurs idoles. On trouve dans d'autres endroits des jardins & des vergers, où il y a des treilles avec les raisins dans leurs différents degrés de maturité; des plantes de toutes les especes portent des fruits & des fleurs des quatre saisons de l'année; ouvrages de l'art, qu'on ne distingue pas de ceux de la nature.

On distribue en divers endroits, des lacs, des étangs, des réservoirs avec leurs poissons & leurs oiseaux aquatiques, de mille sortes différentes. Ailleurs, on place sur des colonnes, des enfants déguisés en singes, en perroquets, avec la peau même & le plumage de ces animaux; & ils en jouent entr'eux parfaitement le rôle. D'autres sont enfermés dans des fruits d'une grosseur énorme, qui s'entr'ouvrent de temps en temps, & laissent voir aux spectateurs des groupes dans diverses attitudes. On rencontre, par intervalles, dans la ville, des chœurs de musique, & des troupes de comédiens, comme

sur le chemin & le long de la rivière.

Quelque temps avant la cérémonie, on divise en trois parts les rues de Pékin. Le milieu, beaucoup plus large que les deux côtés, est destiné pour ceux qui sont à cheval ou en voiture ; un des côtés, pour ceux qui vont ; & l'autre, pour ceux qui viennent. Il n'est pas nécessaire, comme parmi nous, que des grenadiers, la bayonnette au bout du fusil, ou le sabre à la main, menacent de frapper la foule. Quelques soldats armés d'un simple fouet, empêchent tout désordre & toute confusion. Ainsi des millions de spectateurs voient tranquillement, dans l'espace de quelques heures, ce que, peut-être, ils ne pourroient pas voir dans quinze jours, sans cette précaution. Comme ce n'est pas l'usage dans ce pays, que les femmes sortent & se mêlent avec les hommes, l'empereur indique certains jours pour elles seules. Il n'est permis alors à aucun homme d'y paroître ; & nul ne s'y trouve en effet. Le missionnaire qui m'a communiqué cette description, que je ne fais que répéter, m'a assuré que ces sortes de fêtes coûtent à l'empereur plus de trois cents millions.

La fête des eaux est aussi très-célèbre à la Chine. Elle arrive le cinquième jour de la cinquième lune, qui correspond à notre mois de Juin. Depuis les portes jusqu'aux toits, les maisons sont alors décorées de rameaux & des branchages. On se fait réciproquement des visites, mais sans se jeter de l'eau comme au Pégu, où vous savez que le plaisir, ou, pour mieux dire, la folie du jour est d'arroser les passants du haut des fenêtres. Les Chinois, peuple plus sage & plus mesuré, célèbrent cette même fête d'une manière si non plus grave, du moins plus décente. La jeunesse monte sur des gondoles très-ornées & construites en forme de dragons; elle court çà & là sur les fleuves & les rivières, se joue sur l'eau, s'y exerce, lutte de force, de vitesse & d'adresse; & les vainqueurs reçoivent des prix. On reconnoît là un peuple policé jusques dans ses plaisirs, & qui a su mettre de l'agrément & de l'utilité dans les usages grossiers qu'il tient de ses voisins ou de ses ancêtres.

Je suis, &c.

A Canton, ce 30 Octobre 1744.

LETTRE LX.

SUITE DE LA CHINE.

DÉPUIS ma dernière Lettre, Madame, nous avons vu arriver ici le supérieur des Jésuites de la Chine. Ce religieux, Champenois de nation, nommé le pere *Desrobert*, ayant eu ordre de son général, de lui rendre compte de l'état actuel des missions de ce pays, venoit d'achever la visite de toutes leurs maisons. Il avoit parcouru les différentes contrées de ce vaste Etat; & dans plusieurs entretiens que nous avons eus ensemble, il ne m'a rien laissé ignorer de ce que chaque pays offre & produit de plus curieux & de plus remarquable. Ce que je vais vous dire, Madame, n'est que le résultat de nos conversations, ou l'extrait de la relation de son voyage. Je supprime même tout ce qui a rapport aux missions & aux lieux dont j'ai déjà eu occasion de vous parler. Il commença par le Honan, la plus riante & la plus délicieuse

province de l'empire. Les Chinois racontent que leur premier empereur Fo-Hi , invité par l'agrément & la fertilité du pays , y avoit établi sa résidence , aussi l'appellent-ils *la fleur* , ou *le jardin de la Chine*. L'univers n'a point de lieu qu'on puisse lui comparer, dit le Jésuite missionnaire, dont je ne fais que vous rendre les paroles. Entre les curiosités de cette province , continue-t-il , nous remarquâmes un lac dont l'eau donne un lustre inimitable à la soie ; & cette propriété y attire un nombre infini d'ouvriers pour les manufactures.

La capitale nommée *Key - Fong-Fou* , est située dans un lieu si bas , que la rivière est plus haute que la ville. On y a construit des digues qui régneront pendant l'espace de trente lieues. Ayant été rompues durant un siège , il y périt trois cents mille habitants. Cette rivière , ainsi que toutes celles de cette province , sont remplies de poissons , parmi lesquels il s'en trouve un qui ressemble au crocodile , & dont la graisse une fois enflammée , se consume sans pouvoir s'éteindre. La ville d'Ho-Nan-Fou , qui porte le nom de la province , est placée au centre de l'empire. Dans une

des villes de sa dépendance , on nous fit voir une tour , que le fameux astronome Cheou-Kong , qui vivoit plus de mille ans avant l'ere Chrétienne , fit bâtir pour observer les astres. On y garde encore un instrument qui sert à découvrir la méridienne. Les Chinois attribuent à ce savant l'invention de la boussole. Le district de Nan-Yang , qui est une des villes subalternes de cette même province , produit une espece de serpent , dont la peau marquée de petites taches blanches , passe pour un remede contre la paralysie , lorsqu'elle a trempé dans le vin.

Il croît en abondance dans le Ho-Nan , un fruit auquel les premiers Portugais ont donné le nom de *figue* ; non qu'il en ait la forme ni le goût , mais parce qu'étant sec , il se couvre d'une croûte sucrée & farineuse. L'arbre qui le produit est de la grandeur du noyer ; & ses branches sont fort épaisses. Ses feuilles sont larges , vertes au printems , & rouges en automne. Le fruit est d'un jaune éclatant , & communément de la grosseur d'un coing , mais un peu plus plat & plus écrasé. Il ne mûrit qu'à l'arrière-saison ; & , pour l'ordinaire , il

faut le laisser sur la paille , pour lui procurer un certain degré de maturité. On le fait aussi sécher au soleil.

Il n'est point de pays à la Chine , où les étrangers soient mieux reçus , que dans la province de Chen-Si , voisine de celle d'Ho-Nan , ni où les habitants aient plus de douceur & de politesse. On prétend que c'est la première contrée de la Chine qui ait été habitée. C'est aussi une des plus fertiles. Elle renferme plusieurs mines d'or ; mais il est défendu d'y fouiller , pour ne point détourner le peuple des travaux de l'agriculture. On permet seulement de chercher ce métal dans les rivières. Elles en entraînent une si grande quantité , que beaucoup de gens tirent leur subsistance du soin qu'ils ont de le recueillir. Les autres productions particulières de la province de Chen-Si sont la rhubarbe , le musc , des bois parfumés , des chauve-souris d'une grosseur extraordinaire , & dont les Chinois trouvent la chair plus délicate que celle du poulet. Certaines montagnes distillent une liqueur bitumineuse , appelée *huile de pierre* , qui sert pour les lampes. L'oiseau qu'on nomme *poule d'or* , & dont

210 SUITE DE LA CHINE.

on vante beaucoup la beauté , est aussi fort commun dans ce pays. L'Europe n'en a point qui lui ressemble. Le mélange de rouge & de jaune qui forme sa couleur , la plume qui s'élève sur sa tête , l'ombrage de sa queue , & la variété des nuances de ses ailes , semblent lui donner la préférence sur tout ce que la nature produit en ce genre : sa chair est plus délicate que celle du faisan ; de tous les oiseaux de l'Orient , c'est celui qui mérite le plus d'être adopté en Europe. On compte encore parmi les productions de cette province , un grand oiseau de proie , comparable à nos faucons de la plus belle espèce. Il est plus vif encore & plus courageux ; aussi l'estime-t-on si fort à la Chine , que dès qu'on en a pris un , on est obligé de le porter à la cour , où il est présenté à l'empereur , & remis ensuite aux officiers de la fauconnerie. On voit dans la même contrée , une certaine rose , appelée ici *la reine des fleurs* ; les Chinois en sont fort curieux ; elle fait l'ornement de leurs jardins.

L'ancienne route , qui conduisoit à la capitale par-dessus les montagnes , est un ouvrage qui cause de

l'étonnement. Il fut achevé avec une diligence incroyable par plus de cent mille ouvriers qui prirent le niveau des montagnes , & firent des ponts pour la communication de l'une à l'autre.

Si-Ngan, capitale de cette province, est une des plus belles villes , des plus grandes , & des mieux peuplées de la Chine. On y voit encore les restes d'un vieux palais qui servoit de demeure aux anciens rois du pays , lorsque cette province faisoit un état particulier. Dans la partie occidentale de Chen-Si, on nous fit remarquer un tombeau que les habitants prennent pour celui de Fohi. Si cette tradition n'est pas fabuleuse , c'est le plus ancien monument qui existe dans le monde.

En tournant au midi , nous entrâmes dans la province de Se-Tchuen. Elle produit une espece de poule que les dames Chinoises estiment fort , & qu'elles élèvent par amusement. Elles sont petites , ont les pieds courts , & sont revêtues de laine , au lieu de plumes.

Il y a deux rivières dans cette province , auxquelles on a reconnu des propriétés remarquables. L'une procure au velours qu'on y lave , un lustre &

212 SUITE DE LA CHINE.

un éclat inimitable. L'autre est très-estimée par la trempe qu'elle donne au fer.

Mais ce qui distingue principalement la province de Se-Tchuen, c'est son excellente rhubarbe, la meilleure que l'on connoisse dans l'univers. Il y en a de deux sortes ; l'une croît sur les montagnes, l'autre dans les plaines & dans les jardins. Les Chinois gardent pour eux la première espèce, qui a le plus de vertu. Il y a sur les montagnes où elle croît, une si grande quantité de serpents, de tigres, & d'autres animaux terribles, que personne n'ose en approcher ; mais on dresse de grands singes à qui on apprend à tirer de la terre la racine de cette plante, à la nettoyer, à l'enfiler avec une espèce de jonc, & à la pendre à leur cou comme un chapelet. Les singes instruits à ce travail, traversent des bois inaccessibles aux hommes, & rapportent fidèlement ce riche butin à leur maître. Les médecins Chinois sont tellement au fait de la manœuvre de ces animaux, que les trous qui ont servi à enfiler la rhubarbe des montagnes, la leur font distinguer de celle que l'on

cultive dans les jardins. Ce n'est pas que celle-ci ne se perce également pour faire prendre le change ; mais les connoisseurs trouvent toujours une certaine différence entre les trous faits par les hommes , & ceux qu'on ne doit qu'à l'industrie des singes.

Comme cette plante est d'un très-grand usage en Europe , me dit le pere Desrobert , je me suis informé exactement auprès des gens du pays , & des missionnaires , de tout ce qui la concerne. J'ai appris que les habitants de la grande Bucharie , qui sont sous la domination des Perses , font de fréquents voyages dans cette province , pour se procurer de cette racine. Ils la transportent chez eux ; & de-là elle passe aux ports de la Méditerranée. Ils en envoient aussi beaucoup en Russie ; mais le plus grand entrepôt de cette drogue est à Pékin , d'où elle se distribue dans tous les ports que fréquentent les Hollandois , les Anglois , les François , les Suédois & les Danois. Les Vénitiens seuls en faisoient autrefois le commerce ; mais aujourd'hui , presque toutes les nations qui vont à la Chine , ont soin de s'en

procurer. Cependant celle des Russes est estimée la meilleure ; & voici comment ils s'y prennent pour l'avoir. On envoie tous les ans à Kiachat, ville frontiere de la Chine, par ordre du college du commerce, & de la part de la chancellerie de médecine, un apothicaire de Pétersbourg, très-instruit. Un commis qui lui est adjoint, est chargé de faire les emplettes. L'apothicaire les examine scrupuleusement, & rejette tout ce qui est vermoulu, noir ou corrompu. Ce rebut est mis en tas ; & on le brûle, pour empêcher qu'on ne le vende en fraude. A l'égard de la marchandise qui est reconnue bonne ; on l'étend dans un magasin spacieux, où l'air a un libre accès, mais qui est à couvert du soleil & de la pluie, pour la sécher, s'il en est besoin. On la trie ensuite une seconde fois ; on la nettoie ; on la renferme dans des boîtes de bois, enduites entièrement de poix ; & on la transporte à Pétersbourg ou à Moscou, d'où, après un troisième triage, on la fait passer chez l'étranger. Cette racine s'apporte en morceaux assez gros, inégaux, de la longueur de trois à quatre pouces, &

SUITE DE LA CHINE. 215

de la grosseur de deux à trois. Elle est assez pesante, jaunâtre en dehors, marbrée intérieurement, d'un goût amer, d'une odeur de drogue, & donnant à l'eau une teinture de safran. Quant à la description de la plante, c'est une racine arrondie, rameuse, du sommet de laquelle naissent plusieurs feuilles couchées sur la terre, disposées en rond les unes sur les autres. Elles sont très-grandes, vertes, & taillées en forme de cœur. De leur milieu s'élève une tige anguleuse, cannelée, haute d'un pied & demi, & portant de petites fleurs qui ressemblent à celles de cérisier. A chacune d'elles succede une graine pointue, triangulaire, qui mûrit en Août. La plante pousse au printems, & fleurit au mois de Juin. L'hiver est le meilleur temps pour tirer la racine de terre, avant que les feuilles vertes commencent à paroître. La rhubarbe que l'on cultive dans les jardins d'Europe, n'acquiert jamais la consistance qu'on remarque dans celle de la Chine. Elle est plus longue, moins amere, plus visqueuse, & se conserve moins de temps. Elle n'a pas ces veines qui mar-

quettent la véritable. Nos peres, (c'est toujours le Jésuite qui parle ,) m'ont dit en avoir envoyé à Paris pour le jardin royal des plantes. Ils prétendent qu'elle y fleurit très-bien , & qu'elle supporte les hivers les plus froids.

Une autre production , digne de la jalousie des Européens & de l'attention des voyageurs dans la province de Se-Tchuen , est l'arbre au vernis , plus commun encore , & d'une meilleure espece dans celle de Kyan-Si. Cet arbre , que les gens du pays appellent *Tsi-Chou* , s'élève à une moyenne hauteur , & ne porte ni fleurs ni fruits. Son écorce tire sur le gris ; & ses feuilles ressemblent à celles du frêne. Il croît naturellement sur les montagnes ; mais on le cultive aussi dans les plaines. Les habitants en retirent , par incision , une liqueur qui est ce beau vernis de la Chine , que nous trouvons si parfait , & dont le secret en est d'autant plus inimitable , que c'est une production de la nature , & non une composition de l'art. On fait à un arbre trois ou quatre légères entailles sur l'écorce , & l'on place au - dessous une coquille pour recevoir la liqueur. Lorsqu'elle

qu'elle sort de l'arbre, elle ressemble à de la poix liquide. Exposée à l'air, sa surface prend d'abord une couleur rousse, &, peu à peu, elle devient noire. On ne la cueille que dans les grandes chaleurs; & l'on compte avoir fait une bonne récolte, lorsque mille arbres donnent dans une nuit vingt ou vingt-quatre livres de vernis. Les vapeurs de cette gomme sont si malignes, que ceux qui la transvasent, sont obligés de tourner la tête pour les éviter, & d'employer plusieurs préservatifs, comme de se servir de masque, d'avoir des gants, des bottines, & un plastron de peau devant l'estomac. Malgré ces inconvénients, ce vernis n'en est pas moins estimé. Il prend toutes les couleurs qu'on y mêle; & lorsqu'il est bien appliqué, ni les impressions de l'air, ni la vieillesse du bois ne lui font rien perdre de son éclat. C'est ce vernis seul qui met à si haut prix les coffres & les cabinets qu'on apporte en Europe. Quand il est une fois sec, il souffre les liqueurs les plus chaudes; mais pour qu'il acquière cette vertu, il faut beaucoup de temps & de soins; une ou deux couches ne suffisent

pas : de l'habileté de l'ouvrier dépend une partie de sa perfection.

La province de Quey-Tcheou , où j'entrai au sortir de celle de Se-Tchuen , continue le pere Desrobert , est un pays si pauvre & si stérile , que l'état , bien loin d'en tirer aucune ressource , est obligé de nourrir le peuple qui l'habite. Il est peu civilisé , & n'a presque aucune communication avec les autres Chinois. Il vit dans des montagnes , à la maniere des sauvages , & la plupart ne connoissent aucun maître.

Quelle différence de cette province à celle d'Yun-Nan , qui la borne à l'occident ! Les rivières & les lacs dont celle-ci est arrosée dans toutes ses parties , y répandent une fertilité admirable. On recueille beaucoup d'or dans les sables que les torrents entraînent des montagnes ; d'où l'on conclut qu'elles renferment des mines fort riches. Outre le cuivre commun , elles en produisent d'une autre espèce , que les Chinois nomment *pentong* , ou *cuivre blanc*. Il a la même couleur que l'argent ; & s'il étoit moins aigre & moins cassant , on auroit de la peine à distinguer ces deux métaux. Cette même province fournit

aussi de l'ambre rouge , des rubis , des saphirs , des agathes , du musc , de la soie , du benjoin , & les plus beaux marbres jaspés , qui représentent des montagnes , des fleurs ; des arbres , des rivières , avec des couleurs si vives & si naturelles , qu'on les prendroit pour l'ouvrage du plus habile peintre. Ce pays élève une petite espèce de cerfs qu'on ne voit point ailleurs. Ils ne sont pas plus gros ni plus grands que des chiens , & servent d'amusement aux princes & aux riches qui en nourrissent dans leurs parcs.

La province de Quang-Si est principalement recommandable par la multitude des arbres à cire dont je vous ai parlé ; par la richesse de ses mines d'or ; par l'excellence de sa cannelle , dont l'odeur est plus agréable que celle de Ceylan ; par les meilleures pierres pour la composition de l'encre de la Chine ; par certains oiseaux dont le plumage est si beau , qu'on le fait entrer dans le tissu des étoffes de soie ; par une rivière dont les eaux sont propres à détacher les étoffes , & aiguïser les outils de fer ; & enfin par la vivacité d'esprit & la subtilité de ses habitants. U

ne se fait pas une promotion littéraire à Pékin, que l'on n'élève quelqu'un d'eux au doctorat.

Vous connoissez la province de Canton, me dit le pere Desrobert; le séjour que vous y avez fait, ne doit rien vous laisser à désirer sur ce pays. En remontant au nord, je me rendis à celle de Hou-Quang, placée au centre de l'empire. Elle est si fertile en toutes sortes de grains, qu'on l'appelle communément *le grenier de la Chine*: on y trouve la même abondance en volaille, en bestiaux, en fruits, en légumes. C'est un proverbe commun parmi le peuple, que « les autres provinces », peuvent fournir un déjeûner à la », Chine; mais que celle de Hou-Quang », est seule assez riche pour lui donner », à dîner & à souper ». Elle a presque la même étendue que la France; & Vou-Chang-Fou, sa capitale, peut être comparée à Paris pour la grandeur. Cette ville, en y comprenant Han-Yang-Fou, qui n'en est séparée que par une belle rivière, est le lieu le plus peuplé & le plus fréquenté de toute la Chine. Han-Yang-Fou n'est point inférieur à Lyon; & si vous joignez

SUITE DE LA CHINE. 221

à ces deux villes huit ou dix mille barques, & une centaine de navires répandus dans l'espace de plus de deux lieues sur la rivière de Kyang, qui en a plus d'une demie de largeur, vous conviendrez que pour quiconque observe, d'un côté, cette forêt de mâts, de l'autre, la vaste étendue de terrain couvert de maisons, l'univers n'a rien, dans ce genre, qui approche d'un si beau spectacle. Le Kyang, quoiqu'à cent cinquante lieues de la mer, est assez profond pour recevoir les plus grands vaisseaux; ce qui fait circuler dans ces deux villes toutes les marchandises & toutes les richesses de l'empire. Le commerce est également florissant à Kin-Tcheou-Fou, qui n'est guère moins peuplé que la capitale. La situation de cette ville est si importante, qu'on dit en proverbe, „ que celui qui est maître de Kin-Tcheou, peut disposer du maître de „ la Chine „.

La province de Kyang-Si vous est connue; vous l'avez traversée pour vous rendre à Nan-King; mais je ne fais si l'on vous a parlé d'un certain commerce de semence de poisson qui se fait dans

ce pays. Elle se ramasse dans la rivière d'Yang. Vers le mois de mai, les habitants barrent le fleuve en différents endroits, avec des nattes & des claies, l'espace d'environ neuf ou dix lieues, & n'en laissent qu'autant qu'il en faut pour le passage des barques. La semence de poisson s'arrête à ces claies; ils la prennent avec l'eau, & en remplissent plusieurs vases. Les marchands vont l'acheter, la transportent en divers pays, & la revendent pour les étangs: que ne fait-on de même en Europe?

La province de Fo-Kyen, quoique très-petite, est cependant regardée comme une des plus considérables de l'empire. Sa situation favorise le commerce qu'elle fait aux isles Philippines, au Japon, à Java, à Siam, &c. Ses montagnes, couvertes de forêts, lui fournissent des bois de construction; d'autres sont taillées en amphithéâtres depuis la racine jusqu'au sommet, & partagées en plusieurs terrasses qui s'élèvent par étages. Les Chinois y font remonter l'eau des rivières, & la conduisent où ils veulent, par le moyen de quelques machines fort simples, dont l'usage est très-commun dans les campagnes.

Outre les productions communes à la plupart des autres contrées de la Chine, on trouve dans cette province un certain fruit appelé *li-chi*, dont l'espece nous est inconnue, & qu'on regarde comme le plus délicieux de l'univers; il est à-peu-près de la forme d'une datte. Son noyau est de la même longueur, de la même dureté, & noir comme du jais. Il est couvert d'une chair tendre, pleine de suc, dont l'intérieur est blanc comme la neige, & d'un parfum excellent, qui se perd néanmoins, en partie, lorsque le fruit devient sec, noir, & se ride comme des pruneaux. Le *li-chi* est regardé parmi les Chinois comme le roi des fruits, pour son goût & son odeur; & quoiqu'il soit prodigieusement abondant, il n'en est pas moins estimé.

Mais ce qui distingue principalement la province de Fo-Kien, c'est l'excellence de son thé, le meilleur qui croisse dans toute la Chine. L'arbuste qui le produit, s'élève ordinairement à la hauteur de cinq à six pieds. Il est touffu, rameux; ses feuilles sont d'un verd foncé, pointues, longues d'un pouce, fort étroites, & dentelées dans leur

contour comme une scie. Il porte beaucoup de fleurs, qui ressemblent à celles du rosier blanc sauvage, & une graine dont la figure approche assez de l'aveline, quoiqu'un peu moins grosse. Cet arbrisseau se plaît dans les vallées & au pied des montagnes, dans un terrain pierreux & exposé au soleil. Le moins estimé est celui qui croît dans les terres grasses ou sablonneuses. Voici la manière dont on cultive cette plante à la Chine. On fait des trous dans la terre de cinq à six pouces de profondeur, dans lesquels on jette dix ou douze graines de thé, qu'on recouvre aussitôt. Ces graines se développent, poussent plusieurs tiges, qui forment autant de petits arbrisseaux. A mesure que l'arbre s'élève, il faut au moins une fois l'année engraisser la terre avec du fumier.

Il est rare qu'on recueille des feuilles de thé dans les trois premières années ; mais après ce temps, on en fait tous les ans une récolte abondante. A l'âge de sept ou huit ans, il commence à pousser moins de branches & moins de feuilles, & ces mêmes feuilles deviennent trop épaisses & trop dures. Alors l'usage est

de couper l'arbre à la tige ; ce qui lui fait pousser l'année suivante un grand nombre de branches nouvelles, de nouveaux rejettons qui portent quantité de feuilles. On commence à les cueillir au mois de mars ; elles sont petites alors, tendres, & à peine déployées. Cette premiere récolte est réputée la meilleure ; c'est ce qu'on appelle le *thé impérial*, parce qu'il sert principalement à l'usage de l'empereur & de sa famille. On ne prend que les premieres feuilles qui paroissent au sommet des plus petits rameaux ; on les réserve pour ceux qui ont le moyen de les acheter à grand prix. La seconde saison où l'on recueille le thé, est le mois d'avril. Les feuilles sont alors plus fortes & plus abondantes, mais de moindre qualité que les premieres. La troisieme récolte se fait dans le mois suivant : les feuilles sont plus grossieres, & composent le thé de la dernière espece. Ainsi les diverses sortes de thé que nous connoissons, & qui different si fort entr'elles pour la bonté, naissent originairement du même arbrisseau ; & cette différence de qualité vient uniquement de la diversité

226 SUITE DE LA CHINE.

des saisons où l'on ramasse la feuille ; & des différentes manieres de la faire sécher.

Les feuilles de la premiere récolte se sechent à l'ombre , ensuite on les roule avec la paume de la main. Les autres se mettent sur une platine chaude de fer poli , où on les retourne continuellement jusqu'à ce qu'elles se fanent. On les transporte ensuite sur des nattes ou sur du papier , & on les évente pour les refroidir. Après cela , on les frotte dans des corbeilles , afin qu'elles se rident davantage. On les remet de nouveau sur une platine de fer ; on les retourne , comme auparavant , avec les mains , jusqu'à ce qu'elles soient médiocrement dures. On réitere cette opération à différentes reprises ; & lorsqu'elles sont seches , elles peuvent se conserver pendant plusieurs années , si on les enferme exactement.

Lorsque les feuilles de la derniere récolte sont trop dures & trop grossieres , on les expose à la fumée d'eau chaude , soit pour les amollir , soit pour les dépouiller de certaine qualité malsaisante qu'elles ont toujours dans leur fraîcheur. Quand la vapeur les a pénétrées , on

SUITE DE LA CHINE. 227

les étend sur des platines de fer ; le reste se fait comme je viens de le dire.

Pour conserver le parfum & la qualité de ces feuilles , il faut les garantir avec soin des impressions de l'air. Si l'on vend en Europe le thé impérial plus cher que l'autre , c'est principalement à cause de cette odeur subtile & agréable , dont les Indiens , ainsi que nous , font un très-grand cas. Les Chinois prétendent que celle d'iris ou de violette ne lui est pas naturelle. Ce qu'il y a de certain , c'est que l'on se plaît à lui procurer en Europe , ou à lui conserver ce parfum , en mettant des chapelets de racine d'iris dans les caisses où il y a du thé.

On fait ici un très-grand usage de cette denrée ; c'est la boisson ordinaire du pays , même pendant les repas , & on l'emploie dans plusieurs remèdes. Pour qu'elle soit dans sa bonté , il faut que la feuille ait au moins un an ; il seroit dangereux d'en user dans sa nouveauté. Les Chinois attribuent à cette liqueur mille propriétés salutaires ; mais l'excès en est pernicieux , de leur aveu même , à moins que le fréquent usage des viandes grasses , tel que la chair

de porc, n'en corrige les mauvais effets. Cette nourriture, si estimée dans le pays, seroit elle-même très-nuisible, si l'on n'y prenoit pas beaucoup de thé. On m'a raconté, à ce sujet, une histoire plaisante, dont je vais vous faire part.

Une femme avoit un mari maigre, laid & dégoûtant, avec lequel elle s'ennuyoit de passer ses jours, & dont elle desiroit fort de se délivrer. Elle consulta un médecin sur le moyen de s'en défaire. Faites-lui manger force lard, force graisse, répond le docteur, & je vous garantis qu'en moins d'un an vous en serez débarrassée. Peu contente de cette ordonnance, qui, sans doute, différoit trop l'accomplissement de ses desirs, elle s'adresse à un autre médecin, sans lui faire part de la première consultation. Pour envoyer bien vite un homme dans l'autre monde, dit le second esculape, je ne connois point de meilleur expédient que de lui faire prendre beaucoup de thé; plus il sera fort, & plutôt l'homme sera expédié. Cette femme croit arriver plus promptement à son but en employant les deux recettes; mais son attente est bien trompée, car ces deux remèdes combinés procu-

rent au mari la santé la plus vigoureuse.

On distingue à la Chine plusieurs especes de thé, qui ont différents noms dans diverses provinces, & auxquelles la qualité du terroir & du climat apporte des variétés sensibles, comme dans les vins des différentes contrées de l'Europe. Le mot de *thé*, ou *thea*, s'est formé par une prononciation corrompue de la province de Fo-Kien; toutes les autres parties de l'empire se servent du terme de *tcha*. Mais il ne faut pas confondre avec le thé tout ce que les Chinois appellent de ce nom: ils le prodiguent à plusieurs plantes qui n'en ont ni la figure ni les propriétés. Le véritable thé n'est cependant pas rare dans ce pays, ni même cher, car le plus commun ne coûte pas deux sols la livre. Les Chinois le prennent sans sucre. Ce qu'il y a de très-cher, c'est la fleur de l'arbruste; on prétend que c'est le seul thé que prennent les courisanes Orientales.

Je ne quitterai pas la province de Fo-Kien, sans vous parler de la dorade, petit poisson qui y est fort commun, ainsi que dans les autres régions méridionales de cet empire. On le pourrit dans de grandes pieces d'eau,

faites pour cet usage , & qui servent d'ornement aux maisons de campagne. Les plus jolies dorades Chinoises sont d'un beau rouge , & comme tachetées de poudre d'or , sur-tout vers la queue , qui se termine en fourche par deux ou trois pointes. On en voit aussi d'argentées ; & l'on prétend que les premières sont les mâles , & les dernières les femelles. Ces deux espèces sont également vives & actives ; elles se plaisent à jouer sur la surface des eaux ; mais elles ont à craindre la moindre impression de l'air , qui les fait bientôt périr. On les accoutume à gagner le sommet de l'eau au bruit d'une creffelle , dont on se sert quand on leur apporte à manger. On ne leur donne rien pendant l'hiver ; elles se nourrissent ou des herbes qui croissent au fond de l'eau , ou des petits vers qui s'attachent aux racines. Souvent on les retire pendant cette saison , pour les conserver dans des vases de porcelaine ; vers le printemps , on les remet dans leur bassin. Les personnes du plus haut rang prennent plaisir à les élever , à les appeler , à observer l'agilité de leurs mouvements & l'éclat de leurs couleurs. On a soin de changer leur eau deux fois par

SUITE DE LA CHINE. 231

semaine, & de mettre au fond du bassin un pot de terre renversé & percé de trous, où elles puissent se garantir du soleil. On jette aussi sur la surface de l'eau, des herbes vertes pour y entretenir l'ombre & la fraîcheur. Quand on transporte ce poisson d'un lieu à un autre, il faut avoir une extrême attention de ne pas le toucher avec la main; il mourroit ou tomberoit en langueur. Le bruit du tonnerre ou du canon, l'odeur du goudron ou de la poix, leur sont aussi très-préjudiciables. La dorade se multiplie excessivement, pourvu qu'on ait soin d'enlever son frai qui surnage, si-tôt qu'elle l'a déposé, sans quoi ce poisson le dévoreroit. On le met dans un vase exposé au soleil, jusqu'à ce que la chaleur ait animé les jeunes dorades. Elles paroissent d'abord tout-à-fait noires; mais par degrés elles deviennent rouges ou blanches, or ou argent. Ces belles couleurs commencent toujours à l'extrémité de la queue, & s'étendent plus ou moins vers le milieu du corps. La longueur ordinaire de ces poissons, est celle du doigt; ils sont d'une grosseur proportionnée, & très-bien faits dans leur petite taille. Il y ex

a qui deviennent aussi grands que des harengs. Les Chinois en font un très-grand commerce.

On regarde la province de Tche-Kyang comme une des plus riches, quoiqu'une des plus petites de l'empire. Sa principale richesse consiste dans les soies, qui sont les plus belles du royaume. Ses campagnes sont couvertes de mûriers nains, qu'on cultive & qu'on taille à-peu-près comme la vigne. Cet usage vient de l'opinion, confirmée par l'expérience, que les feuilles des petits arbres produisent la meilleure soie. Cette marchandise est ici d'un prix si modique, qu'il en coûte moins pour dix habits de cette étoffe, que pour un seul vêtement de drap en Europe. Tche-Kyang fournit de la soie non-seulement à toute la Chine, au Japon & aux Philippines, mais encore à l'Inde entière; & tout ce que les Hollandois en achètent, vient de cette province. Elle l'emporte sur toutes les autres pour la blancheur, la finesse & le lustre. On prétend que c'est de ce pays qu'ont été apportés dans les autres contrées de l'univers les vers à soie, qui se sont très-bien naturalisés dans les provinces

méridionales de la France. Les Romains apprirent des Grecs l'art de les élever. Les Grecs s'en étoient instruits chez les Perses, qui eux-mêmes en furent redevables aux Chinois. Ces derniers disent que, lorsqu'on commença à défricher leur pays, les premiers habitants n'étoient vêtus que de peaux; que ce secours n'ayant pu suffire à mesure qu'ils se multiplioient, une des femmes de l'empereur inventa l'art de filer de la soie; que dans les siècles suivants, plusieurs princesses se firent un amusement de nourrir des vers, & de rendre la soie propre à divers usages. On assigna des terres aux environs du palais, pour y planter des mûriers. L'impératrice, accompagnée des premières dames de sa cour, s'y rendoit elle-même en cérémonie, & ramassoit les feuilles; les étoffes qui sortoient de ses mains, ou qui se faisoient par ses ordres, étoient consacrées au souverain maître de l'univers, dans la solennité du grand sacrifice. Enfin les manufactures de soie furent encouragées à la Chine par les impératrices, comme l'agriculture l'étoit & l'est encore, par le monarque lui-même.

234 SUITE DE LA CHINE.

Les meilleures étoffes se fabriquent à Nan-King avec les belles soies de Tche-Kyang. On en fait de plusieurs espèces ; les plus connues sont les damas , les satins unis , rayés & à fleurs ; les taffetas à gros grains , imitant nos moires ou nos gros de Tours ; d'autres taffetas dont les fleurs sont à jour ou à ramages ; quelques-uns rayés , jaspés ou flambés ; des brocards , des gazes , des velours , &c. mais , en tout cela , il s'en faut bien que les Chinois approchent de la perfection de nos manufactures de France. C'est sur-tout à l'égard des étoffes d'or & d'argent , que nous leur sommes infiniment supérieurs. Ils ignorent l'art de passer ces métaux par la filiere , pour les retordre ensuite avec le fil , & les entrelacer avec la soie. Toute leur industrie , à cet égard , se borne à couper , en plusieurs bandes fort minces , des feuilles de papier dorées ou argentées , à y mêler de la soie , & à lui faire prendre la teinture de ces feuilles. Vous imaginez bien qu'une pareille dorure , de quelque manière qu'on l'applique , & quel que soit son éclat dans sa fraîcheur , ne doit pas se conserver long-temps. Il n'y a guere que les Man-

darins des premières classes, & leurs femmes, qui fassent usage de ces étoffes brillantes. Quant au dessein, vous savez que les Chinois n'excellent point dans cette partie. On y voit des oiseaux, des arbres, des maisons, & assez communément la figure d'un dragon, animal très-révéré dans ce pays, à cause du fameux dragon qui inspiroit l'empereur Fo-Hi. Aucun de ces objets n'est travaillé en relief, suivant la méthode ordinaire de nos fabriques : le tissu est par-tout égal ; on peint les figures sur l'étoffe même ; & elles n'y sont distinguées que par la différence des couleurs, & non par l'inégalité des fonds. Ces couleurs ne sont que des suc naturels de fleurs ou d'herbes ; elles s'imbibent dans l'étoffe, & ne s'effacent presque jamais.

La province de The-Kyang n'est pas seulement recommandable par l'excellence de ses soies ; elle produit encore la meilleure matière pour la composition du papier. Le plus estimé se fait de l'écorce de bambou & de mûrier ; & il y a dans le Tche-Kyang des forêts entières de ces sortes d'arbres.

Les Chinois ont connu l'usage du

papier long-temps avant qu'on eût commencé à s'en servir en Europe. Jusques-là, on écrivoit sur de petites planches de bois avec un poinçon de fer ; & de ces tablettes réunies, on formoit un volume. On voit encore à la Chine quelques-uns de ces livres où les caracteres sont fort bien tracés. On a aussi écrit sur des plaques de métal, sur des pieces de soie & de coton, & jamais sur des tablettes de cire, comme les Romains, ni comme nous, sur du parchemin.

Un Mandarin imagina de mettre en œuvre l'écorce des arbres. Quand elle est trop dure ou trop grossiere, on laisse la premiere peau, & l'on ne se sert que de la seconde, qui est plus blanche & plus molle. On n'emploie pas seulement l'écorce de l'arbre, mais le bois même qu'on fend en lattes, & qu'on fait tremper long-temps dans une mare d'eau, pour le rendre plus tendre. Quand il commence à se pourrir, on le tire de sa premiere eau ; &, après l'avoir bien lavé, on le met dans une fosse, & on le couvre de chaux. Quelques jours après, on le relave de nouveau ; on le réduit en filaments, & on le fait sécher au soleil. Cette matiere

ainfi préparée , fe jette dans une chaudiere d'eau bouillante , où , à force de la remuer & de l'écraser avec un pilon , elle devient une pâte fluide , que l'on étend par couches légères fur des claies , dont le grillage eft formé par des filets de bambou. Ces claies font beaucoup plus longues & plus larges que celles dont nous nous fervons en Europe. Auffi le papier Chinois a-t-il cet avantage fur le nôtre , qu'on en fait des feuilles qui ont jufqu'à dix ou douze pieds de longueur. On trempe ces feuilles dans de l'alun ; ce qui empêche le papier de boire , & lui donne un tel éclat , qu'on croiroit qu'il eft argenté ou verniffé. Pour en augmenter le luftre , on mêle du talc avec l'alun ; & ayant réduit le tout en une poudre très-fine , on la feme légèrement fur la feuille qu'on a eu foin d'enduire de colle ; & quand elle eft fèche , on la frotte avec du coton pour faire tomber le fuperflu du talc. Mais la matiere dont ce papier eft composé , le rend fujet à bien des inconvénients. Il fe coupe plus aifément que le nôtre ; la pouffiere s'y attache , il prend l'humidité , & les vers s'y mettent.

238 SUITE DE LA CHINE.

Outre ce papier d'écorce d'arbre, on en fait aussi de coton, de bourre de soie, de soies usées & de chanvre. C'est le plus blanc, le plus beau, le plus d'usage, & le moins sujet aux inconvénients dont je viens de parler.

La consommation du papier est incroyable à la Chine. Outre les lettrés, qui en emploient une quantité prodigieuse, on ne s'imagineroit jamais tout ce qui s'en consomme dans les maisons particulières. Les chambres en sont tapissées; les plafonds en sont couverts ainsi que les fenêtres, & tous les ans on le renouvelle. Les Chinois ont une adresse admirable pour reblanchir le vieux papier; quelque sale, quelque usé qu'il soit, ils le rétablissent dans toute sa beauté.

A l'égard de leur encre, elle est faite de noir de fumée. On a des fournaises d'une forme singulière, pour y brûler certain bois propre à cet usage, & pour conduire la fumée par de longs tuyaux, dans de petites chambres tendues de papier. Après avoir laissé aux vapeurs fuligineuses le temps de s'y attacher, on les tire des murs & des plafonds. Ces chambres sont parfumées

SUITE DE LA CHINE. 239

de musc & d'autres drogues, dont l'odeur, mêlée avec la suie, rend celle de l'encre fort agréable. On en forme une pâte, qu'on met dans de petits moules de bois de différentes figures.

Nous avons essayé vainement de contrefaire en Europe cette encre si utile pour les esquisses, parce qu'elle prend toutes les diminutions qu'on veut lui donner. Au reste, tout ce qui regarde l'écriture est si estimé à la Chine, que l'art de faire de l'encre est mis au rang des arts libéraux.

Le bambou, dont on se sert principalement pour le papier dans la province de Tche-Kyang, est employé à mille autres usages. On en fait des lits, des tables, des chaises, des peignes, des boîtes, des tuyaux pour la conduite des eaux, des tubes pour les télescopes, des étuis, & sur-tout de ces belles nattes d'Orient, si recherchées en Angleterre & en Hollande.

Cette province est aussi fort renommée pour ses bonnes écrevisses; ses mousserons, qui se transportent dans toutes les parties de l'empire, se conservent des années entières; & pour les manger aussi frais que s'ils venoient

240 SUITE DE LA CHINE.
d'être cueillis , il suffit de les faire un peu tremper dans l'eau. Les jambons de Tche-Kyang sont aussi estimés à la Chine , que ceux de Bayonne le sont en France.

On vante beaucoup la situation de Tcheou-Fou , capitale de la province de Tche-Kyang , le prodigieux nombre de ses habitants , la commodité de ses canaux , & son commerce en soie , qui , comme je vous l'ai dit , est la meilleure de l'univers. Les Chinois donnent à cette belle ville un nom qui répond à celui de *Paradis terrestre*. Sa figure est ronde , contre l'ordinaire de presque toutes les autres villes de la Chine. Ses rues ne sont pas larges ; mais elles ont pour ornements une infinité d'arcs de triomphe , érigés en l'honneur de ses habitants.

Ces monuments sont très-communs dans l'empire , & il faut assez peu de chose pour les obtenir. Qu'un homme soit fait docteur , on lui érige un arc de triomphe , dont sa famille , ses amis ou ses compatriotes font les frais. On en élève principalement à la gloire des princes & des guerriers. Ils ont communément trois portes formées par des colon-

colonnes ou par des pilastres sans chapiteaux & sans corniches. La frise est d'une hauteur excessive ; ce qui laisse beaucoup d'espace pour les inscriptions & les divers morceaux de sculpture , dont ces monuments sont ornés. Notre architecture gothique ne présente rien de si bizarre ; cependant , comme ces ouvrages sont placés dans les rues à certaines distances , ils forment un spectacle qui a quelque chose de noble & d'agréable. On compte dans la Chine plus de douze cents arcs de triomphe , élevés à l'honneur des princes , des hommes & des femmes illustres , & des personnes renommées pour leur savoir & leur vertu ; objet d'étonnement pour un François qui n'a encore vu dans son pays aucun monument public , érigé à la gloire des citoyens savants ou vertueux.

Ce qui rend la capitale de Tche-Kyang une ville délicieuse , c'est le voisinage d'un lac qui a deux lieues de tour , & dont l'eau est si belle & si claire , qu'on distingue les plus petits sables qui sont au fond. On a bâti sur ses bords des quais pavés de pierres de taille , & de grandes salles ouvertes

242 SUITE DE LA CHINE.

pour la commodité de ceux qui veulent y prendre le frais. La nature a placé au centre du lac deux petites îles, où l'on a construit un temple & des maisons de plaisance. Ses rives sont bordées de monasteres de Bonzes, & de fort jolies maisons, entre lesquelles on voit un palais pour l'usage du prince, quand il voyage dans cette partie de l'empire. Enfin rien n'est comparable à la beauté de tout ce canton; on y voit des plaines d'une prodigieuse étendue, coupées par une multitude infinie de canaux, cultivées avec art, & si unies, qu'on les croiroit tirées au cordeau.

Cette province renferme dans son district quatre-vingt-huit villes, & un nombre considérable de bourgades très-riches & très-peuplées. Je ne vous parlerai que de Tchao-King & de Ning-Po. La première est située dans une des plus belles plaines du monde, & ressemble beaucoup à la ville de Venise. Elle est bâtie sur les eaux; chaque rue a son canal couvert de ponts d'une seule arche; les quais qui bordent ces canaux, sont pavés de pierres blanches de six ou sept pieds de

long , & ornés d'arcs de triomphe. Les habitants de cette ville passent , parmi les Chinois , pour les plus versés dans la connoissance de la loi ; & quel-qu'habile que soit un mandarin , il ne manque pas d'en prendre un pour secretaire. Tchao-King est encore célèbre par le tombeau de l'empereur *Yu* , un des premiers rois du pays. Il obtint le trône pour récompense des services qu'il rendit à la patrie , en resserrant les eaux de la mer , qui inondoient une partie du Royaume.

Ning-Po est un excellent port , où se fait un grand commerce de soie avec les Chinois de Batavia & de Siam , & avec les Japonois. A vingt lieues de-là sont les isles de Tcheou - Tchan , de Pon-To & de Kimpton. La premiere n'est habitée que par des négociants ; la seconde , par des Bonzes qui y possèdent plus de quatre cents temples , & y ont établi un célèbre pèlerinage. La troisieme est la retraite des mandarins disgraciés , qui ne cherchent plus qu'à mener une vie paisible. D'autres isles aux environs sont , ou désertes , ou habitées par des pêcheurs.

Le pere Desfobet nous dit qu'étant

à Ning-Po , il y trouva le pere Paren-
nin , Jésuite d'un grand mérite , envoyé
pour des affaires de la cour. Il étoit
décoré d'une ceinture jaune , dont l'em-
pereur lui avoit fait présent. Un don de
cette nature est d'autant plus précieux
à la Chine , qu'à la vue de cette cou-
leur , chacun est obligé de se mettre
à genoux , & de frapper la terre de
son front , jusqu'à ce qu'il plaise à celui
qui la porte , de la cacher en la cou-
vrant. Un mandarin qu'on favoit n'être
point favorable aux chrétiens , vint
faire au pere Parennin une visite à Ning-
Po. Le Jésuite prit , pour le recevoir ,
le bout de sa ceinture à la main ; &
s'expliquant d'un air ferme & sévère ,
il lui reprocha d'avoir osé condamner
la religion Chrétienne , lorsque l'empe-
reur honoroit les missionnaires d'une si
haute faveur. Pendant son discours , le
pauvre mandarin frappa si souvent la
terre de son front , que tous les chré-
tiens qui étoient présents , prièrent le
Jésuite de ne pas l'humilier davantage.
En lui ordonnant de se lever , le pere
lui recommanda de traiter mieux les
chrétiens à l'avenir ; sans quoi , il le
menaça de porter ses plaintes à sa ma-

jesté impériale. Malgré la haine que les Chinois portent au Christianisme, l'empereur donne , de temps en temps , des marques de distinction à quelques-uns des missionnaires qu'il fait mandarins. Il a même voulu élever à ce grade le frere Attiret , Jésuite peintre , qu'il a à son service , & qu'il va souvent voir travailler ; mais ce frere a constamment refusé cet honneur.

Après avoir fini la relation de son voyage , le pere Desrobert m'apprit qu'il avoit des ordres de se rendre à Pékin , & me permit de l'y accompagner avec mon Anglois & M. Des Roches. Nous resterons encore un ou deux mois à Nan-Kin , d'où je vous enverrai quelques détails touchant les mœurs & les usages des Chinois.

Je suis , &c.

A Nan-Kin , ce 15 Décembre 1744.



LETTRE LXI.

SUITE DE LA CHINE.

ILy a long-temps, Madame, que je vous parle des Chinois, & je ne vous ai encore rien dit de leur figure, de leur habillement, de leur caractère. Un grand front, les paupieres élevées, de petits yeux fendus, de grands sourcils, un nez court & écrasé, les narines ouvertes, un visage large & assez blanc, une bouche ordinaire, les dents de la mâchoire supérieure saillantes en dehors, celles d'en-bas rentrant en dedans, une physionomie qui n'a rien de désagréable, des cheveux noirs, les oreilles grandes & larges, un corps replet, les épaules rondes, de grosses jambes, une taille moyenne, un maintien grave; tel est le signalement de la plupart des Chinois. Il est rare que les jeunes gens laissent croître leur barbe; le grand nombre se l'arrache. Ce n'est qu'à trente ans, qu'ils commencent à la cultiver; & ils la regardent comme

un ornement de l'âge viril. Ils la laissent venir principalement au menton & sur la levre supérieure ; & ils en forment des moustaches qu'ils font servir à leur embellissement ; ils les peignent avec soin , les nouent & les tressent avec art. Le peuple qui voyage beaucoup , & qui n'a la tête couverte que d'un petit bonnet , peu propre à le garantir du soleil , est ordinairement basané ; & dans les provinces méridionales , les gens de la campagne qui travaillent en caleçon & sans chemise , sont olivâtres , comme les Maures.

Plusieurs des traits que je viens de décrire , sont communs aux deux sexes. Comme la beauté dépend fort de l'opinion , il n'est pas étonnant que ces peuples aient , à cet égard , des idées différentes [des nôtres. Les jeunes filles ne manquent pas , d'après les instructions de leurs meres & le goût du pays , de se tirer les paupieres pour avoir les yeux petits ; de s'applatir le nez pour l'avoir court , de s'allonger les oreilles pour les avoir grandes. Les dames mettent du rouge & du blanc , comme en Europe , & mâchent continuellement du bétel ,

comme aux Indes. Il en découle une liqueur rouge , qui leur rend la bouche comme si on venoit de leur arracher plusieurs dents. Elles les auroient assez blanches , sans le fréquent usage de cette feuille. La petitesse du pied est l'agrément le plus ambitionné des dames Chinoises ; aussi a-t-on grand soin de le leur procurer. Dès qu'une fille vient au monde , on s'empresse de lui garrotter les pieds , pour les empêcher de croître. En France c'est le contraire ; on les laisse grandir à leur aise ; & c'est précisément lorsqu'il n'y a plus de remède , que les femmes s'apprennent de ce défaut , & mettent inutilement leurs pieds à la torture , pour le réparer. Le pied d'une Françoisse de cinq ans n'entreroit pas dans le soulier d'une Chinoise qui pourroit être sa mere. Le plus petit pied de Paris paroîtroit monstrueux à Pékin ; c'est ce qui rend ici la démarche des femmes lente , contrainte & mal assurée. On prétend que les Chinois ont imaginé cet expédient singulier , pour tenir leurs épouses dans la retraite , & les empêcher de sortir ; comme si rien étoit capable d'arrêter une femme qui auroit en-

vie de courir. Il est donc plus simple de croire que ce peuple , extrêmement voluptueux , ne néglige rien de ce qui favorise ce penchant ; & parmi les différentes sortes d'attraits qui peuvent plaire dans une femme , est-il rien de plus séduisant qu'un petit pied ? Un joli soulier de satin couvre celui d'une Chinoise , qui se fait une étude de le montrer , en feignant de le cacher modestement. Cette coqueterie , dont les hommes ne sont pas la dupe , est un nouvel aiguillon pour le plaisir.

Le sexe porte des caleçons de soie , qui tombent sur le milieu de la jambe. Le reste est couvert d'un bas fort court , de même étoffe. La pointe des mules est relevée , & le talon bas & quarré. Une longue robe , qui pend depuis le cou jusqu'à terre , & dont les manches sont fort étroites , ne laisse que le visage à découvert. Les Chinoises ont sur ce premier habit , un collet de satin blanc , & une autre robe de même longueur que la première , mais dont les manches , qui sont fort amples , leur servent de gants & de manchon. Elles ont tant d'attention à se couvrir , qu'on ne voit pas même

paroître leurs mains. Si elles présentent quelque chose à leurs plus proches parents, elles le posent sur une table, & leur laissent la peine de le prendre. Elles sont fort choquées de voir les mains, & sur tout les pieds nus à nos saints, dans les images d'église.

La coëffure ordinaire des femmes de la Chine consiste à partager leurs cheveux en plusieurs boucles, où elles entrelacent des fleurs d'or & d'argent. Quelquefois elles y ajoûtent une figure d'oiseau, dont les ailes déployées tombent sur les tempes. Sa queue retroussée forme une aigrette sur le milieu de la tête; au-dessus du front est le corps de l'animal, dont le cou & le bec se trouvent précisément sur le nez. Les pieds sont arrangés dans les cheveux, & soutiennent toute la coëffure: c'est l'ornement des femmes de qualité. Elles portent quelquefois plusieurs de ces oiseaux qui, entrelacés ensemble, leur font une espèce de couronne. Les jeunes personnes ont des bonnets de carton, garnis d'une bande de soie, & enrichis de pierres précieuses, qui s'élevaient en pointe au-dessus du front. Le sommet de la tête est paré de fleurs,

entremêlées d'épingles à tête de diamant Les plus âgées & les femmes du commun n'ont pour toute coëffure, qu'une longue piece de soie, qu'elles passent plusieurs fois autour de leur tête.

L'habillement des hommes differe peu de celui des femmes, & répond à la gravité dont ils se parent. Une longue veste, qui descend jusqu'à terre, & par-dessus, un habit un peu plus court, à larges manches, & sans collet; une ceinture dont les bouts pendent sur les genoux, & à laquelle ils attachent leur bourse & leur couteau; des caleçons fort amples, des bas faits en forme de bottines, & des pantouffles sans talons, qui tiennent avec les bas; un bonnet rond de carton, terminé en cône, couvert de satin, doublé de taffetas, qui n'embrasse que la superficie de la tête, & à la pointe duquel est un gros flocon de crin, ou de soie rouge, qui flotte jusques sur les bords; voilà quel est le vêtement des Chinois, qui, comme nous, changent d'étoffe selon les saisons. L'été, presque tout le monde est habillé de soie. En hiver, les personnes riches ont des robes de satin, garnies de four-

res ; le peuple , les pauvres mêmes , sont toujours proprement vêtus. Toutes les couleurs ne sont pas permises indistinctement à tous les états : le jaune , comme je crois vous l'avoir dit , n'appartient qu'à l'empereur & aux princes de son sang ; le rouge , aux mandarins ; le noir , le bleu , le violet à tout le monde. Vous jugez bien , Madame , que chez un peuple aussi cérémonieux que les Chinois , il doit y avoir des habits d'étiquette. Pour rendre ou recevoir une visite , il faut être en bottes & en manteau , l'éventail à la main , & le bonnet pointu sur la tête. A cheval , on est différemment : le chapeau , la veste , le surtout sont d'un gros taffetas verd , passé à l'huile. Il est de mode d'être habillé de neuf au nouvel an ; les plus pauvres même se conforment à cet usage. Je vous ai parlé de l'habit de deuil ; il est le même pour le prince , pour le seigneur & pour l'artisan.

Tout ceci , Madame , regarde les habitants de la Chine en général ; on a distingué par différents vêtements , & diverses images symboliques , les rangs & les qualités des mandarins civils & militaires. Les premiers portent sur leurs

habits, des figures d'oiseaux, comme la cigogne, l'aigle, le paon, &c. Les autres ont pour marques de distinction, des représentations de bêtes sauvages, telles que le lion, le léopard, le tigre, &c. Ces usages sont établis de temps immémorial; & les Tartares les ont adoptés avec plaisir. Ces officiers portent encore, aux jours de cérémonie, sur la poitrine & sur le dos, en deux cartouches quarrés, brodés d'or & de soie, les figures de ces mêmes oiseaux, ou de ces mêmes quadrupèdes. Outre cet ornement, les Mandarins ont à leur bonnet & à leur ceinture, des pierres précieuses, qui dénotent aussi les différents ordres, par leur diversité. Les trois premières classes se distinguent encore par des robes enrichies de figures de dragons à trois ou quatre ongles: c'est une marque d'autant plus honorable, que le dragon est également le signe symbolique de l'empereur; avec cette différence, qu'il le porte à cinq ongles; & cette distinction est si sacrée, que personne n'ose se servir d'un pareil signe, le faire peindre, ou même le crayonner, sans l'ordre ou le consentement exprès de sa majesté.

Les modes ne varient point ici , comme en France : pendant quatre mille ans , la façon de se mettre a été la même ; & ce n'est que depuis la dernière révolution , que les Tartares y ont introduit quelques changements. C'est peut-être le plus grand obstacle qu'ils aient eu à vaincre pour conserver leur conquête. Avant ce temps-là , les Chinois étoient dans l'usage de porter leurs cheveux , & de les parfumer d'essences. Un empereur Tartare leur ordonna de n'en laisser derrière la tête qu'une touffe , qu'ils tressent & qu'ils cordonnent. Cette loi leur parut si dure , que plusieurs quitterent le pays plutôt que leur chevelure ; d'autres aimèrent mieux perdre la tête , que d'être privés de ce qui en fait l'ornement. En s'y prenant d'une manière plus adroite , Pierre le Grand vint à bout d'ôter la barbe , sans ôter la vie à ses sujets.

Les Tartares eurent plus d'égard pour les femmes Chinoises , que pour leurs maris. Ils leur laissèrent leurs habits & leurs parures ; & comme il y a entr'elles la même subordination qu'entre les hommes , elles ont aussi sur leurs robes , les symboles de leurs différentes qualités.

Les Chinois sont plus simples dans leurs meubles , que dans leurs vêtements. En général , leurs maisons n'ont ni élégance ni régularité au-dehors : les dedans en sont propres , mais modestes. On entre d'abord dans un vestibule non plafonné , ouvert de tous côtés , & qui n'a d'autres ornements , qu'un simple rang de colonnes peintes , destinées à soutenir la charpente du toit. C'est-là que se font & se reçoivent les visites. Il n'y a ni miroirs , ni tapisseries , ni tableaux dans les appartements. L'ameublement se réduit à des paravents , des tables , des cabinets garnis , des chaises de cannes , & des vases de porcelaine. Quelques - uns y suspendent des lanternes de soie de différentes couleurs ; d'autres y attachent plusieurs cadres , qui renferment des sentences imprimées sur du satin , ou qui représentent des fleurs , des oiseaux , des paysages , ou les portraits de leurs ancêtres. La plupart se contentent de blanchir les murs , ou d'y faire coller du papier. Leurs lits sont plus ornés ; ils y emploient quelquefois les plus riches étoffes ; ce qui est d'autant plus étonnant , qu'ils ne sont point faits pour

être vus : c'est même une impolitesse ; que de conduire un étranger dans la chambre où l'on couche. Les fenêtres ne sont point fermées par des vitrages , mais par des écailles d'huitres ou d'autres poissons , ou seulement avec du papier. Dans les provinces méridionales , on se contente d'un simple treillis. Les cheminées ne sont pas en usage à la Chine ; on ne se sert que de fourneaux de brique ; & l'on y brûle ordinairement que du charbon de bois ou de terre. C'est à l'ouverture de ces fourneaux , que le petit peuple fait sa cuisine.

Il est temps, Madame, de vous parler du caractère des Chinois. Ils ont , en général , l'esprit doux , traitable & humain. Leurs manières sont affables ; on n'y voit rien de dur , d'aigre , ni d'emporté. On s'apperçoit d'abord de leur politesse ; elle se répand dans toutes leurs actions ; & le Chinois est en Asie , ce que le François est en Europe. D'un autre côté , je ne connois point de peuple plus vain , plus entêté de sa supériorité sur les autres hommes : il traite de barbares toutes les nations de l'univers : rien n'est bien que ce qui se fait chez lui. Il pourroit

tirer de grandes lumieres de nos artistes ; mais il néglige d'en profiter , ne voulant rien faire à notre maniere. Il fallut agir de force , pour obliger les architectes de Pékin à bâtir un temple sur un modele venu d'Europe ; tandis qu'en France , dans nos appartemens , dans nos fêtes , dans nos spectacles , nous semblions n'avoir du goût , que pour ce qui portoit l'empreinte des modes de la Chine. Des Mandarins furent fort étonnés d'apprendre qu'il y avoit au - delà des mers , des pays plus étendus que leur empire , & des hommes plus instruits que leurs Lettrés. On leur fit voir sur une mappe-monde , l'Europe , l'Afrique , l'Amérique. « Où „ donc est la Chine , demanderent-ils ? „ Dans ce petit coin de terre , leur „ dit-on. „ Alors se regardant avec l'air humilié , ils répondirent : « Elle est „ bien petite. „

Le Chinois est naturellement froid & phlegmatique : il n'écouterait pas en un mois , ce qu'un François pourroit lui dire en une heure. Il faut éviter , quand on lui parle , toute précipitation , & une certaine vivacité turbulente , qui veut tout emporter d'autorité. La dou-

ceur le persuade ; l'emportement le choque. Les missionnaires m'ont raconté qu'un d'entr'eux prêchant avec un peu trop de véhémence , & se laissant emporter à la chaleur de son zele, ses auditeurs se disoient l'un à l'autre : « A qui en a-t-il donc, celui-là ? Contre „ qui veut-il se battre ? Croit-il nous „ persuader en nous montrant qu'il se „ laisse aller à ses passions , & que la „ fureur le transporte ? Si sa cause est „ bonne , il n'a pas besoin de se mettre „ en colere „. Il ne faut point prêcher à la Chine ; il faut raisonner juste & parler de bon sens.

Je le répète , tout ce qui a l'air de la vivacité & de l'emportement , passe ici pour un vice contraire à l'humanité. Les gens de lettres sur-tout ont l'extérieur si composé , que jamais ils n'accompagnent leurs expressions du moindre geste. Il n'est pas jusqu'aux gens de guerre , jusqu'aux troupes Tartares même , qui ne participent à cet esprit de douceur & de réserve. Au passage des armées , les fruits , les viandes sont exposés dans les boutiques , plus tranquillement & plus sûrement que devant une procession de Bonzes. C'est pres-

que une chose sans exemple à la Chine , qu'un soldat ait causé du dommage aux sujets de l'empire. J'ai vu couper la tête à un Tartare , pour avoir retransché un demi-sol du prix de quelques marchandises qu'il avoit achetées. Suivant la maxime des Chinois , les gens de guerre sont faits pour défendre le peuple contre l'ennemi : or , s'il avoit quelque chose à craindre de ses propres libérateurs , il vaudroit mieux qu'il fût tout-à-fait sans défense , parce qu'il n'auroit alors qu'un seul ennemi au lieu de deux. Le pere Desrobert m'a conté , que durant ses courses il avoit couché dans un petit château , gardé par une cinquantaine de soldats. Les civilités qu'il y reçut , sont incroyables. Le commandant poussa la politesse jusqu'à lui céder sa propre chambre ; & se présentant le matin à sa porte avec d'autres officiers , il lui fit des excuses de ne l'avoir pas mieux traité. Qu'auroit fait de plus un officier François pour une jolie femme ? Le même missionnaire ajoute que le lendemain il vit passer , à côté de ce château , une Chinoise qui se rendoit seule au temple voisin. Elle fut saluée gravement par

260 SUITE DE LA CHINE.

tous les soldats qui se leverent respectueusement à son approche ; c'est ce que des soldats François n'auroient pas fait probablement.

Les femmes sont ici d'une retenue & d'une réserve, dont on trouveroit peu d'exemples dans nos contrées d'Europe. Au commencement de la monarchie, lorsque la simplicité regnoit encore, il leur étoit permis de dire aux hommes, en leur faisant la révérence, quelques paroles d'honnêteté. Mais aussi-tôt que la pureté des mœurs eut commencé à se corrompre, un compliment de leur part parut une indécence. On les réduisit à des révérences muettes ; & pour détruire entièrement l'ancienne coutume, on ne leur permet pas même de se parler en se saluant entr'elles. Elles vivent constamment dans la retraite. Il doit y avoir deux appartements dans la maison ; l'un extérieur, pour le mari ; l'autre intérieur, pour la femme. L'époux n'entre point dans l'appartement intérieur ; l'autre n'en sort point sans des bonnes raisons. Une Chinoise n'est pas maîtresse d'elle-même ; elle n'a rien en sa disposition ; elle n'a d'ordre

à donner que dans l'enceinte de son appartement ; c'est - là que se borne toute son autorité. Il ne lui est permis d'aller en ville , qu'une fois ou deux l'année , pour rendre visite à ses plus proches parents. Cependant on peut dire , en général , que les Chinoises ont la vanité ordinaire à leur sexe ; car , quoiqu'elles ne paroissent qu'aux yeux de leurs domestiques , elles ne laissent pas , tous les matins , d'employer des heures entières à leur parure.

Ces peuples ont prévenu les disgrâces du front conjugal , non-seulement par le peu de liberté qu'ils accordent à leurs femmes , mais encore par l'établissement des lieux publics , où l'on peut aller en toute sûreté. Dans la crainte que ces courtisanes ne causent du désordre , on ne leur permet pas d'avoir leur demeure dans l'intérieur des villes , ni d'occuper des maisons particulières. Elles s'associent pour loger plusieurs ensemble , sous le gouvernement d'un homme qui répond de tout le mal qu'elles peuvent causer. Au reste , ces sortes de femmes ne sont que tolérées , & passent pour infâmes , à la Chine comme parmi nous. Il

se trouve même des gouverneurs qui ne les souffrent point dans leur juridiction, comme il y a en France des curés qui les chassent de leurs paroisses. La ville d'Yang-Tcheou, dans la province de Kyang-Nan, est célèbre par l'agrément & la vivacité de ses courtisanes : elles ont le pied d'une petitesse extrême, la jambe belle, & tant d'autres perfections, qu'on dit en proverbe : « Celui qui veut une maîtresse de taille „ fine, cheveux bruns, belle jambe, „ beaux pieds, &c., doit la prendre à „ Yang-Tcheou „. Cependant elles ne font nulle part à si bon marché. Les meres y vendent leurs filles & leurs servantes pour la prostitution. Une fille à la Chine ne trouve jamais à se marier, lorsqu'elle est d'une famille où l'on néglige les devoirs de la piété filiale, dont la maison n'est pas réglée, où les mœurs sont suspectes, où il y a quelque note d'infamie, quelque maladie héréditaire, contagieuse, &c.

Les Chinois affectent la gravité & l'air composé des anciens Stoïques. Un gouverneur du pays ayant à traiter d'une affaire de commerce avec un négociateur Hollandois, demeura un jour en-

tier à côté de lui dans la salle d'audience, sans ouvrir la bouche, & sans faire le moindre mouvement. Ses vues étoient d'engager le Hollandois à parler, pour trouver le moyen de pénétrer ses intentions. Celui-ci qui n'étoit pas moins grave, se tint dans la même position, & garda la même posture, dans les mêmes vues. Le Chinois désespérant de rien tirer de lui, sortit sans parler; & le Hollandois le laissa partir sans dire un seul mot.

L'usage des Chinois est de ne s'expliquer qu'une seule fois sur quelque matière que ce puisse être, & de s'en tenir à leur première réponse, comme à un argument infailible. On a beau vouloir retourner avec eux une affaire de vingt côtés différents, pour les convaincre de façon ou d'autre de leur erreur, & les faire revenir de leur sentiment. Ils ne sortent point de leur première résolution, sur-tout lorsqu'ils ont à faire à des étrangers. Ainsi toutes les fois qu'il s'agit de quelque proposition que leur vanité ou leur intérêt les empêchent de goûter, on peut être assuré qu'après des contestations infinies, on

fera obligé à la fin d'en passer par où ils voudront.

Quoique doux par tempérament , le Chinois est très-vindictif ; mais il est rare qu'il ait recours aux moyens violents : il attend tranquillement l'occasion de perdre son ennemi ; le temps ne diminue point en lui le desir de la vengeance ; il se satisfait lorsqu'il trouve le moment favorable. Les voleurs même n'emploient pas d'autre méthode que l'artifice. On en voit qui suivent les barques des voyageurs ou des marchands , & qui se louent parmi ceux qui tirent les bateaux. Pendant la nuit , ils se glissent dans les cabinets ; ils endorment les passagers par la fumée de certaines drogues , & les volent librement sans être apperçus. Un voleur Chinois ne se lassera pas de suivre un marchand pendant plusieurs jours , pour trouver l'occasion de le surprendre.

L'intérêt est la passion dominante & le vice capital de ce peuple. De-là cette mauvaise foi qu'on lui reproche dans le commerce , sur-tout avec les étrangers. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est le phlegme qu'il conserve quand
fa

sa fourberie est découverte. Un marchand de Canton avoit vendu à un négociant Anglois , une assez grande quantité de balles de soie. Avant que de les faire transporter dans son vaisseau , l'Anglois voulut les examiner. Il ouvrit la première , & la trouva très-bien conditionnée ; mais ayant visité les autres , il s'apperçut que toutes les soies étoient pourries. Il en fit des reproches amers au Chinois, qui lui répondit sans se déconcerter : “ Je vous eusse beau-
 „ coup mieux servi , si votre coquin
 „ d'interprete ne m'eût assuré que vous
 „ ne visiteriez point vos ballots”. Une autrefois , un payfan avoit vendu un jambon à un Hollandois. Celui-ci l'ayant fait cuire, ne trouva sous le couteau , qu'un morceau de bois couvert d'une terre grasse & rougeâtre, adroitement enveloppée d'une peau de cochon. Peu de jours après , il retourna au marché ; & ayant revu son même villageois qui lui offroit des chapons : “ Voyons ,
 „ dit-il , si ta volaille est de la même
 „ fabrique que tes jambons ”. Alors le Hollandois ayant examiné celle qu'on vouloit lui vendre , découvrit qu'on en avoit ouvert l'estomac , tiré

266 SUITE DE LA CHINE.

toute la chair , & mis de l'étoupe à la place. Le payfan voyant sa fripponnerie reconnue , lui dit avec un sang froid singulier : “ Je ne suis qu'une „ bête ; & vous êtes beaucoup plus „ habile que moi „.

De pareils exemples sont très-fréquents à la Chine. Il n'y a point de ruse dont les marchands ne s'avisent pour attirer des acheteurs. La seule qu'ils n'aient point encore imaginée , & qu'ils pourroient apprendre de nous , c'est de faire rester leurs femmes dans leurs boutiques , quand elles sont jolies ; ou d'y suppléer par de jeunes filles bien faites , bien parées , bien coquettes , comme on en loue à Paris pour cet usage.

Il faut se donner de garde de rien prêter à un Chinois , sans avoir bien pris ses sûretés ; il commence par emprunter une petite somme , & promet de restituer le capital avec un intérêt considérable. Il exécute cette promesse ; & sur le crédit qu'il s'établit , il passe à de plus gros emprunts. L'artifice se soutient pendant des années entières , jusqu'à ce que la dette soit aussi forte qu'il le desire ; & il disparoît. Je ne rapporte

Ceci, Madame, que pour vous montrer que les mœurs Chinoises ne sont pas en tout différentes des nôtres.

Un second trait de ressemblance est la fureur du peuple, dans certaines provinces, pour la procédure. Il est si porté à la chicane, qu'il engage ses terres, ses maisons & ses meubles, pour le plaisir de suivre un procès, ou de faire donner la bastonnade à sa partie adverse. Il arrive souvent, par une corruption plus puissante, que l'accusé fait porter les coups à son adversaire. Mais ce qu'on ne voit point à la Chine, comme dans le pays de France dont je parle, ce sont de ces hommes qui trafiquent des procès, & en vendent deux, pour avoir de quoi fournir aux frais du troisième.

Une poignée de Tartares a subjugué plusieurs fois l'empire de la Chine : preuve évidente du peu de bravoure de ses habitants. Les Tartares occidentaux disoient, en se moquant, qu'un cheval de leur pays, qui hennit, est capable de mettre en fuite toute la cavalerie Chinoise. Cette raillerie, avant la dernière révolution, étoit fondée non-seulement sur la mollesse & la poltronnerie des

Chinois, mais encore sur le naturel de leurs chevaux, qui ne pouvoient souffrir alors la vue ni le seul hennissement d'un cheval Tartare.

La sobriété, la modestie, la circonspection, la pudeur, la retenue sont des vertus plus estimées à la Chine que la bravoure. Elles sont communes aux hommes & aux femmes. Ils en ont du moins l'apparence ; car ici on donne tout à l'extérieur ; & le plus vertueux est celui qui fait le mieux cacher ses défauts. Il faut convenir cependant, que les plus vicieux même ont un goût naturel pour la vertu ; qu'ils l'estiment & l'admirent dans ceux qui la pratiquent. Ils en conservent la mémoire par des arcs de triomphes & des inscriptions honorables.

Les peuples de la Chine sont industrieux ; les vernis, la porcelaine, & cette variété de belles étoffes de soie qu'on transporte en Europe, en font la preuve. Il ne paroît pas moins d'habileté dans leurs ouvrages d'ébène, d'écaille, d'ivoire, d'ambre & de corail. Ceux de sculpture, & leurs édifices publics, tels que les portes des grandes villes, leurs ponts, leurs canaux,

leurs arcs de triomphe , leurs tours , leurs palais , ont beaucoup de grandeur & de noblesse. Tout ce qui sort de leurs mains porte un caractère convenable à leur goût. Il est vrai qu'ils ont peu d'invention pour les mécaniques ; mais leurs instruments sont simples ; & ils imitent les nôtres facilement.

Le Chinois est actif , laborieux & patient. Le peuple qui ne doit sa subsistance , qu'à la continuité de son travail , emploie les jours entiers à remuer la terre , les pieds dans l'eau jusqu'aux genoux ; & le soir il se croit fort heureux , d'avoir pour son souper un peu de riz , un potage d'herbes & du thé. Il ne rejette aucun moyen pour gagner sa vie ; & comme on ne se sert ici que de moulins à bras pour broyer le grain , cet exercice est l'occupation d'une infinité de pauvres habitants. Les uns ramassent dans les rues de petits lambeaux de soie , de laine , de coton ou de toile , des plumes d'oiseaux , des os de chiens ; des morceaux de papier qu'ils nettoient pour les revendre. D'autres tirent partie des ordures même qui sortent de leur corps , ou de celui des autres.

Les Chinois ont un talent particulier pour le service. Ils cherchent à deviner les desirs, & à prévenir les ordres de leurs maîtres. Ils possèdent quantité de méthodes ingénieuses ; & avec peu d'ustensiles & d'instruments, ils exécutent ce qui en demande beaucoup dans les autres pays.

Malgré la sobriété, l'industrie & l'activité de ce peuple, le nombre des habitants est si prodigieux, que la terre, quoique fertile, & par-tout très-cultivée, est à peine capable de les nourrir. Aussi la plupart sont-ils exposés à beaucoup de misère. Il s'en trouve de si pauvres, que l'impuissance d'élever leurs enfants, les oblige de les exposer dans les rues. D'autres noient les filles au moment de leur naissance. Un pere vend quelquefois son fils, sa femme, & se vend lui-même ; le plus souvent il se contente de ne vendre que sa famille.

Le génie des Chinois les porte naturellement à la dissimulation & à la politique. Il n'y a point de cour en Europe, sans en excepter celle de Rome, où l'habileté & l'adresse aient plus de part aux événements. Leur étude con-

tinuelle est de connoître les goûts, les inclinations, l'humeur & les desseins des uns & des autres.

Quoique modestes & simples dans le cours de la vie privée, ils n'en sont pas moins magnifiques dans les occasions d'éclat. Rien n'égale l'air de grandeur avec lequel les officiers civils & militaires paroissent dans les processions, dans les fêtes, dans les audiences publiques, &c. Lorsqu'un Mandarin sort de sa maison, les officiers de son tribunal marchent en ordre des deux côtés de chaque rue. Les uns portent un parasol ; d'autres frappant sur un bassin de cuivre, avertissent le peuple à haute voix, de rendre au magistrat les respects qui lui sont dûs. D'autres ont de grands fouets ; d'autres des bâtons garnis de chaînes de fer, comme autrefois les licteurs, chargés de faisceaux de verges, précédoient les consuls de Rome. La vue de ces instruments fait trembler les habitants d'une ville. Dès que le Mandarin paroît, chacun n'est occupé qu'à lui témoigner sa vénération, non en le saluant, car ce seroit une familiarité punissable, mais

en s'écartant du chemin , en se tenant debout , les pieds ferrés , & les bras pendants. On demeure immobile dans cette posture , jusqu'à ce que le magistrat soit passé. Si c'est le vice-roi qui se montre dans la ville , il est accompagné d'une multitude d'hommes qui occupent toute la rue. La marche commence par deux tymbaliers qui battent continuellement , pour avertir le peuple. Ils sont suivis de vingt hommes qui portent des enseignes , où sont écrits en gros caractères , les titres du gouverneur , où sont gravés les symboles de son emploi , tels que le dragon , le tigre , la tortue & d'autres animaux. Six officiers viennent ensuite avec des planches en forme de pèles , qu'ils tiennent élevées , & sur lesquelles on lit , en lettres d'or , les qualités particulières du vice-roi. Les gardes qui ferment ce cortège , sont armés de lances , de marteaux , de haches , de sabres , d'arcs , de fleches , de fouets , de chaînes , de bâtons & de toutes sortes d'instruments effrayants. Le vice-roi paroît dans une chaise dorée , sur les épaules de huit porteurs , environné de pages , de valets ,

les uns à pied , les autres à cheval ; & chacun est chargé de quelque meuble à l'usage du maître.

Quand le Mandarin est un envoyé de la cour , & qu'il rend visite sur son passage , aux vice-rois ou aux gouverneurs des villes, à la tête de son cortège & d'une nombreuse cavalcade , est un officier qui porte dans un grand étui les billets de visite. Aux côtés de sa chaise , marchent deux ou quatre de ses domestiques , vêtus galamment. Un grand nombre d'autres personnes suivent à pied ; mais cette multitude d'assistants n'est composée que d'hommes loués , à-peu-près , comme parmi nous les valets de pied , aux entrées des ambassadeurs. Ils ne restent avec l'envoyé Chinois que pendant son séjour dans chaque ville. Quinze d'entr'eux ne quittent point son logement ; & six sont à la porte avec des hautsbois , des fifres & des tambours qui incommode les voisins & l'envoyé lui-même , par le bruit continuel de ces instruments ; car il n'entre & ne sort personne qu'ils ne saluent avec ces fanfares.

Les officiers militaires n'affectent pas moins de faste dans leurs marches. Leur

train n'est composé que de gens à cheval ; & c'est à qui se distinguera le plus par l'éclat & la richesse des harnois, des armes & des habits. Il n'est pas jusqu'aux missionnaires qui ne voyagent quelquefois avec le même appareil , parce que les Chrétiens Chinois aiment également cette pompe extérieure. Le cortège des femmes de Mandarins ne le cede point à celui de leurs maris. Leur voiture est une chaise portée par huit hommes, suivie de leurs femmes & de leurs esclaves dans des litieres.

Ce ne sont pas seulement les personnes d'un rang élevé, qui paroissent en public avec cette magnificence ; un homme de médiocre qualité ne sort qu'à cheval, ou dans une chaise bien fermée, avec une suite de domestiques ; & quiconque est d'un état moins distingué, se retire par respect, pour lui faire place. Quand ce sont deux Mandarins qui se rencontrent, s'ils sont d'un ordre égal, ils se contentent, sans quitter leur chaise & sans se lever, de se saluer à la mode du pays, c'est-à-dire, de baïsser d'abord leurs mains jointes, & de les lever ensuite sur leur tête ; ce qu'ils répètent plusieurs fois, jusqu'à

ce qu'ils se perdent de vue. Mais si l'un est d'un rang inférieur, il doit faire arrêter sa chaise, ou descendre, s'il est à cheval, & faire une profonde révérence.

C'est principalement à l'égard des vieillards, que les Chinois se montrent soumis, modestes & respectueux. Ils les considèrent comme des personnes que l'âge & le temps ont rendues les dépositaires de la sagesse ; & la naissance, les richesses, les honneurs, les dignités ne dispensent point des égards qu'on leur doit. Le souverain même se fait gloire de les révérencer. Dans une audience publique, on fit remarquer à l'empereur un Mandarin du troisième ordre, qui finissoit sa centième année. Le prince lui envoya un de ses officiers pour le faire approcher de sa personne ; & , à son arrivée, le monarque se leva de son trône pour lui faire honneur. C'est-là le cas, Madame, de se féliciter d'avoir long-temps vécu. En France, combien de jeunes seigneurs se trouveroient importunés de la présence d'un vieillard !

Ce même respect qu'on a pour la vieillesse à la Chine, les enfants l'ont

pour leur pere, les écoliers pour leur maître. Ils parlent peu, & se tiennent debout en leur présence. L'usage les oblige, sur-tout au commencement de l'année, le jour de leur naissance, ou dans d'autres occasions d'éclat, de les saluer à genoux, en frappant plusieurs fois la terre du front.

Il y a peu de nations aussi superstitieuses que les Chinois, je parle de ceux qui professent l'idolâtrie, ou qui croient à la magie. Ils adorent jusqu'à la boussole qui sert à la navigation : ils l'encensent continuellement, lui offrent des viandes en forme de sacrifice, jettent des morceaux de papier doré dans la mer, comme pour la mettre dans ses intérêts ; quelquefois ils lui présentent de petits bateaux de carton, afin que les vagues occupées à les agiter, à les submerger, n'aient pas le temps de nuire au vaisseau. Dans les temps de sécheresse, ils invoquent aussi les idoles pour obtenir de la pluie. Le Mandarin publie des ordonnances qui sont affichées au coin de chaque rue ; il impose un jeûne général, & défend, sous des peines rigoureuses, aux bouchers & aux cuisiniers de vendre de la viande. On fait

ensuite des processions solennelles à divers temples. Le magistrat s'y rend à pied, vêtu négligemment, & met quelquefois de la paille dans ses souliers, en signe de pénitence. Il est accompagné des mandarins inférieurs, & suivi des principaux habitants de la ville, qui portent des offrandes aux idoles. Les prêtres qui font du cortège, chantent des prières & poussent des cris lamentables, moins par un principe de dévotion, que par la crainte de la bastonnade, s'il n'y a point de pluie, & qu'ils se soient vantés d'en obtenir. Quelques-uns, pour s'être avancés trop légèrement, ont été condamnés à rester un jour entier à genoux dans la plus grande ardeur du soleil. Quelquefois on s'en prend à l'idole même : si elle fait attendre trop long-temps la faveur qu'on lui demande, on emploie le bâton pour la rendre traitable. Si elle s'obstine, on la met en pièces. Une de ces pagodes n'ayant pas daigné répondre aux commandements réitérés d'un gouverneur, fut chassée de la ville, & son temple rasé. Comme je badinois de ces pratiques superstitieuses avec un Lettré : "Vous riez de cela, me répon-

278 SUITE DE LA CHINE.

dit-il , & vous avez raison ; j'ai pour-
 „ tant ouï dire aux missionnaires , qu'un
 „ empereur Européen , pour marquer
 „ son ressentiment contre un de ses
 „ dieux qui l'avoit mal servi , fit insul-
 „ ter sa statue ; & en Espagne , lorsque
 „ la sécheresse dure , les prêtres & les
 „ magistrats font porter l'image d'un
 „ de vos saints au bord de la rivière ,
 „ où l'on ne manqueroit pas de la plon-
 „ ger , si ces mêmes prêtres ne don-
 „ noient des cautions que dans vingt-
 „ quatre heures il y aura de la pluie. „

Je suis , &c.

ANan-Kin, ce 20 Décembre 1744.



LETTRE LXII.

SUITE DE LA CHINE.

Vous apprendrez, Madame, par la même Lettre, notre départ de Nan-Kin, & notre arrivée dans la capitale de la Chine. Je vais, avant que de vous parler de Pékin, vous expédier les détails de notre route. Nous ne quittâmes point la province de Kyang-Nan, sans visiter quelques-unes de ses principales villes. Après Nan-Kin, on y distingue principalement Sou-Tcheou & Yang-Tcheou. La première, comparable à Venise par sa situation, la surpasse infiniment par son étendue, & le nombre des habitants. La gaieté & la fertilité du climat, l'affluence des étrangers, le spectacle continuel des barques & des gondoles dont les canaux sont couverts; enfin les mœurs faciles, douces & voluptueuses du pays, en font le séjour le plus riant, le plus délicieux de la Chine. Aussi dit-on en proverbe : *Le Paradis*

est en haut ; ici-bas est Sou-Tcheou.

Je vous ai parlé d'une autre ville , célèbre par ses jolies femmes ; c'est Yang-Tcheou , bâtie sur les bords d'un vaste canal. La quantité de sel qui s'y fait , & se débite dans les provinces voisines , y attire un peuple innombrable. Ses habitants sont passionnés pour le plaisir , & les femmes très-recherchées , très-variées dans la maniere de le procurer. Ce qu'on raconte des excès de volupté des filles d'Amathonte & de Cythère , n'est qu'une foible image des ressources & des raffinemens amoureux , dont ces aimables & galantes Yangianes assaisonnent leurs faveurs. Cette délicieuse contrée est pour les Chinois , ce que Chypre fut pour les Grecs.

C'est dans cette même ville aussi , que se trouvent les plus belles oranges. Ces fruits y sont fort communs ; celles que nous avons en Europe , viennent originairement de la Chine , d'où les Portugais ont apporté les premières graines. On montre encore à Lisbonne le premier arbre , d'où sont sortis les orangers qui sont l'ornement des jardins d'Europe.

Nous prîmes ici des chaises légères

SUITE DE LA CHINE. 281

pour faire une partie de notre route : elles sont de cannes , jusqu'aux bâtons qui servent à les soutenir. Avec plus de pesanteur elles seroient incommodes dans les montagnes raboteuses qu'il faut traverser. Les porteurs publics ont leur chef à qui les voyageurs s'adressent. On lui donne l'état des malles ou des paquets ; on convient du prix ; on paie d'avance ; & l'on reçoit autant de billets qu'on veut d'hommes. On leur livre ensuite les ballots ; & l'on est assuré qu'ils sont rendus fidèlement à leur destination. On porte ordinairement les fardeaux suspendus au milieu d'une canne de bambou , & appuyés sur les épaules de deux hommes. C'est un spectacle surprenant que la légèreté de ces porteurs. Dans une journée de dix lieues , ils ne s'arrêtent que trois fois , & font jusqu'à deux lieues par heure , sans être soulagés par des bretelles. Notre chemin , dans certains endroits , étoit si rempli de monde , que vous l'eussiez pris pour une foire continue. La route même n'étoit qu'une rangée de villages & d'hôtelleries , où chacun trouvoit de quoi dîner à peu de frais. Pour trois sols par jour , un

homme se nourrit ; ceux qui boivent du vin , le payent à part. Ces aliments , en général , ont peu d'agrément pour un étranger : ils consistent en légumes & en herbes ; & , ce qu'il y a de pis , ces insipides ragoûts se mangent froids & à demi-cruds. C'est à l'odeur que le cuisinier juge s'ils sont en état d'être servis. Un Chinois préfère les légumes à la volaille. Nous ne suivions pas cet exemple ; notre ressource étoit une provision de jambons , de poules , de canards. Une bonne volaille ne coûte guere plus d'un sou. On ne connoît point ici d'aliment plus commun ni à meilleur marché , qu'une certaine pâte de fèves , qu'on appelle *Teou-fou*. On en fait des gâteaux , en forme de fromage , qui ont cinq à six pouces d'épaisseur. On y trouve peu de goût , lorsqu'on les mange cruds ; mais cuits à l'eau , & préparés avec certaines herbes , du poisson , & d'autres ingrédients , c'est un fort bon aliments : frits au beurre , ils sont excellents. On les mange aussi séchés & fumés ; & cette méthode est la meilleure. Il s'en fait une consommation incroyable : depuis l'empereur jusqu'aux porte-faix , tout le monde est

passionné pour cette nourriture , & la trouve si délicate , qu'elle est souvent préférée aux poulets. La livre , qui est de plus de vingt onces , ne coûte nulle part plus d'un demi-sol.

J'ai vu dans un des villages de cette province , qu'au lieu de battre le bled , comme on fait ailleurs , l'usage est de l'étendre à terre , en faisant rouler dessus un cylindre de marbre brut. Sa longueur est de deux pieds & demi , & son diamètre de vingt-quatre pouces. Il est tiré par des bœufs , avec des cordes attachées aux deux extrémités. Dans ce même village , les Chinois ramassent des cailloux ronds , qui leur servent de balles à tirer.

Nous quittons assez souvent le chemin de terre , pour voyager sur des canaux. Aux heures marquées pour la visite générale des barques , on voit paroître les officiers de la douane en grand cortège , précédés de fanfares & d'une décharge d'artillerie. Les uns portent des enseignes , des massues ; les autres des chaînes , des parasols & d'autres ornements ou symboles de leurs offices. Au milieu d'eux se montre un Mandarin , porté par huit hommes ,

284 SUITE DE LA CHINE.

dans une chaise ouverte. A la fin de la procession , il en paroît un autre d'un rang plus considérable , dans une voiture fermée. Les habitants à leur passage, tiennent dans leurs mains des flambeaux allumés , d'une composition odoriférante , tels qu'ils en brûlent devant leurs idoles ; & se mettant à genoux , ils baissent le front jusqu'à terre. Après la marche, les deux Mandarins vont s'asseoir dans une galerie sur le bord de la riviere. On fait passer successivement toutes les barques devant eux. Les officiers inférieurs de la douane reçoivent les noms de chaque patron , les donnent aux Mandarins , lesquels , sans autre recherche , taxent les barques à proportion de leur grandeur. Tous ces officiers inférieurs portent sur l'estomac une petite piece d'étoffe , qui , tombant du cou , est liée par les côtés , & sur laquelle on lit quelques caracteres Chinois.

Dans nos voyages par eau , nous rencontrions quelquefois des écueils qu'on n'évite qu'avec beaucoup d'habileté. Dans ces endroits périlleux se trouve ordinairement un temple de Bonzes. Ceux-ci demandent l'aumône aux pas-

sants, leur promettent des prieres, & ne manquent point de montrer de longues listes de matelots, qui n'ont eu l'obligation de leur salut qu'à leurs charités.

Lorsqu'un Mandarin ou un homme de marque passe devant les corps de garde bâtis le long des rivières ou des canaux, il est salué dans sa barque par les soldats. On le distingue aux banderoles & aux piques des personnes de sa suite. D'ailleurs, il se fait assez reconnoître en battant trois fois sur de grands bassins de cuivre. Le corps de garde répond par le même nombre de coups, & est obligé de veiller à la barque, pendant la nuit. Il y a de ces bateaux qui ne manquent d'aucune commodité. Si ceux qui les montent sont riches, ou d'un rang élevé, les barques sont peintes, enrichies de dorures, avec une chambre de musique à l'extrémité, des queues de cheval suspendues, des tambours & d'autres instruments. C'est par le nombre de ces ornements, qu'on distingue la qualité des personnes. Il y a à la Chine une si grande quantité de barques, qu'elle en contient plus elle seule, que tout le reste du monde connu.

Le grand fleuve , qu'on appelle la *riviere jaune* , parce que les eaux en sont épaisses & bourbeuses , offroit à nos regards plusieurs isles flottantes , qui sont l'ouvrage de l'art. C'est un composé de cannes de bambou , dont le tissu est impénétrable à l'humidité. Les Chinois bâtissent sur ce fondement , des huttes , ou de petites maisons de planches ou autres matériaux légers , dans lesquelles ils font leur demeure avec leurs femmes , leurs enfans & leurs troupeaux. Il y a de ces isles qui contiennent jusqu'à cent familles , dont la plupart subsistent de leur commerce. Elles s'arrêtent des mois entiers dans un même lieu , & l'isle s'attache avec des pieux qui la fixent contre les bords du fleuve.

Nous passâmes par plusieurs villes où l'usage n'est pas , comme ailleurs , d'annoncer les marchandises dans les rues par des cris , mais par le son de différentes sortes d'instruments qui servent à les distinguer. Les ouvriers de diverses professions se servent de la même voie pour se faire connoître. Les barbiers , par exemple , s'annoncent au bruit des pincettes , & portent avec eux toute

leur boutique sur un bâton. Le coquemard, le réchaud & le bassin sont suspendus d'un côté ; de l'autre est une sellette avec les autres ustensiles.

En quelques endroits de la route où il y avoit des montagnes & des passages difficiles, nous trouvions, dans de petites maisons habitées par des Bonzes, des provisions de thé, qu'ils nous présentoient avec autant de politesse que de modestie. Ils paroissoient charmés de nos petites générosités ; & leurs remerciements étoient accompagnés de profondes révérences. Si on ne leur donnoit rien, ils demeuroient immobiles.

En approchant d'une des villes de la province de Schan-Tong, nous eûmes le spectacle d'une pêche extraordinaire. Elle se fait avec un oiseau nommé *Louwa*, un peu moins gros qu'une oie, & peu différent du corbeau. Il a le col long & le bec d'un aigle. Les Chinois placent l'oiseau sur le bord du bateau ; & , à la vue du poisson, il s'élance dessus, & nage après lui, même sous l'eau. Il rapporte sa proie sur la barque, & la cede aux pêcheurs, qui lui font recommencer la même chasse ; mais pour

empêcher qu'il n'avale sa capture , on passe un anneau de fer à son cou. Si le poisson est trop gros pour ses forces, il demande le secours des ses maîtres par un certain bruit qu'il fait dans l'eau. Lorsqu'ils sont contents de ce qu'il a pris pour eux , ils lui ôtent son anneau, & lui laissent la liberté de pêcher pour lui-même. Le droit de cette pêche s'achete de l'empereur ; & l'oiseau même est si estimé des Chinois , qu'étant bien dressé , il se vend jusqu'à cinquante écus.

La chasse du canard , qui n'est ici qu'une autre espece de pêche, se fait ordinairement à la faveur d'une grosse courge , dont un nageur s'enveloppe la tête , ne laissant qu'une ouverture pour voir & pour respirer. Les canards friands de cette espece de fruit , & accoutumés d'ailleurs à le voir flotter dans les marais , viennent le béqueter ; dans ce moment le pêcheur les saisit par les pattes. Une autre pêche enfin dont nous fûmes témoins , est celle qui se fait avec de petites fleches , attachées à l'arc par un fil , soit pour ne point perdre les fleches , soit pour tirer le poisson lorsqu'il est percé.

Dans

Dans la plupart des villes, des bourgs, & même des villages où nous passions, des troupes des comédiens & de joueurs d'instruments venoient nous amuser pendant nos repas, dans les hôtelleries & dans les auberges. Pour éviter, Madame, les répétitions, je ne vous parle ni des temples érigés aux idoles, ni des monuments élevés à la gloire des grands hommes, ni d'une infinité de tombeaux & de monasteres qui se présentoient à nous dans mille endroits de la province de Chan-Tong. La multitude de lacs, de ruisseaux & de rivières qui l'arrosent, sans compter le grand canal impérial, contribue à la rendre une des plus fertiles de l'empire. Le gibier & la volaille y sont à vil prix; les lacs y fournissent une quantité prodigieuse de poissons. Il n'y a point de fruits & de grains dont on ne trouve ici des especes; mais on y admire particulièrement la beauté des pêches, diverses sortes de noix & de châtaignes, une grande abondance de prunes & d'excellentes poires. Tous ces fruits se conservent secs, & se transportent dans les autres provinces, où il s'en fait un débit considérable. On voit dans les

campagnes une forte de soie blanche ; particuliere au pays , attachée en longs fils aux arbrisseaux & aux buissons. Les vers qui la produisent , ressemblent à la chenille. On en fait des étoffes plus grossieres , à la vérité , mais plus serrées & plus durables que celles de la soie ordinaire. Cette même province a encore l'avantage d'avoir donné naissance à Confucius. Plusieurs monuments y rendent témoignage de la vénération publique pour la mémoire de ce grand homme. Les principales villes sont Tsi - Nan , Yen - Tcheou , Tong - Chang , qui ne le cedent ni en grandeur , ni en richesses , ni en beauté , à tout ce que la Chine a de plus magnifique en ce genre.

La ville de Ta - Tcheou est le grand marché de la Chine pour le zam-sou. On appelle ainsi cette liqueur dont je vous ai déjà parlé , & qui tient lieu de vin dans tout l'empire. On la transporte de Ta - Tcheou dans les provinces les plus éloignées ; ce qui rend cette ville très-commerçante. Il y a diverses manieres de préparer cette boisson : voici celle qui se pratique ordinairement. Après avoir laissé trem-

per une certaine quantité de riz dans l'eau pendant vingt - quatre ou trente jours ; on le fait bouillir jusqu'à dissolution. On le voit ensuite fermenter , & se couvrir d'une légère écume qui ressemble assez à celle du vin nouveau. Sous cette écume est le vin pur , qu'on tire au clair , dans des vaisseaux bien vernis. Avec la lie , on fait une espece d'eau-de-vie plus forte quelquefois & plus inflammable que la nôtre. Les Chinois ont une autre liqueur tirée de la chair de mouton & d'agneau distillée ; mais, outre que le goût en est désagréable , elle envoie bientôt des vapeurs à la tête. Celle qui se fait d'une distillation de lait & de seves , est beaucoup plus douce.

Parmi les légumes qui croissent dans cette province, celle que les Chinois cultivent avec le plus de soin , est le pé tfai. C'est un manger excellent , qui ressemble à nos laitues romaines par ses feuilles, mais qui les surpasse infiniment par le goût. On le sale , on le confit dans le vinaigre , & on le mêle avec le riz pour corriger la fadeur de ce dernier aliment. Le peuple en fait une prodigieuse consommation ; la quantité.

qu'on en fème est incroyable. Les premières gelées blanches l'attendrissent ; dans les mois d'Octobre & de Novembre , depuis le lever jusqu'au coucher du soleil , on voit continuellement aux portes des grandes villes , un embarras énorme de chariots & d'autres voitures chargées de cette denrée.

Avant que d'arriver à la capitale , près d'un village qui n'en est pas éloigné , nous fûmes surpris de voir le peuple assemblé en troupes , pour se défendre contre les sauterelles , qui visitent régulièrement le pays toutes les années. Elles sont amenées en si grand nombre par le vent d'est , que si malheureusement elles descendent à terre , les plantes sont dévorées dans l'espace de quelques heures. Les habitants parcourent les campagnes , enseignes déployées , poussant des cris affreux sans prendre un moment de repos , jusqu'à ce qu'ils voient ces insectes tomber dans la mer ou dans quelque rivière.

Ce spectacle fut suivi d'une procession d'horribles statues , qui s'avançoient vers une pagode voisine. Les ordres inférieurs du peuple ont beaucoup de vénération pour ces idoles ; mais les person-

nes de distinction les respectent si peu, qu'ils entrent dans les temples, comme dans des lieux profanes. Les femmes vêtues de leur plus riches habits, marchent sur des ânes, au milieu de la procession. Les prêtres portoient des trompettes, des flûtes, des tambours qui formoient une affreuse mélodie. Les uns brûloient de l'encens, devant des figures peintes; les autres leur offroient des morceaux de papier doré. Ces prêtres, qui font profession de la doctrine de Lao-Kium, sont la plupart fort adonnés à la chymie; & travaillent à la pierre philosophale & au remède universel. Ce Lao-Kium, dont je vous ai déjà parlé, se vantoit d'avoir le secret de prolonger la vie humaine; ce qui fit appeller ses disciples la *secte des immortels*. Peut-être que le prétendu breuvage de l'immortalité des Chinois n'a été fondé, dans son origine, que sur la doctrine de la vie future & de l'immortalité de l'ame, marquée par quelque allégorie qui fut prise dans la suite à la lettre. Ce sont toujours les vérités qui ont conduit les hommes aux erreurs.

C'est une chose remarquable aux environs de la capitale, de voir les

habitants de la campagne, dans tous les chemins, avec deux paniers sur un bâton, l'un devant, l'autre derriere, recueillir la fiente des bêtes, dont ils engraisent leurs terres. D'autres ramassent avec des rateaux les feuilles d'arbres & la paille pour en faire du feu, parce que le bois y est très-rare.

A mesure que l'on approche de Pékin, les hôtelleries deviennent plus mauvaises : on n'y sert que des légumes & d'autres provisions de peu de valeur. On nous dit pour raison, que, quoique les vivres soient ici plus chers qu'ailleurs, les voyageurs Chinois ne veulent rien ajouter aux quatre sols & demi, qui, dans les autres auberges de l'empire, sont le prix ordinaire du souper & du logement pour une nuit.

Avant que d'arriver à Pékin, je vis, devant la maison d'un Mandarin, donner la bastonnade à un malheureux pour le crime d'un coupable, dont il avoit pris le nom, dans cette vue. Le vrai criminel en avoit obtenu, à prix d'argent, la permission du géolier. Comme je me récriois sur une coutume qui cause toujours mon étonnement, on me raconta qu'un malfaiteur ayant

loué un pauvre pour subir sa sentence, sous prétexte qu'elle ne l'exposeroit qu'à la bastonnade, celui qui se chargea du crime, fut condamné au dernier supplice. La trahison ayant été découverte, les complices furent punis de mort.

Dans un village qui n'est éloigné que de quelques lieues de la capitale, nous rencontrâmes un riche Lettré, ami de notre missionnaire, qui nous retint à dîner. Je vous ai déjà parlé des repas des Chinois; mais je ne fais si je vous ai dit qu'ils n'ont ni assiettes ni serviettes. Quoiqu'ils aient des mouchoirs pendus à leur côté, ils n'en usent que pour essuyer leurs levres. Aussi ont-ils les doigts tous couverts de graisse; spectacle qui fait soulever le cœur. Ils emploient leurs petits bâtons d'yvoire ou d'ébène avec tant d'adresse, qu'ils ramasseroient une épingle avec ces instruments. Ils les tiennent de la main droite, entre le pouce & les deux doigts suivans. Leur méthode, pour manger leur soupe, est d'humer le bouillon, ne faisant usage de leurs baguettes, que pour conduire les plus grosses parties dans leur bouche. Le rôti se présente en petits morceaux

dans des tasses de porcelaine. Ils coupent , autour des os , ce qui leur paroît le meilleur ; ensuite ils se servent de leurs mains pour dépecer le reste. Au lieu de salieres , ils ont de petites saucieres, remplies de marinades & de saumures , dans lesquelles ils trempent leur viande.

Nous sortîmes de table de très-bonne heure ; & nous arrivâmes à Pékin le même jour. Nous passâmes devant des maisons de plaisance & des châteaux magnifiques , qui appartiennent aux Mandarins & aux riches habitants de cette ville. Les deux côtés du chemin en étoient bordés , avec un large canal devant chaque maison , & un petit pont de pierre pour le traverser. La plupart des jardins offroient des cabinets fort agréables. Les allées étoient plantées de cedres & de cyprès. Enfin cette route délicieuse, qui annonce partout la capitale d'un grand empire , ne cessa qu'à l'entrée des fauxbourgs.

Le pere Desrobert nous procura un logement commode assez près du palais impérial , pour être plus à-portée de voir les Jésuites qui demeurent à la cour. La beauté de ce palais consiste

moins dans son architecture, que dans la multitude incroyable d'édifices, de cours & de jardins dont il est composé. Son plan est un quarré oblong; le bâtiment est construit de brique, haut de huit toises, couvert de tuiles jaunes & enduites d'un si beau vernis, qu'elles imitent l'éclat de la dorure, sur-tout lorsqu'elles sont éclairées des rayons du soleil. Le toit présente des lions, des dragons, & toute sorte de figures. Son enceinte, fermée par de bonnes murailles, comprend non-seulement la demeure & les jardins du prince, mais une infinité d'habitations pour ses ministres, ses officiers, & toutes personnes attachées à son service. Il n'a pas moins de cinq quarts de lieues de circonférence; & il occupe le centre de la ville Tartare: car vous saurez, Madame, qu'à la dernière révolution, les habitants de Pékin ayant été obligés de céder leurs maisons aux vainqueurs, ils bâtirent à la hâte une autre cité hors des anciens murs. Ainsi la capitale de la Chine, est comme Londres, formée de deux villes; celle des Tartares, & celle des Chinois. Les femmes & les eunuques de l'empereur habitent dans l'intérieur du

palais. Ce lieu est fermé par une clôture particulière ; neuf cours fort vastes, qui se succèdent, en comprennent toute l'étendue. Elles se communiquent par de grandes portes, dont chacune a sa garde. Ces portes sont voûtées en marbre, & surmontées d'un gros pavillon. On les ouvre depuis la pointe du jour, jusqu'au temps où le son de la cloche avertit qu'il faut sortir du palais. L'approche en est absolument défendue aux aveugles, aux boiteux, aux bossus, aux mendiants & aux Bonzes, en un mot, à tous ceux qui peuvent inspirer du dégoût, soit par quelque difformité considérable, soit par leur excessive mal-propreté.

La charpente du toit qui fait le couronnement des pavillons dont je viens de parler, est un assemblage confus de poutres, de solives, d'appuis disposés en saillies les uns sur les autres, & d'une construction assez bizarre : toutes ces pièces sont peintes en verd, & semées de figures dorées. Les ailes des cours sont formées ou par de petits corps de logis séparés, ou par de longues galeries. L'appartement du prince donne sur la dernière cour. Les por-

tiques qui en décorent l'entrée , sont soutenus par de grosses colonnes d'un bois précieux ; autour régne une plate-forme pavée de marbre blanc , ornée de balustrades , & coupée en divers endroits par des escaliers. Celui du milieu n'est qu'une rampe douce sans degrés ; personne ne monte ou ne descend par là que l'empereur.

Il seroit difficile , Madame , de décrire avec exactitude , toutes les parties de ce vaste palais je doute même que cette description , sans le secours d'un plan gravé , pût être pour vous une lecture agréable. Il suffit de dire , en général , qu'aucun prince dans l'univers n'est logé avec autant de grandeur & de magnificence , que l'empereur de la Chine. Aussi ses sujets ont - ils donné des noms superbes aux galeries , aux portes , aux escaliers , aux cours , aux chambres , aux salles , aux tours , aux portiques de cet immense bâtiment. *La tour suprême , la porte de mille arches , la salle de la souveraine concorde , le portail du ciel net & sans tache , le portique de la valeur mystérieuse , &c.* c'est ainsi qu'ils distinguent les différentes pieces de ce majestueux

300 SUITE DE LA CHINE.

édifice , qui formeroit seul une grande ville. La salle d'audience a environ cent trente pieds de longueur , sur une largeur à-peu-près égale. Les lambris sont sculptés , peints en verd , & ornés de dragons dorés. Les colonnes extérieures qui soutiennent le toit , ont fix à sept pieds de circonférence dans la partie la plus basse , & sont décorées d'un vernis rouge. Les murailles sont d'une blancheur éclatante , mais nues , sans tapis , sans miroirs , sans peintures , ni aucune sorte d'ornemens. Le trône qu'on voit au milieu de la salle , est de la même simplicité. C'est-là que sa majesté reçoit les ambassadeurs.

Aux deux côtés du palais qui n'est proprement que pour la personne de l'empereur , on en voit un grand nombre d'autres assez beaux , assez étendus , pour servir de logement à de grands princes. Ils ont aussi leurs dénominations particulières , & causent autant de plaisir que d'étonnement , par leur beauté , leur variété , & leur richesse. L'un est le *palais du savoir florissant* : c'est-là que le monarque se retire , lorsqu'il veut s'entretenir avec les savants , les consulter , ou garder les jeunes qui

font de regle à la Chine. Un autre est appelé le *palais du conseil de guerre* : on n'y entre que lorsque l'Etat est alarmé par quelque révolte, par les pirates, ou par les incursions des Tartares. Un troisieme est celui des *empereurs morts* : ces princes y sont représentés sur leurs trônes, en bois d'aigle, & vêtus des habits royaux. Ces figures ont devant elles des tables somptueuses, des chandeliers, des cassolettes & d'autres ornements. Dans certains jours de grandes cérémonies, on leur offre plusieurs services de viandes exquises. Le *palais de la bonté & de la prudence* est le lieu où l'on rend les honneurs funebres à l'empereur, immédiatement après son décès. Celui de la *compassion & de la joie* sert de résidence à l'héritier présomptif de la couronne, jusqu'à la mort du prince régnant. Le *palais florissant de l'union* est la demeure des autres fils de sa majesté impériale, jusqu'au temps de leur mariage. Le prince aîné se marie dans le *palais des noces royales*. La reine mere réside dans celui de la *piété*; & les princesses ses filles dans ceux de la *bonté & du bonheur*. La seconde & la troisieme reine, avec

les concubines & autres femmes du monarque défunt , tiennent leur cour dans les *palais du titre dû , de longue vie & du repos céleste*. Quand le prince veut être seul avec l'impératrice , il se rend dans le *palais de la grande amitié* , ou dans celui de la *place du repos*. Le *palais qui reçoit le ciel* , & celui de la *terre élevée* servent aux plaisirs que prend sa majesté avec les reines du second ordre. Celui de la *vertu abondante* , & un autre appelé le *palais qui enveloppe le cœur* , contiennent les joyaux de la couronne , & d'autres raretés d'un prix inestimable. Tous ces édifices sont renfermés dans le même enclos.

On voit hors de l'enceinte le *palais de la double fleur* , ainsi nommé , parce qu'il a été bâti par un prince qui monta deux fois sur le trône de la Chine ; & le *palais des dix mille vies* , où un empereur imbécille se retira avec des Bonzes imposteurs , pour chercher la médecine universelle , & distiller l'eau d'immortalité. Dans l'espace d'un mois , l'ardeur de sa fournaise lui cause une maladie dont il mourut en peu de jours. Le *palais de la parfaite pureté* fut construit par les anciens monarques , sur

SUITE DE LA CHINE. 303

une montagne artificielle , pour célébrer le quinzieme jour de la huitieme lune. Celui de *la tour florissante* est la principale résidence du souverain pendant les grandes chaleurs. Quand il veut prendre le plaisir de la pêche , assister aux combats sur l'eau , ou simplement se promener , il choisit le *palais des dix mille plaisirs* , situé sur le bord d'un lac. La ménagerie se nomme le *palais des murs du tigre*. C'est - là que sa majesté s'amuse à voir les lions , les ours , les tigres , les léopards , les loups , les singes , les paons , les aigles , les cygnes , les grues , les perroquets , & d'autres especes d'animaux & d'oiseaux qui sont nourris dans cet enclos. Les anciens empereurs se rendoient dans le palais appelé *la forteresse du milieu* , pour y voir faire l'exercice à trois mille eunuques ; mais les princes Tartares ont abandonné cet usage.

A tous ces palais on peut joindre vingt - quatre hôtels superbes , placés aux environs du château , pour le logement des grands - maîtres de la maison impériale. Leur emploi consiste à prendre soin des celliers , des offices , des magasins , & des domestiques em-

ployés pour le service de la cour. Sous le règne des monarques Chinois, c'étoient encore des eunuques qui occupoient ces différentes places; elles sont aujourd'hui sous la direction de soixante-douze seigneurs Tartares, qui ont sous eux un grand nombre d'officiers inférieurs.

Outre cette multitude de palais, dont plusieurs feroient honneur à quelques rois de l'Europe, il y a dans la même enceinte, quantité de temples qui ont chacun leur destination marquée. L'un est dédiée aux étoiles du nord, que les Chinois implorent pour obtenir une vie longue & heureuse. Dans un autre, on demande des enfants, des richesses & des dignités. On en voit un troisième que les Chinois regardent avec horreur, mais que l'empereur Cang - Hi a fait bâtir pour des raisons de politique. Il vouloit ménager les Tartares occidentaux, dont il tiroit son origine du côté de sa mere. L'idole qu'on y adore, est nue, & dans la posture indécente de Priape; ce qui choque infiniment la gravité modeste de la nation Chinoise. Tous ces temples, ces palais, ces hôtels

font séparés les uns des autres par des murs , sur lesquels on voit régner des fleurs , des oiseaux , des dragons , & toutes sortes de figures d'animaux en reliefs. Cet assemblage d'édifices , composé de pavillons , de galeries , de colonnes , de balustrades , & d'escaliers de marbre ; cette multitude de toits , dont les tuiles vernies de jaune , de verd , de bleu , jettent un éclat si brillant , qu'au lever du soleil on les croiroit d'or pur , émaillé d'azur & de verd ; enfin cet amas d'ouvrages & d'ornements , les sculptures , les vernis , les dorures , les nattes , les tapis , les peintures , les pavés de marbre ou de porcelaine , forment un spectacle si magnifique , que rien au monde ne peut donner une plus haute idée de la grandeur du maître. Joignez à cela , Madame , les cours , les écuries , les offices , les magasins , les bibliothèques , les jardins , les lacs , les étangs , les parcs , les canaux , les bosquets , avec les bâtimens nécessaires pour loger toutes les personnes employées auprès du prince , & vous conviendrez que les plus belles villes d'Europe sont à peine comparables , pour la magnificence & pour la

grandeur , à ce vaste & superbe palais.

Quoique ses différentes parties soient d'une architecture assez bizarre , on ne peut nier cependant qu'elles ne fassent un tout très-majestueux ; mais il ne faut y chercher ni jets d'eau , ni labyrinthes , ni statues de marbre & de bronze , comme dans nos maisons royales , ni cette élégance , cette finesse , cette perfection de travail & de goût , qui mettent nos artistes si fort au - dessus de ceux de la Chine. La principale beauté des édifices de ce pays consiste dans la disposition régulière des appartements , dans la structure des toits fort élevés , ornés sur l'arrête d'une plate-bande à fleurons , & retroussés par les extrémités , avec des dragons saillants dans les coins. Au-dessous régnent un second toit , aussi brillant que le premier , & dont les appuis peints en verd , sont semés de figures dorées.

Tel est l'édifice le plus remarquable de la capitale ; les autres maisons sont propres & commodes , mais d'une grande simplicité. Les palais même des Mandarins sont plus considérables par leur étendue , que par leur beauté. On y voit de grandes cours , d'immenses

galeries, des portes très-massives, des appartements fort négligés. Cette simplicité vient moins du goût des Chinois qui naturellement aiment le faste, que d'un ancien usage politique : il y auroit du danger à vouloir se distinguer : on feroit un crime à un Mandarin qui bâtiroit un hôtel trop beau, trop élevé. Les censeurs établis par la police, l'accuseroient devant l'empereur ; & le moins qu'il pût lui arriver, feroit d'être obligé d'abattre sa maison. Les tribunaux de la justice ne sont pas d'une architecture plus recherchée, que les logements des particuliers. Les temples sont, après le palais impérial, ce qu'il y a de plus remarquable.

Les murs de la nouvelle ville sont bas & mal entretenus ; mais ceux de la vieille cité, construits de briques, ont environ quarante pieds d'élévation. Ils sont si larges, que plusieurs personnes à cheval peuvent s'y promener de front. On y monte par une rampe douce, qui se prend de fort loin. D'espace en espace on a élevé de grosses tours quarrées. Le fossé est sec, mais

308 SUITE DE LA CHINE.

large & profond. Les portes , au nombre de treize , sont d'une prodigieuse hauteur , & d'une construction qui n'a rien de barbare. Près de chacune d'elles sont deux grands pavillons , dont l'un domine sur la campagne , l'autre sur la ville. Ils ont neuf étages percés de lucarnes ou de canonieres ; au bas est une salle qui sert de corps de garde. En dehors est un espace d'environ soixante toises , qui fait une esplanade entourée d'un demi-cercle de muraille , où cinq cents soldats peuvent faire l'exercice.

La ville de Pékin a six lieues de circuit , sans y comprendre treize fauxbourgs , & a , par conséquent , plus d'étendue que Paris. Les mesures en ont été prises au cordeau , par ordre exprès de l'empereur Cang-Hi. Son immense grandeur répond à la fois au puissant monarque dont elle fait la résidence , & au vaste royaume dont elle est la métropole. Quoique ses maisons soient plus basses que celles de la capitale de la France , elles n'en contiennent pas moins de monde ; car dix Chinois logent à l'aise , où trois François se trouveroient à l'étroit. D'ailleurs la plupart des gens de

métiers , les porte-faix , les pauvres n'ont point leur domicile dans Pékin : ils se tiennent dans les barques dont le port est couvert , & qui forment une seconde ville , presque aussi peuplée que la première. Ajoutez à cela cette foule innombrable de paysans qui arrivent tous les jours des villages voisins , & rendent cette capitale encore plus vivante. Ce qui en augmente sur-tout le mouvement , c'est que les artisans , les barbiers , les tailleurs , les menuisiers , &c. au lieu de rester dans leurs maisons , courent les rues , vont chercher de l'ouvrage en ville , & portent avec eux tous les instrumens propres de leur profession. Il n'est pas jusqu'aux forgerons , qui n'aient leur marteau , leur enclume , leurs fourneaux & leur soufflet. Enfin toutes les personnes riches , celles même qui sont d'une condition médiocre , se font suivre par plusieurs domestiques. Figurez-vous , Madame , nos gens de loi , juges , avocats , procureurs , greffiers ; nos financiers , fermiers , sous-fermiers , payeurs de rentes , agens de change , banquiers ; nos médecins , chirurgiens , apothicaires , en un mot , tous les bourgeois aisés de Paris , pré-

310 SUITE DE LA CHINE.

cédés , accompagnés , suivis d'une troupe nombreuse de commis & de valets ; & vous n'aurez encore qu'une foible idée de la cohue & des embarras de la capitale de la Chine. La multitude est si grande , que vous croiriez que toutes les provinces de l'empire y sont venues fondre pour quelque spectacle extraordinaire. Joignez-y cette quantité infinie de chevaux , de mulets , de chameaux , de chaifes , de chariots , de voitures nécessaires , soit pour les approvisionnements de la ville , soit pour l'usage des personnes qui ne vont point à pied. Pour douze ou quinze sols , on se fait mener , pendant une journée entiere , à cheval ou sur une mule. Les conducteurs tiennent leurs bêtes par la bride , pour se faire passage plus aisément à travers la foule.

La confusion est d'autant plus grande, que par-tout on rencontre différents pelotons d'hommes assemblés pour regarder des charlatans, écouter des diseurs de bonne aventure , des chanteurs , des farceurs , des comédiens. Quand un magistrat , un homme de qualité , un Mandarin marche avec tous ceux qui composent son tribunal , on voit alors cette

multitude se ranger de côté & d'autre, pour faire place à ce nombreux cortège, qui suffit seul pour embarrasser toute la ville. Si c'est un prince du sang, un seigneur de la cour, il est escorté d'un corps de cavalerie. Heureusement que les rues sont fort larges ; car jamais on ne se tireroit de ce cahos. Elles sont presque toutes bâties au cordeau ; la plupart ont une lieue de longueur, & sont bordées de riches boutiques qui font le plus bel effet du monde ; quoiqu'en général, le peu d'élévation des maisons nuise à la beauté de la vue ; mais les especes de pilastres peints & vernis, rangés des deux côtés de chaque boutique, sont un embellissement pour les rues, qui ont l'air d'une décoration de théâtre.

On vend ici de petits livrets, comme à Paris, où les quartiers, les places & les rues sont marqués ; on y a ajouté les noms, les demeures de tous les officiers publics, pour la commodité de ceux qui ont affaire à eux, à-peu-près comme dans notre Almanach royal.

La ville est partagée en une infinité de quartiers soumis à certains chefs

qui ont inspection sur dix ménages , & qui rendent compte au gouverneur de tout ce qui se passe dans leur district. Les maisons d'un même quartier doivent se défendre & se garder mutuellement. S'il s'y commet un vol ou quelque autre désordre , elles en sont toutes responsables. Chaque pere de famille répond aussi de la conduite de ses enfans & de ses domestiques , & est obligé de mettre un écriteau sur la porte , qui dénote le nombre & la qualité de ceux qui demeurent chez lui. Outre cela , la ville est gardée le jour & la nuit , par des soldats qui marchent le fouet à la main , & qui frappent , sans distinction , sur tous ceux qui causent du tumulte ; aussi n'y a-t-il nulle part de tranquillité plus assurée qu'à Pékin. Il est rare d'y entendre parler de gens assassinés , ou de maisons forcées par les voleurs. Ces mêmes soldats sont chargés de nettoyer les rues , d'avoir soin que chaque propriétaire fasse balayer le devant de sa maison , & l'arrose durant les grandes chaleurs. Lorsqu'il a plu , ils relevent la terre de chaque côté , pour faire écouler l'eau : ensuite ils applanissent & battent

tent le chemin ; de maniere que peu de temps après les plus grosses pluies , on peut marcher à pied sec dans tous les quartiers de cette capitale. Cette attention est d'autant plus nécessaire , que les rues de Pékin n'étant point pavées , elles seroient impraticables. C'est encore pis quand on manque de les arroser ; il s'élève en été , sous les pieds des allants & des venants , une poussiere extrêmement fine , qui incommode fort. Comme il y a dans la ville une garnison de quarante mille hommes , principalement destinée à en faire observer la police , tout cela s'exécute avec une promptitude incroyable. Dès que la nuit est venue , on ferme les barrières , qui sont , comme je l'ai dit , aux extrémités de chaque rue. Elles ne s'ouvrent qu'à des gens connus , pour de bonnes raisons , & dans un besoin pressant ; autrement on est arrêté par les sentinelles , & mené en prison. Les entretiens , les danses , les visites , les promenades nocturnes sont des divertissemens qui ne sont point faits pour les honnêtes gens. Ces plaisirs , réservés parmi nous aux personnes du bon ton , sont regardés ici comme les amusemens

314 SUITE DE LA CHINE.

de la canaille, des bandits, des brigands, & toujours punis par la bastonnade. Les soldats qui se promènent d'un corps de garde à l'autre, agitent continuellement une cliquette, pour faire connoître qu'ils s'acquittent de leur devoir. Ils doivent encore répondre à tous les cris des sentinelles qui sont dans la même rue. Le gouverneur de la ville fait tous les jours sa ronde, & arrive quelquefois au moment qu'il est le moins attendu; la plus petite négligence est punie sévèrement. Les officiers & les soldats en faction, sont les seuls à qui il soit permis de porter des armes à Pékin.

Dans les principaux quartiers il y a une cloche, ou un tambour, qui sert à marquer les veilles de la nuit. Chaque veille est de deux heures: la première commence à la fin du jour; tant qu'elle dure, on frappe, de temps en temps, un coup sur le tambour ou sur la cloche. On en bat deux, durant la seconde; trois, pendant la troisième, & ainsi de toutes les autres; de sorte qu'en quelque temps que l'on s'éveille, on peut savoir à-peu-près quelle heure il est. Pendant ce temps-là, un homme chante une chanson dont voici le sens: "Obéis-

„sez à vos parents. Respectez les vieillards & vos supérieurs. Vivez dans l'union. Ne commettez point d'injustice „. Les cloches de Pékin sont de la même matière que les nôtres ; mais leur battant est différent. Il consiste en un marteau de bois ; aussi leur son est-il beaucoup moins aigu & moins incommode. La principale est, sans contredit, la plus grosse de l'univers après celle de Moscou, qui pèse, dit-on, plus de trois cents mille livres. La grande cloche de Nan-Kin, dont je vous ai parlé, n'est pas la moitié aussi pesante que celle de Pékin.

Une autre curiosité de cette capitale est l'observatoire. Cette une grande tour carrée, contiguë au mur de la ville Tartare, & qui domine sur une vaste étendue de pays. Le bâtiment n'a rien de magnifique ; mais on y trouve une sphere armillaire, des globes, des télescopes, & quantité d'instruments de mathématiques, de physique & d'astronomie. Avant l'arrivée des missionnaires, les Chinois n'en avoient que de très-grossiers & très-imparfaits. Le pere Verbiest les fit changer ; mais par respect pour leur ancienneté, ils se con-

316 SUITE DE LA CHINE.

servent encore dans une salle voisine. Ceux de cuivre, que les jésuites leur ont substitués, occupent la plate-forme de la tour. Ils sont grands, bien fondus, ornés de figures de dragons, & fort commodément placés. Si l'exactitude répond à la beauté de l'ouvrage, il n'y a rien en ce genre qu'on puisse leur comparer. Mais il est à croire que les ouvriers de la Chine, manquant d'attention ou d'intelligence, n'ont pas mis dans leur travail cette perfection qui distingue nos artistes de Paris. Cependant, quelque défectueux que puissent être ces nouveaux instruments, ils l'emportent de beaucoup sur ceux dont ils ont pris la place. Mais on n'auroit jamais pu persuader aux Chinois d'en faire usage, sans un ordre exprès de l'empereur, tant ils sont attachés à tout ce qui porte l'empreinte de l'antiquité. C'est encore un des points sur lesquels ils diffèrent des François.

Je suis, &c.

A Pekin, ce premier mars 1743.

LETTRE LXIII.

SUITE DE LA CHINE.

ON demande en Europe, si l'empereur de la Chine jouit du pouvoir despotique? Je réponds, Madame, que si l'on se prosterne devant lui comme devant un Dieu; si le moindre manque de respect à sa personne est puni comme un sacrilège; si ce prince est décoré de tous les titres de la divinité; si il est le souverain de la religion comme de la police; si il exerce une autorité qu'aucune puissance ne peut restreindre; il est constant, d'un autre côté, qu'il n'y a point d'état où la vie, l'honneur & les biens des hommes soient protégés par un plus grand nombre de loix; que plusieurs souverains de la Chine ont regardé ces mêmes loix comme leur soutien, leurs peuples comme leurs enfants, les magistrats comme leurs frères. Si quelques princes abusant de leur pouvoir, ont été les fléaux de l'humanité; d'autres, sans être bornés

par aucun frein, se sont crus suffisamment retenus par la raison & par les mœurs. Ainsi ce gouvernement, despotique par sa nature, est monarchique dans son exercice. Qu'est-ce, en effet, qu'un despotisme qui tolere des corps entiers de magistrats & de sçavants qui osent faire des remontrances, & donner des leçons à leur despote ? Et si le souverain n'y a aucun égard ; s'il fait ressentir les effets de son indignation au mandarin qui a le zèle & le courage de l'avertir, il se décrie dans l'esprit de ses peuples, tandis que la fermeté héroïque du magistrat devient le sujet des éloges publics, & immortalise à jamais sa mémoire. Tel est, en effet, Madame, le devoir de ce qu'on appelle ici *le tribunal des censeurs*, qui, à bien des égards, peuvent être comparés à nos parlements. Non-seulement ils tiennent dans la crainte & dans l'observation des loix les juridictions subalternes, examinent les décisions des autres tribunaux, les cassent ou les approuvent, selon qu'elles leur paroissent injustes ou équitables ; mais ils sont encore les organes dont le peuple se sert pour porter les plaintes au pied du trône ;

pour représenter au souverain, les droits & les privilèges des sujets. De tout temps, les censeurs ont dit avec une noble fermeté aux empereurs, ce qu'ils ont cru de plus convenable au bien de l'état. Les bons princes ont profité de leurs avis; les tyrans les ont méprisés, ou punis de mort. Mais alors toute la nation est entrée dans l'infortune de ses nobles défenseurs; & le respect qu'elle a fait paroître pour ces peres de la patrie, la douleur qu'elle a montrée du traitement qu'ils recevoient, les noms glorieux, les marques d'honneur qu'elle leur a prodigués, les a bien dédommagés de la disgrâce du souverain. Aussi voit-on ces illustres magistrats donner tous les jours des preuves de leur courage & de leur grandeur d'ame. Dès que l'intérêt de l'empire le demande, ils ne ménagent ni grands seigneurs, ni mandarins, quelque protection que leur accorde le monarque. L'amour de la gloire & du devoir l'emporte sur toute autre considération; & dès qu'il faut remplir leur charge, ils comptent pour rien l'interdiction, l'exil, la mort même; les annales de la Chine nous en offrent plus d'un exemple; je

ne citerai que ce seul trait. Douze mandarins résolurent de dévoiler à l'empereur Ti-Siang les sentiments de haine que son extrême cruauté avoit inspirés aux Chinois. Celui qui se chargea le premier de cette commission, fut scié en deux par ordre du tyran. Le second fut appliqué à la tourture, & souffrit une mort cruelle. Le troisieme ne fut pas moins intrépide; & Ti-Siang le poignarda sur le champ de sa propre main. En un mot, il n'y en eut qu'un qui échappa à sa fureur, quoiqu'il ne montrât pas moins de courage. Il se rendit au palais, portant dans ses mains les instruments de son supplice: "Voilà", prince, s'écria-t-il, voilà les fruits, que vos fideles serviteurs obtiennent de leur zele; je viens chercher ma récompense,. L'empereur frappé de tant d'intrépidité, lui pardonna sa hardiesse, & réforma sa conduite.

On n'a jamais vu le tribunal des censeurs se défilier de ses poursuites, quand il les a crues conformes à l'équité, & aux régles d'un sage gouvernement. Les princes vertueux ont reconnu que cet établissement, si utile au bonheur de leurs peuples, les empêchoit eux-mêmes

d'être trompés par les flatteurs , & séduits par la complaisance des courtisans. Est-il possible que dans une pareille administration un souverain exerce un pouvoir arbitraire ? Les réglemens généraux émanent de lui ; mais , par la constitution de l'état , il ne fait rien sans avoir consulté des hommes élevés dans les loix , & élus par les suffrages. Il partage avec eux les soins pénibles de la royauté ; il prend connoissance de toutes les affaires ; on lui présente des requêtes , soit pour demander des grâces , soit pour se plaindre des vexations , soit pour l'avertir de ses propres fautes. On me montra dernièrement un de ses mémoires , adressé à un ancien empereur. On prenoit la liberté de lui dire " qu'il
 „ passoit sa vie dans les délices & dans
 „ l'oisiveté avec une troupe de concu-
 „ bines , au mépris de l'impératrice ,
 „ sa légitime épouse ; qu'il mettoit à
 „ la tête des armées des hommes peu
 „ versés dans le métier de la guerre ,
 „ & plus avides d'or & d'argent , que
 „ d'honneur & de gloire ; que ses finan-
 „ ces s'épuisoient tous les jours par ses
 „ excessives dépenses , &c. „

O v

322 SUITE DE LA CHINE.

De tous les plans & les modeles de gouvernement qui nous sont venus des anciens, je n'en connois point qui renferme autant de perfection que celui-ci. Il roule uniquement, comme je crois vous l'avoir dit, sur les devoirs mutuels des peres & des enfans. Le souverain porte le nom de *pere de l'état*. Un vice-roi est le pere de la province où il commande, comme un mandarin est celui de la ville qu'il gouverne. Un profond sentiment de respect dans les enfans pour ceux dont ils ont reçu le jour, les entretient dans une parfaite disposition à l'obéissance civile. La soumission, qui conserve la paix dans les familles, produit dans les villes une tranquillité qui fait régner le bon ordre dans toutes les parties de l'empire. Ainsi, quoique la Chine soit peut-être la plus absolue de toutes les monarchies, il y a peu de nations sur la terre qui jouissent d'une liberté plus raisonnable. L'empereur est le maître d'imposer les taxes qu'il juge lui convenir ; mais hors le cas d'une pressante nécessité, il use rarement de tout son pouvoir. Il n'y a pas même d'année, où l'on n'exempte

une ou deux provinces, sur-tout lorsqu'elles ont souffert par les maladies ou par la disette.

Le prince dispose souverainement des finances & de toutes les charges ; il nomme , il destitue les vice-rois & les gouverneurs. A l'égard de son successeur , la couronne est tellement héréditaire , que l'empereur , qui a ordinairement un grand nombre d'enfants , choisit celui qu'il veut pour lui succéder ; & , pour son honneur , il ne manque jamais de faire tomber son choix sur celui qui en est le plus digne. Il le déclare de son vivant , *prince héritier* ; & , en cette qualité , il a un rang & des honneurs au-dessus de tous ses autres freres. Le souverain peut varier dans son choix , comme cela est arrivé sous le règne de Cang-Hi. Il est quelquefois arrivé aussi , que le prince , ne trouvant dans sa famille que de mauvais sujets, a cherché un successeur dans une maison étrangere : faut-il s'étonner de voir presque toujours de grands hommes sur le trône de la Chine ?

Les princes du sang n'ont aucun droit aux titres & aux honneurs , sans la permission expresse du maître. Ceux d'en-

O vj

tr'eux dont la conduite ne répond point à la naissance , ne sont connus par d'autres distinctions, que celle de la ceinture jaune , qui est la marque du sang royal pour l'un & l'autre sexe. Cette couleur est regardée ici comme sacrée ; & celui qui en est décoré n'a pas besoin d'autre sauve - garde ; on le respecte partout où il passe. On l'a choisie préféralement à toute autre , parce qu'elle est comme l'emblème du soleil , auquel le prince est comparé. On accorde aux princes du sang une pension pour leur subsistance ; mais le public ne prend aucun intérêt à ce qui les concerne. L'empire est rempli d'une multitude de ces princes qui descendent tous de quelqu'ancienne dynastie , & qu'on reconnoît à leur ceinture. Leur nombre les avilit ; & quelques-uns d'eux sont si pauvres , qu'on en a vu servir les missionnaires en qualité de domestiques. Il n'est permis à aucun de ceux qui ont le rang de prince , de coucher hors de la capitale , sans l'agrément de la cour ; & il leur est défendu de se rendre visite les uns aux autres.

La noblesse n'est héréditaire à la Chine , que dans la famille impériale,

& dans celle de Confucius. Le fils de celui qui a possédé les plus hautes dignités , rampe avec le peuple , s'il ne s'élève par lui-même : il hérite des biens , & non des honneurs de son pere. Lorsque le prince ennoblit certaines personnes , il étend quelquefois cette prérogative à leurs ancêtres & à leurs descendants, jusqu'à un certain nombre de générations. Le pere Verbieft , jésuite Flamand , ayant été fait président du tribunal des mathématiques , & déclaré *grand-homme* par lettres - patentes du souverain , on lui délivra en même temps des lettres de noblesse pour son pere , pour sa mere , & pour les peres & grands-peres de l'un & de l'autre. Les missionnaires furent regardés comme ses freres ; & à ce titre , ils jouirent des privileges de la noblesse. L'empereur écrivant au pere du jésuite Schall , l'appella un *homme de rare pieté* , & sa mere une *matrone d'illustre sainteté*. L'aïeul , qui apparemment ne vivoit plus , fut nommé président du tribunal des mathématiques. Le prince dit , en parlant de la grand'-mere , " qu'il souhaiteroit d'avoir un lieu propre , où il pût toujours l'honorer selon ses mé-

326 SUITE DE LA CHINE.

„ rites , par le sacrifice de l'encens „

En qualité de grand pontife , l'empereur de la Chine peut canoniser & béatifier qui il lui plaît , mais principalement ceux qui se sont rendus utiles par d'importants services , ou recommandables par de grandes vertus. Il peut même en faire des dieux , leur ériger des temples , & contraindre les peuples de les adorer. Enfin , son autorité prévaut sur l'usage même ; car il peut , à son gré , changer les noms des provinces , des villes , des familles ; défendre de se servir de certaines expressions dans le langage , faire revivre les anciennes. Ce que les Grecs , les Romains , & principalement les François , n'ont cru soumis à aucune autorité.

La vénération que les Chinois ont pour leur prince , répond à la grandeur de sa puissance. Il n'y a que les seigneurs de son cortège ordinaire , qui aient la liberté d'être debout en sa présence ; encore sont-ils obligés de fléchir le genou quand ils lui parlent. S'il tombe malade , tous les ordres de l'état s'assemblent dans une vaste cour du palais ; & , sans faire attention à la rigueur de l'air , ils passent à genoux

lès jours & les nuits, occupés à faire éclater leur douleur. Tout l'empire souffre dans sa personne ; & sa perte est le seul malheur que ses sujets paroissent redouter. S'il succombe à la maladie, s'il meurt enfin, on ne dit pas qu'il est mort : ce langage ne seroit pas assez pompeux ; mais on dit " qu'une
 „ grande montagne est tombée ; qu'un
 „ nouvel hôte est entré dans le ciel „.

Je ne ferai point une longue description du cortège impérial, dans les occasions d'éclat. Vous concevez, Madame, que le plus grand roi du monde, chez la nation la plus fastueuse de l'univers, déploie toute la pompe, se fait voir avec tout l'appareil des monarques orientaux. Sa robe est de velours jaune, brodée d'une multitude de petits dragons qui ont cinq griffes à chaque pied. Deux gros dragons entremêlés remplissent le devant de la poitrine. Le bonnet ; les bottines, la ceinture sont de la plus grande richesse. Son train, ses armes, les harnois de ses chevaux, les parasols, les éventails ; tout est brillant autour de lui ; & son auguste cortège est composé de l'élite de la nation, c'est-à-dire, des princes, des ministres

tres, des mandarins, & de tous les officiers qui président aux conseils supérieurs de l'empire.

Il y a à Pékin six cours souveraines, qui ont une inspection générale sur une infinité de tribunaux particuliers. La première veille sur la conduite de tous les magistrats, & avertit le prince toutes les fois qu'un office de mandarin vient à vaquer, afin qu'il y pourvoie sans délai. La seconde a la direction des finances. La troisième est le tribunal des rites, chargé de la conservation des anciennes coutumes, des cérémonies concernant la religion, des sacrifices, de la réception des ambassadeurs, des fêtes, des arts, des affaires étrangères, &c. La quatrième, qui a le département de la guerre, étend sa juridiction sur les troupes, les officiers qui les commandent, & les armes. La cinquième, qui revient à ce que nous appellons *la Tournelle* dans nos parlements, juge souverainement les affaires criminelles. La sixième a la surintendance générale des bâtimens royaux, des ponts & chaussées, des temples, des arcs de triomphes, des digues, en un mot, de tous les ouvrages publics.

& de la marine. Ces six cours ont chacune un président , deux assesseurs , & se sous-divisent en plusieurs classes , composées aussi d'un président & de douze conseillers. On compte jusqu'à quarante ou cinquante de ces tribunaux subalternes. Tel étoit le nombre de ces officiers avant la dernière révolution ; mais depuis la conquête des Mant-Cheoux , on les a doublés , en mettant dans chaque compagnie , autant de Tartares qu'il y a de Chinois ; c'est un trait de politique de la part du conquérant , pour accoutumer les premiers sujets aux manières de la Chine , sans mécontenter les seconds.

Les six juridictions de Pékin sont subordonnées au conseil de l'empereur , composé des princes du sang , des ministres , & des mandarins de la première classe. Sa majesté y préside en personne ; & , après lui , le premier ministre de l'empire. On y juge toutes les causes d'appel ; on y examine les grandes affaires ; & le prince y donne les dernières résolutions. Ce tribunal suprême se nomme *la cour du dedans* , parce qu'il se tient dans l'intérieur du palais.

Tout se fait à la Chine par la disposition de ces différents bureaux , sans qu'il soit permis de s'adresser directement au souverain. Dans les temps des derniers empereurs Chinois , ces tribunaux étoient si absolus , qu'en bien des occasions le monarque lui-même n'osoit pas toucher à leurs décrets. Mais depuis que les princes Tartares sont montés sur le trône , on n'y regarde plus de si près ; témoin l'exercice de toutes sortes de religions étrangères , publiquement autorisé , malgré les remontrances du ministère , & les anciennes constitutions du gouvernement.

Pour empêcher que des corps si nombreux & si puissants ne donnent atteinte à l'autorité du souverain , ou ne trament quelque chose contre ses intérêts , les matieres de leurs juridictions sont tellement partagées , qu'ils ont tous besoin les uns des autres ; il n'y a point d'affaire un peu importante , qui ne soit relative à plusieurs de ces tribunaux , & quelquefois à tous ensemble. On a de plus établi dans chaque cour un inspecteur préposé par le prince , pour examiner ce qui se passe. Il n'a point de voix délibérative ; mais

il assiste à toutes les assemblées ; & sa charge l'oblige d'avertir l'empereur des résolutions les plus secrètes , & surtout des malversations & des injustices.

On veille avec la même sévérité sur la conduite des officiers & des magistrats dans les provinces. Dans toutes les grandes villes , il y a des inspecteurs particuliers , outre les visiteurs extraordinaires , qui , de temps en temps , sont députés par la cour. Si-tôt qu'ils mettent le pied dans les provinces , ils prennent la supériorité sur les vice - rois , & sur tous les autres mandarins. L'effroi qu'ils répandent parmi eux , est si général , qu'il fait dire en proverbe : *Le rat a vu le chat*. Ils portent le sceau impérial attaché au bras droit ; & aussi-tôt qu'ils l'ont reçu du souverain , ils deviennent aussi terribles que la foudre. Ce n'est pas sans raison , puisque le droit de ces censeurs va jusqu'à ôter aux officiers leur emploi & ruiner leur fortune. Mais on ne voit guere tomber la sévérité de ces redoutables juges , que sur ceux dont les désordres sont trop éclatants pour être déguisés , ou à qui la pauvreté ne permet pas de gratifier leur avarice. S'il arrive que les intrigues de ceux dont ils

découvrent les malversations , les exposent à quelque mauvais traitement , ils sont regardés de toute la nation comme les peres de la patrie , & les martyrs du bien public ; tandis que les coupables & leurs protecteurs ne manquent pas de s'attirer des noms odieux , que l'histoire transmet à la postérité.

L'empereur fait lui-même de ces sortes de visites , pour s'instruire par ses propres yeux de la conduite des gouverneurs ; & recevoir les plaintes du peuple. Rien n'est plus remarquable , Madame , que ce que m'a raconté un vieux missionnaire. Il étoit à Nan-King , quand ce que je vais vous dire est arrivé. Je ne fais que rapporter ses propres paroles.

„ L'empereur Cang-Hi , dans une
 „ de ses tournées , s'étant éloigné de ses
 „ gardes , apperçut un vieillard qui pleu-
 „ roit amèrement. Le prince , sans se
 „ faire connoître , lui demanda le sujet
 „ de son affliction. Je n'avois qu'un fils ,
 „ lui répondit le vieillard , dans lequel
 „ j'avois placé toute ma tendresse , &
 „ que je regardois comme l'unique sou-
 „ tien de ma famille. Un mandarin Tar-
 „ tare me l'a enlevé ; & me voilà privé
 „ de l'espérance de jamais le revoir ;

„ car pauvre & infirme comme je suis,
 „ quelle apparence que je puisse obli-
 „ ger le gouverneur à me le rendre ?
 „ Pourquoi non , dit l'empereur ; ve-
 „ nez avec moi ; & allons ensemble
 „ trouver le mandarin ; le vieillard
 „ obéit, & conduisit le prince au palais
 „ du magistrat. Le Tartare ayant été
 „ convaincu du crime dont on l'accu-
 „ soit , le monarque , que ses gardes
 „ avoient rejoint , lui fit trancher la
 „ tête à l'heure même ; puis se tour-
 „ nant vers le pere affligé : Je vous
 „ donne , lui dit-il , l'emploi de cet in-
 „ juste ravisseur ; soyez plus équitable
 „ que lui ; & que son exemple vous ap-
 „ prenne à ne rien faire, qui vous mette
 „ dans le cas de servir à votre tour
 „ d'exemple aux autres „.

Voici un autre usage qui fait bien de
 l'honneur au gouvernement de cette
 nation. De trois en trois ans , l'empereur de la Chine se fait présenter un catalogue , qui contient les noms & les qualités bonnes & mauvaises de tous les mandarins. Dans chaque ville , le principal magistrat examine la conduite des officiers qui lui sont subordonnés , leur donne des notes , ou favorables , ou à leur préjudice , & les adresse au

tribunal souverain de la province. Là ces notes sont soumises à l'examen du vice-roi ; celui-ci y fait ses observations, & y met ses apostilles. Au-dessous du nom du mandarin est écrit : " C'est un
 „ homme avide d'argent. Il est trop sé-
 „ vere & trop dur. Il est vieux , & ne
 „ peut plus faire ses fonctions. Il est fier,
 „ bizarre , capricieux. Il est brusque ,
 „ emporté , brutal , & ne fait pas se
 „ posséder. Il est foible , & ne peut se
 „ faire obéir. Il est lent , & n'expédie
 „ pas les affaires, &c. &c. „ Si les notes
 sont favorables , elles contiennent les
 vertus du mandarin. " C'est un homme
 „ integre ; il n'opprime point le peuple ;
 „ il remplit fidèlement ses devoirs. C'est
 „ un homme d'expérience , ferme sans
 „ dureté , & qui fait se faire aimer ,
 „ sans cesser de se faire craindre „. Ces
 notes & ces apostilles sont envoyées au
 tribunal suprême de Pékin , qui ne
 manque jamais de punir ou de récom-
 penser , suivant le mal ou le bien qu'on
 dit de chacun : les uns sont élevés à
 des places supérieures ; les autres sont
 cassés , ou descendent à des emplois
 subalternes. L'empereur envoie aussi ,
 de temps en temps , des inspecteurs ex-
 traordinaires , qui parcourent les villes

incognito, & , après avoir fait, pendant quelque temps , le rôle d'espion , se découvrent enfin , & font hautement le procès aux coupables.

Malgré ces actes de sévérité , il est des occasions où les injustices les plus criantes sont tolérées , je pourrois presque dire autorisées. Par exemple , tous les mandarins chargés de quelque commission de la cour , sont nommés & députés par le gouvernement. A leur retour, ils sont obligés de faire des présents considérables aux princes du sang, aux seigneurs & aux ministres. On ne veut pourtant pas que ces générosités les incommodent trop ; & pour cela , on leur passe toutes les vexations qui leur procurent de l'argent. Ils n'ont pas à craindre que les gens qu'ils ont ruinés , trouvent de la protection à la cour , ni qu'on recherche leur conduite. Personne même ne se hazarde à se plaindre , parce qu'on n'ignore pas, quelque mine que l'on fasse , qu'il n'y a point de réparation à espérer. Dans ces sortes de cas , on ne peut pas s'adresser directement à l'empereur ; il faut absolument passer par les mains des ministres, ou de ceux qui occupent les premières

336 SUITE DE LA CHINE.

charges du palais ; & tous ces messieurs sont si parfaitement liés d'intérêt les uns avec les autres , que la partie souffrante est nécessairement la dupe de l'affaire.

Certains jours de l'année , l'empereur convoque les grands de la cour , les premiers mandarins des tribunaux , pour leur faire une instruction. Ceux-ci en usent de même dans leur département. Deux fois le mois , ils rassemblent le peuple , & lui exposent familièrement quelque point de morale. C'est le prince lui-même qui assigne les matières qui doivent être traitées.

Ce qui achevera, Madame , de vous donner une haute idée de l'attention continuelle du gouvernement à éclairer la conduite des magistrats, est la gazette qui s'imprime journellement à Pékin. Toutes les nouvelles roulent principalement sur l'administration bonne ou mauvaise des mandarins. On y lit les noms de ceux qui ont été dépouillés de leurs charges , & les causes de cette disgrâce. On rapporte les sentences des tribunaux, les malheurs arrivés dans les provinces ; ce qu'ont fait les gouverneurs pour secourir les peuples ; les dépenses

dépenses ordinaires & extraordinaires du prince, les graces qu'il accorde, les remontrances qui lui sont faites à lui-même, les éloges qu'il donne à ses ministres, les réprimandes, les menaces qu'il leur fait; par exemple: " Un tel, n'est pas en bonne réputation; il sera puni, s'il ne pense à se corriger, ". En un mot, cette gazette contient un détail fidele & circonstancié de toutes les affaires de l'Etat. Les personnes chargées de la composer, doivent la présenter à sa majesté, avant que de la rendre publique. Ce seroit un crime digne de mort, que d'y insérer la moindre fausseté.

La tranquillité du royaume dépend entièrement du soin qu'apporte le monarque, à contenir dans le devoir ceux à qui il confie son autorité. S'il n'avoit pas les yeux sans cesse ouverts sur la conduite des mandarins qui vivent loin de la cour, ils deviendroient autant de petits tyrans dans les provinces.

Mais il y a long-temps, Madame, que je vous parle de ces officiers, sans m'être assez expliqué sur ce qui regarde cette premiere classe de citoyens. Le nom de *mandarins*, qui veut dire com-

mandants, n'est pas celui qu'ils portent à la Chine, où ils ne sont connus que sous le titre de *Quans*, c'est-à-dire, *préposés*, ou gens qui sont à la tête des autres. Les Portugais leur ont donné une dénomination prise de leur langue; & toutes les nations de l'Europe l'ont adoptée,

Comme il y avoit autrefois en France des chevaliers d'armes, & des chevaliers ès loix, il y a pareillement ici des mandarins lettrés & des mandarins militaires. Les loix ont réglé les places que chacun d'eux doit occuper dans les assemblées qui se font au palais. Les mandarins civils sont à la gauche du trône impérial; c'est-à-dire, du côté qui est le plus honorable à la Chine. Les militaires prennent la droite; la robe a le pas sur les armes, comme chez les Romains. C'est sur les premiers que roule tout le gouvernement de l'Etat; car ils peuvent seuls occuper les charges civiles. Leur nombre est de quatorze ou quinze mille. Quatre fois l'année, on imprime un catalogue, où leurs noms, leurs titres, leur pays, & le temps où ils ont pris leurs degrés sont marqués. Ils sont partagés en neuf

classe. Ceux des trois premières exercent les principaux emplois. C'est parmi eux que le prince choisit les *Colao* ou ministres d'Etat, les officiers des cours souveraines, les gouverneurs des grandes villes, les trésoriers-généraux des provinces, les vice-rois, &c. Le nombre des *Colao* n'est pas fixé; il dépend de la volonté du maître, qui les choisit à son gré dans les divers tribunaux: cependant il est rare qu'on en voie plus de cinq ou six à la fois. L'un d'entr'eux jouit ordinairement de quelque distinction au-dessus des autres; il peut être regardé comme le premier ministre, & a toute la confiance du maître.

Les Quans ou mandarins des classes inférieures, occupent les places subalternes de judicature & de finance, commandent dans les petites villes, & sont particulièrement chargés d'y maintenir la police. Il y a entre ces différents ordres, une si grande subordination, qu'un mandarin des trois premières classes peut faire donner la bastonnade à ceux d'un rang inférieur. Le moins considérable d'entr'eux, jouit d'une pleine autorité dans l'étendue de son

district ; mais il tremble devant ses supérieurs , comme ceux-ci devant les tribunaux de la ville impériale , & comme les présidents de ces tribunaux devant le souverain , qui est la source du pouvoir suprême. En général , tous ces officiers sont censés représenter le monarque ; aussi sont-ils , à proportion , aussi respectés que l'empereur même. Le peuple leur parle à genoux , lorsqu'ils sont à leur tribunal. Vous avez vu que s'ils paroissent en public , c'est toujours avec l'appareil le plus imposant. Il est étonnant qu'une nation si nombreuse puisse être contenue dans les bornes du devoir par le petit nombre de mandarins qui sont à la tête de chaque province. Sur une simple feuille de papier , affichée au coin des rues , ils sont obéis avec la plus prompte soumission.

Lorsqu'il vient à vaquer un ou plusieurs de ces offices , on les distribue suivant le rang & le mérite des lettrés. Cette nomination se fait de la manière suivante. On donne avis à l'empereur , qu'il y a quatre ou cinq mandarins à remplacer. Il fait appeler les quatre ou cinq lettrés qui se trouvent les premiers sur la liste ; on écrit sur autant

de billets les noms des gouvernemens vacants ; on les met dans une boîte ; les candidats les tirent successivement , suivant l'ordre de leur degré : & chacun obtient la ville qui lui tombe en partage.

Si les Chinois veulent que le souverain travaille & s'occupe des intérêts de l'Etat , à plus forte raison l'exigent-ils des magistrats. Un mandarin doit être accessible , non-seulement aux heures d'audience , mais à chaque instant du jour & de la nuit. Sa maison est toujours ouverte ; on n'a qu'à frapper sur une espece de tymbale suspendue à la porte ; à ce signal , le juge doit se présenter. Il est vrai que si celui qui vient l'interrompre , n'a pas souffert quelque dommage considérable , qui le mette en droit d'implorer le secours de la justice , il est sûr de recevoir la bastonnade pour cette visite importune.

Les loix interdisent aux mandarins l'usage de la plupart des plaisirs , tels que le jeu , la promenade , les visites , les assemblées ; ils n'ont d'amusement , que ceux qu'ils se procurent dans l'intérieur de leur palais. S'ils veulent se maintenir dans leur charge , il faut qu'ils

l'exercent avec douceur & désintéressement. On ne sauroit croire, jusqu'où le gouvernement pousse l'attention à cet égard. Si un particulier, enfermé par leurs ordres, vient à mourir dans la prison, ils sont obligés d'en donner avis à la cour, & de prouver par plusieurs attestations, non-seulement qu'ils n'ont eu aucune part à la mort de ce malheureux, mais qu'ils lui ont procuré tous les secours convenables. Le prince est informé de tous ceux qui périssent dans les chaînes; &, suivant les avis qu'il reçoit, il ordonne souvent des procédures extraordinaires.

Un mandarin convaincu d'avoir accepté un présent, est destitué de sa place. Si la somme est considérable, il est condamné à mort. Deux magistrats de la même famille, ne peuvent commander dans le même canton; & personne n'exerce l'emploi de mandarin dans sa ville natale, ni même dans sa province. Ordinairement même on ne laisse pas long-temps un officier dans le même endroit. Il est élevé à quelqu'autre poste, dans la seule vue de le faire changer de lieu, pour empêcher qu'il ne contracte dans le pays des engagements & des

liaisons qui pourroient le rendre partial. Ces magistrats sont responsables de tout le mal qui arrive dans leur département ; & s'il se commet ou un vol ou un assassinat , il faut qu'ils découvrent le coupable , sous peine d'être privés de leur charge.

Lorsqu'un mandarin va commander dans une autre province , après s'être acquitté de son office à la satisfaction du public , le peuple lui rend des honneurs incroyables. C'est à qui lui donnera le plus de témoignages de respect , de zèle & de reconnoissance. Il est arrêté à chaque pas , au milieu des rues , par la foule qui s'empresse à se trouver sur son passage , pour lui prodiguer des éloges. On couvre le chemin de fleurs , de tapisseries ; on lui présente des fruits , des confitures ; & l'on brûle des parfums. Ce qu'il y a de plus plaisant dans ce spectacle , c'est de voir ce même peuple lui ôter ses bottes , de distance en distance , pour lui en faire prendre de nouvelles. Toutes celles qui ont été à ses jambes , se conservent comme de précieuses reliques ; & les premières qu'on lui a tirées dans ces transports de gratitude , sont placées dans une espee

de cage sur la porte de la ville. Un mandarin, au contraire, qui ne s'est pas conduit trop honorablement dans son emploi, est traité à son départ, avec assez de dédain & de mépris.

Il n'y auroit certainement point d'Etat plus heureux que la Chine, si tous ceux qui la gouvernent se conformoient aux loix de leur pays. Mais dans un si grand nombre d'officiers, il s'en trouve toujours quelques-uns qui sacrifient le bien public à leurs propres intérêts. Les subalternes emploient toutes sortes de ruses pour tromper les mandarins supérieurs; ceux-ci s'efforcent de leur côté, d'en imposer aux tribunaux suprêmes, & quelquefois même à l'empereur. Ils ont tant d'adresse à déguiser leurs vues sous des expressions humbles & flatteuses; & dans les mémoires qu'ils présentent, ils affectent un air si désintéressé, que le monarque a besoin d'une extrême pénétration, pour découvrir la vérité au travers de tant de voiles.

Le gouvernement militaire roule sur une autre espèce d'officiers, qui sont les mandarins de guerre. On les distingue en cinq classes, qui comprennent plus de dix-huit mille de ces officiers. Ceux

de la premiere classe se nomment *mandarins de l'arriere - garde* ; ceux de la seconde , *mandarins de l'aîle gauche* ; ceux de la troisieme , *mandarins de l'aîle droite* ; ceux de la quatrieme , *mandarins du corps de bataille* ; & ceux de la cinquieme , *mandarins de l'avant-garde*. Ces differents ordres sont gouvernés par cinq tribunaux , subordonnés à un fixieme , qui dépend lui-même de la cour souveraine de Pékin , chargée des affaires de la guerre. Le chef de ce tribunal est un des plus grands seigneurs du royaume ; & son autorité s'étend généralement sur toutes les troupes , tant de la cour que des provinces. Sa dignité répond à celle de maréchal général , ou de connétable. Dans la crainte qu'il n'abuse de son pouvoir , on lui associe un mandarin littéraire , qui a le titre de *surintendant des armes*. Outre cela , on fait éclairer sa conduite par deux inspecteurs tirés du même corps. Le général ne peut former aucune entreprise , sans consulter ces trois officiers , qui rendent compte de toutes ses opérations au bureau de la guerre.

Les dix-huit mille mandarins militaires ont sous leurs ordres plus de sept

cents mille hommes d'infanterie, & deux cents mille cavaliers. Toutes ces milices servent de gardes aux grands mandarins, aux gouverneurs, aux officiers, aux magistrats. Elles les accompagnent dans leurs voyages ; elles veillent pour leur sûreté, pendant la nuit, aux environs des hôtelleries ; & chaque fois que le mandarin s'arrête, elles sont relevées par d'autres gardes. On les a divisées en plusieurs légions ; & chaque légion est composée de dix mille soldats, qui forment cent compagnies de cent hommes. Les Tartares ont des enseignes jaunes ; les Chinois en ont de vertes. Les chefs de chaque corps sont chargés d'exercer régulièrement leurs troupes. De temps en temps, il y a des revues, où l'on visite les chevaux & les armes. Quand toutes ces choses ne sont pas en bon état, les coupables sont punis sur le champ ; les Chinois, par le bâton ; les Tartares, par le fouet. La paie du fantassin est de cinq sols par jour, avec une mesure de riz suffisante pour l'entretien d'un homme. Le cavalier en a une fois autant, & deux mesures de petites seves pour son cheval. Ces troupes sont bien vêtues &

bien armées; on les paie régulièrement tous les trois mois. Leur condition est si bonne, que chacun s'empresse d'y entrer. Il n'est pas nécessaire, comme en Europe, d'employer la violence, l'argent ou l'artifice, pour enrôler les hommes; ils s'engagent gratuitement. Mais les Chinois, naturellement timides, sont de mauvais guerriers; le moindre effort est capable de les rompre. Les Tartares eux-mêmes se sont amollis dans ce climat voluptueux. "Ce sont de bons soldats, disoit le grand empereur Cang-Hi, lorsqu'ils en ont de mauvais à combattre; & ils sont mauvais, lorsqu'ils ont à faire à de bonnes troupes." La paix profonde dont la Chine jouit presque sans interruption, depuis un siècle, a achevé d'énervier leur courage. La préférence que les habitants de la Chine donnent à l'étude & au savoir; l'éducation ordinaire de la jeunesse qui ne voit que des livres, qui n'entend parler que de morale; la dépendance, où les gens de guerre vivent des lettrés, sont autant d'obstacles à la valeur.

Toutes ces milices sont chargées prin-

348 SUITE DE LA CHINE.

principalement de prévenir les révoltes, ou d'appaîser les féditiôns , en se montrant dans les villes & dans les provinces: elles sont chargées aussi de purger les grands chemins de voleurs. Avec l'attention continuelle qu'ils ont à les suivre & les observer, il y en a peu qui leur échappent. Lorsqu'il est question de guerre, on détache plusieurs bataillons de chaque province, pour former une armée. Les soldats ne portent ordinairement l'habit militaire, que pour le service, c'est-à-dire, pour monter la garde, pour faire l'exercice, pour passer en revue, ou pour escorter les mandarins. Dans les autres temps, ils s'appliquent à la profession où ils sont nés. Je vis dernièrement faire l'exercice à un corps de quatre mille hommes d'infanterie. Ils étoient rangés sur deux lignes, & avoient tous des fusils à meche. Les officiers généraux étoient à cheval, armés d'arcs & de fleches; & les subalternes à pied, avec des épées plus ou moins longues, selon leur rang. Toutes ces troupes gardèrent un profond silence, jusqu'au moment où le commandant fit tirer un petit canon

qui étoit sur le dos d'un chameau. A ce signal , elles avancerent , reculerent , & firent leurs évolutions , suivant la discipline du pays , avec beaucoup de régularité. Elles se partagerent ensuite en plusieurs compagnies ; & se mettant à genoux très-près les unes des autres , elles resterent dans cette posture , pendant quelques minutes. Elles se leverent , reprirént leur poste , & se formerent de nouveau sans la moindre confusion. Par ce que j'ai vu de leurs mouvements , je crois qu'on pourroit aisément les dresser à toutes sortes d'exercices.

L'usage de l'artillerie est assez moderne à la Chine , c'est-à-dire , qu'on ne se sert de canons , que depuis environ un siècle & demi. Ce furent les Portugais de Macao , qui en firent présent à l'empereur ; & sur leur modele , on commença à en fabriquer plusieurs. Mais il fallut avoir recours aux Jésuites ; les peres Schall & Verbiest en fondirent , pour leur part , jusqu'à trois cents vingt pieces ; emploi assez singulier pour des missionnaires.

J'ai dit qu'une des cours souveraines

de Pékin à l'administration des revenus de l'État. Rien de plus simple ni de mieux ordonné, que la méthode de les lever. Depuis vingt ans jusqu'à soixante, chaque citoyen paie un tribut personnel, proportionné à ses facultés. Les champs sont mesurés toutes les années vers le temps de la moisson. On fait ce qu'ils doivent rapporter; & l'on règle le tribut en conséquence. Toutes les terres y sont assujetties, même celles qui dépendent des temples : le sacerdoce n'est point ici un titre d'exemption.

Depuis qu'on commence à labourer les terres, c'est-à-dire, depuis le printemps jusqu'à la récolte, il n'est pas permis aux Mandarins d'inquiéter les payfans pour la taille. Outre la bastonnade pour les mauvais payeurs, les magistrats délivrent des billets aux vieillards & aux pauvres du pays, qui vont aussi-tôt trouver les débiteurs, & se font nourrir chez eux, jusqu'à ce que le montant de la somme due soit consommé. L'impôt ordinaire monte à des sommes immenses; non que chaque particulier soit fort chargé, mais à cause de la multitude prodigieuse des

taillables. Il se perçoit, partie en argent, partie en denrées, c'est-à-dire, en grains, en sel, en charbon, en bois, en marchandises, &c. Ces différentes contributions montent ensemble annuellement à plus de neuf cents millions. Les denrées se distribuent en nature entre les officiers de l'empereur, soit dans les provinces, soit dans la capitale, & font partie de leurs appointements. Le reste se partage entre les pauvres & les vieillards. Dans des temps de calamité, on distribue aux laboureurs indigents la quantité de grains dont ils ont besoin pour ensemençer les terres. L'empereur en fait remplir les magasins tous les trois ou quatre ans; &, pendant la disette, il le fait vendre à un prix plus bas, que dans les temps de la plus grande fertilité. Il y a toujours sur l'état ordinaire de la maison du prince, plusieurs millions destinés à cet emploi; mais ses revenus sont si considérables, que toutes ces libéralités n'y font pas une diminution fort sensible. En effet, outre les neuf cents millions que produit la taille annuelle sur les terres, il en tire encore plus de trois cents des

douanes, de la gabelle sur le sel, du loyer des maisons appartenant au domaine, de la coupe des bois, des amendes & confiscations. Ajoutez-y une infinité d'autres contributions en denrées de toute espece, & vous trouverez que ce monarque a, par jour, près de quatre millions de revenus. Vous n'en ferez point étonnée, si vous faites attention à l'immense étendue & à la multitude infinie d'habitants de cet empire. C'est quelque chose d'incroyable, que cette prodigieuse population : quand on est sur les grands chemins, on croit voir des armées ambulantes, des foires, des processions continuelles : il n'y a donc point à se récrier, quand on assure que cet Etat contient près de deux cents millions d'ames. Si la Chine a dans son sein un peuple si prodigieux, il est aisé d'en assigner plusieurs causes. Premièrement les enfants regardent leurs pères comme des dieux ; ils les respectent comme tels dès cette vie ; ils les honorent après leur mort par des sacrifices ; chacun est porté à augmenter une famille si soumise dans ce monde, & si nécessaire dans l'autre.

En second lieu , la multiplicité des femmes y est permise ; & comme les hommes y sont sains & robustes , que l'air y est bon , il n'est pas rare d'y voir des peres avoir cinquante & même cent enfans. La peste n'y a jamais fait aucun ravage ; l'abondance y regne avec la paix. D'ailleurs ces peuples ne voyagent pas ; & il leur est encore moins permis d'aller s'établir dans d'autres pays.

Si la richesse d'un empire consiste dans l'abondance des choses nécessaires à la vie , dans la grande étendue de son commerce , dans les trésors que l'on tire de la terre , la Chine l'emporte certainement sur tous les autres royaumes. Des grains de toute espece , une grande quantité de légumes & de fruits excellents , toutes sortes de bétail , de gibier , de volaille & de poisson ; le sel , le sucre , les épiceries , des vins de riz très-déliçats , plus nourrissans & moins nuisibles que ceux de la vigne , le thé enfin , cette feuille si généralement connue , qui s'envoie d'ici dans toutes les contrées de l'univers ; voilà ce que la Chine produit pour la nourriture. A

354 SUITE DE LA CHINE.

l'égard des vêtements, elle fournit des toiles de chanvre & de coton, des étoffes de soie & de laine, des fourrures superbes, suivant la diversité des lieux & des saisons. Les gens aisés y sont logés commodément & proprement : le vernis, la peinture, la dorure brillent dans les palais des grands & du souverain. Quant au commerce, il y est aussi florissant que dans tout autre endroit du monde. Les Mandarins donnent leur argent à des négociants pour le faire valoir, sur-tout à ceux qui vont à Siam, aux Manilles, à Batavia, à Formose, &c. Ils y portent la porcelaine, les ouvrages vernissés, le sucre, le riz, le thé, les drogues médicinales qu'ils troquent contre de l'argent, de l'or, des perles, des draps d'Europe, &c. Mais le négoce le plus considérable de la Chine, est celui qui se fait dans l'intérieur du royaume. Les rivières, les canaux sont perpétuellement couverts de barques, & les grands chemins, de charrettes, de chameaux, de mulets, de chevaux & d'hommes, qui transportent d'une province à l'autre les

SUITE DE LA CHINE. 355

marchandises qui leur conviennent réciproquement ; & ils se communiquent ainsi leurs richesses. Ce commerce est plus étendu que celui que font respectivement entr'elles toutes les nations de l'Europe ; & la Chine entière est comme un grand marché.

La monnoie, qui a cours dans le pays, n'est que de cuivre mêlé de plomb, de la couleur & de la grandeur de nos sols. L'image de l'empereur n'y est pas empreinte ; on regarderoit comme une injure, que cet auguste portrait passât continuellement par toutes sortes de mains. On met diverses inscriptions qui contiennent des titres fastueux, ou le prix même de la monnoie. Ces pieces percées d'un trou quarré dans le milieu, s'enfilent dans un cordon, pour les porter plus aisément, & auquel on fait un nœud à chaque cent. On peut, avec une de ces pieces, acheter une tasse de thé, une pipe de tabac, & un verre d'eau-de-vie. Un mendiant qui en a trois, peut faire un assez bon dîné. Cette monnoie ne se frappe point comme en Europe ; on la jette en fonte ; & elle ne se fabrique que dans la capitale. Les faux-monnoyeurs sont

punis de mort , comme parmi nous. L'or n'a cours dans le commerce , qu'à titre de marchandise : on en achete avec de l'argent. L'un & l'autre se reçoivent au poids ; les marchands ont de petites balances de poche pour les peser ; & pour couper l'argent , ils ont des ciseaux faits exprès : les Chinois connoissent parfaitement la pureté de ces deux métaux. Si l'on ne veut être trompé avec eux , il ne faut jamais marcher sans trébuchet , & ne pas les perdre de vue un instant. Ils ont des poids de plusieurs sortes , & beaucoup d'habileté à les changer. Lorsqu'ils achètent quelque chose au-dessus de six sols , ils coupent un morceau d'argent & le pesent ; ce qui est fait dans un clin d'œil. Cette coutume a cela d'avantageux , que l'argent ne s'use point à force de circuler , comme cela arrive plus qu'on ne croit , dans notre argent monnoyé. Mais comme il s'en perd toujours quelques parcelles en le coupant , une infinité de gens gagnent leur vie à ramasser les ordures des rues , & à retirer les parties d'argent qui s'y trouvent.

Les Chinois divisent , comme nous ,

la livre en seize onces ; mais chaque once admet plus de sous-divisions que parmi nous , sur-tout par l'appréciation de l'or & de l'argent : elles s'étendent jusqu'à des parties presque imperceptibles. Ils comptent aussi leurs mesures par le pied , le pouce & la ligne , & distinguent quatre sortes de pieds : celui du palais , établi par l'empereur Cang-Hi , est exactement le même que celui de Paris ; le pied du tribunal des mathématiques , est un peu plus grand que celui du palais ; le pied des ouvriers est un peu plus court ; & le pied des marchands a sept lignes de plus que le dernier,

Je suis , &c.

À Pékin , ce 25 Mars 1745.



LETTRE LXIV.

SUITE DE LA CHINE.

ME promenant , il y a quelques jours , avec deux Jéfuites , dans les environs de cette capitale , nous rencontrâmes un vieillard , ami de ces missionnaires , que je reconnus pour un Européen à la-maniere dont il nous falua. C'étoit M. de Bremend , Suédois de nation , qui , en 1721 , avoit accompagné l'ambassadeur , envoyé par Pierre le Grand , à l'empereur Cang-Hi. L'objet principal de cette ambassade étoit d'engager le monarque Chinois à permettre la réfidence d'un agent ordinaire de Ruffie à Pékin , pour entretenir la bonne intelligence entre les deux empires. Le miniftre du Czar , après avoir heureufement exécuté cette commiffion , laiffa M. Lange à la Chine en qualité d'agent de Ruffie , & M. de Bremend pour lui fervir de confeil. Ce dernier s'eft fixé dans cette Capitale , où il jouit d'une grande confidération. Vous ne ferez peut-être pas

fâchée, Madame, de trouver ici la relation de cette ambassade. M. de Bremend l'a écrite en latin; un autre l'a transmise dans notre langue; & je ne fais, pour ainsi dire, que copier cette traduction, ou plutôt que l'extraire, en supprimant d'abord tout ce qui précède l'arrivée de l'ambassadeur sur les frontières de la Chine, & en ne m'attachant qu'à ce qui peut achever de vous faire connoître cette nation.

„ Le 22 de Septembre, dit M. de
 „ Bremend, après avoir chargé notre
 „ bagage sur des chameaux, & les cais-
 „ ses où étoient les présents du Czar,
 „ sur des fourgons, nous montâmes à
 „ cheval, & nous entrâmes sur le ter-
 „ ritoire de l'empire. Les chameaux
 „ étoient fort dociles, & s'agenouil-
 „ loient pour recevoir leur fardeau. Il
 „ n'en étoit pas de même des chevaux;
 „ & l'on eut toutes les peines du monde
 „ à les conduire. Comme la plupart
 „ étoient neufs, il nous fut très-difficile
 „ de les serrer, & encore plus de les
 „ monter. Ils sentoient, à l'odeur, la
 „ différence de nos habits & de ceux des
 „ Tartares. Ils ruoient & regimboient

„ avec furie ; mais ils étoient doux ;
„ lorsqu'on étoit une fois dessus.

„ L'empereur de la Chine défraie les
„ ambassadeurs étrangers, depuis le jour
„ où ils entrent dans ses Etats , jusqu'à
„ ce qu'ils en sortent. Il traite égale-
„ ment les princes tributaires, & tous les
„ seigneurs Tartares , ses vassaux , lors-
„ qu'ils viennent lui rendre hommage.
„ Notre suite étoit composée d'environ
„ cent personnes ; on nous donna quinze
„ moutons , par jour , pour notre nour-
„ riture. C'est presque , avec le bœuf ,
„ la seule provision que l'on trouve ,
„ jusqu'à ce qu'on ait passé la grande
„ muraille. Nous traversâmes des plai-
„ nes & des vallées remplies d'un excel-
„ lent pâturage ; mais nous n'y vîmes
„ pas une seule tente. Je demandai pour-
„ quoi un si beau pays étoit sans habi-
„ tants ? On me répondit que l'empereur
„ avoit défendu aux Tartares d'appro-
„ cher des frontières de Russie , de peur
„ qu'ils ne fussent tentés de passer dans
„ ce pays , comme plusieurs l'avoient
„ déjà fait. Ces vallées fertiles sont en-
„ tourées de côteaux , dont la pente est
„ douce , & le sommet couvert d'ar-
„ bres.

„bres. Ces objets forment une per-
 „fective si agréable , qu'on en trouve-
 „roit difficilement de pareilles dans
 „aucune autre contrée de l'univers.
 „Ce qui y ajoute un nouveau prix ,
 „ce sont quantité de petits ruisseaux
 „pleins de poissons , & une multitude
 „de gibier répandu dans les vallées &
 „dans les bois.

„A mesure que nous avançons du
 „côté de la grande muraille , nous ap-
 „percevons sur les montagnes quantité
 „de marmotes : elles se creusent des
 „tanieres où l'on prétend qu'elles res-
 „tent pendant l'hiver , sans prendre
 „aucune nourriture. Elles se tiennent
 „à l'entrée de leur terrier, où elles font
 „une garde assidue ; & au moindre
 „danger qu'elles apperçoivent , elles
 „se dressent sur leurs pieds de derriere,
 „& jettent un cri, comme un homme ,
 „pour avertir celles qui se trouvent
 „dans les champs ; & toutes rentrent à
 „l'instant dans leurs trous. Ces mêmes
 „montagnes sont remplies de rhubar-
 „be ; & il y a apparence que les mar-
 „motes se nourrissent de ses racines ;
 „car par-tout où il y a dix ou vingt
 „plants de cet arbruste , on est sûr d'y

„ trouver plusieurs terriers : je crois même que le fumier qu'elles déposent ,
 „ ne contribue pas peu à multiplier cette
 „ plante, & qu'en remuant la terre, elles
 „ donnent lieu aux jets de se reproduire.

„ Le 3 Octobre nous trouvâmes, sur
 „ les bords de la Tola, quantité de Tartares campés avec leurs troupeaux.
 „ C'étoient les premiers habitants que
 „ nous eussions vus depuis que nous
 „ eûmes quittés les frontieres. Les Russes prétendent que tout le pays qui
 „ est à l'occident de cette riviere , leur
 „ appartient , & qu'elle sert de borne
 „ naturelle aux deux empires. Ce seroit
 „ un accroissement pour les domaines
 „ du Czar ; mais les deux monarques
 „ possèdent une si vaste étendue de
 „ pays, qu'ils se mettent peu en peine
 „ de quelques arpents de terre de plus
 „ ou de moins ; outre qu'une pareille
 „ acquisition ne les dédommageroit pas
 „ des frais qu'elle occasionneroit.

„ Le 9 , un Lama député à la cour
 „ de Pékin , se joignit à notre compagnie ; & nous jugeâmes à son habillement & à sa suite, que c'étoit un
 „ homme de considération. Il nous parla
 „ d'un tremblement de terre , qui étoit

„ arrivé à la Chine , & nous demanda
 „ ce que les Européens pensoient de ce
 „ phénomène. Nous répondîmes qu'on
 „ l'attribuoit communément à des feux
 „ souterrains ; & nous le priâmes à notre
 „ tour, de nous dire quel étoit là-dessus
 „ le sentiment de ses compatriotes ? Sa
 „ réponse fut , que lorsque Dieu eut
 „ formé la terre , il la posa sur le dos
 „ d'une grosse grenouille ; & que toutes
 „ les fois que cet animal secoue sa tête
 „ ou allonge ses jambes , il fait trem-
 „ bler la partie de la terre qui est dessus.
 „ Nous ne demandâmes pas une plus am-
 „ ple explication , & nous fîmes tom-
 „ ber la conversation sur d'autres sujets.

„ Le 14 , nous ne pûmes abreuver
 „ nos montures , parce que nos puits
 „ se remplissoient de sable , aussi-tôt
 „ que nous les avions creusés. Ce sable
 „ est si sec & si léger , que le vent vous
 „ le jette au visage , & que vous ne
 „ pouvez vous en garantir que par le
 „ moyen d'une gaze de crin , que les
 „ voyageurs portent devant les yeux ,
 „ & qui sert également contre la neige.
 „ Le vent devint si fort , vers le soir ,
 „ qu'il nous fut impossible de dresser
 „ nos tentes. Je dirai , à cette occasion ,

364 SUITE DE LA CHINE.

„ que celles dont nous nous servons en
 „ Europe , deviennent inutiles parmi
 „ ces sables , parce qu'on ne sauroit
 „ assurer les piquets. Celles des Tarta-
 „ res valent beaucoup mieux ; comme
 „ elles sont rondes & basses , elles don-
 „ nent au vent bien moins de prise.
 „ Elles sont d'ailleurs plus chaudes, plus
 „ légères , & plus aisées à tendre & à
 „ transporter.

„ Je ne puis passer sous silence la
 „ maniere dont on tue le bétail dans
 „ ce pays. On perce l'animal avec un
 „ couteau entre deux côtes ; on passe
 „ la main dans son corps ; & on lui
 „ presse le cœur jusqu'à ce qu'il expire;
 „ ainsi tout le sang reste avec la chair.
 „ Après que le mouton est mort , ce
 „ peuple affamé ne se donne pas le temps
 „ de l'apprêter. Il le coupe par mor-
 „ ceaux , le fait rôtir avec la peau sur la
 „ braise ; & le mange , après avoir raclé
 „ la laine avec un couteau.

„ Il y avoit six semaines que nous
 „ avions quitté la frontiere , sans nous
 „ être arrêtés un seul jour , & sans avoir
 „ vu une seule maison : il y avoit près
 „ d'un mois que nous étions entrés
 „ dans un désert de sable , sans avoir

„ rencontré , ni arbre , ni rivière , ni
 „ buisson , ni montagne ; & nous étions
 „ obligés de prendre des détours pour
 „ avoir de l'eau. Le second de Novem-
 „ bre , nous découvrîmes la grande
 „ muraille ; & un de nos gens se mit à
 „ crier : *Terre , terre* , comme si nous
 „ eussions été en pleine mer.

„ Nous continuâmes notre route vers
 „ le sud ; & , de temps en temps , nous
 „ découvrîmes dans les rochers , de
 „ petites huttes entourées d'un petit
 „ champ , qui ressembloit parfaitement
 „ à ces paysages grotesques , peints sur
 „ la porcelaine & les étoffes de la Chi-
 „ ne. Les Européens les regardent com-
 „ me imaginaires ; mais ils sont copiés
 „ d'après nature.

„ Nous arrivâmes enfin à la fameuse
 „ muraille ; & nous entrâmes par une
 „ grande porte qui se ferme toutes les
 „ nuits. Elle est gardée par un corps de
 „ mille hommes , commandé par deux
 „ officiers de distinction , l'un Tartare ,
 „ l'autre Chinois. Depuis la dernière
 „ révolution , tous les postes de consé-
 „ quence sont ainsi confiés à des per-
 „ sonnes de l'une & de l'autre nation ,
 „ qui se servent d'espions mutuellement.

366 SUITE DE LA CHINE.

„ Ces deux officiers , suivis de quantité
 „ de subalternes, vinrent féliciter l'am-
 „ bassadeur de son heureuse arrivée, &
 „ l'inviterent à prendre du thé. Nous
 „ mîmes pied à terre ; & nous nous
 „ rendîmes dans une grande salle, gar-
 „ nie de bancs , & destinée à y rece-
 „ voir les personnes de distinction. On
 „ nous y servit plusieurs sortes de fruits
 „ & de confitures ; & une demi-heure
 „ après , l'ambassadeur se remit en
 „ marche.

„ Le commandant de la première
 „ ville Chinoise où nous entrâmes, vint
 „ au-devant de son Excellence , l'ac-
 „ compagna jusqu'au logement qui lui
 „ étoit préparé , lui envoya des provi-
 „ sions , & l'invita à souper. Les plats
 „ étoient petits , mais arrangés symmé-
 „ triquement ; & les vuides étoient rem-
 „ plis par des saucieres. Le maître d'hô-
 „ tel étoit assis à terre, & s'acquittoit de
 „ son emploi avec beaucoup de dextéri-
 „ té. Il coupoit en si petits morceaux les
 „ viandes qu'on lui apportoit , qu'on
 „ n'avoit que la peine de les avaler. Il
 „ les donnoit à des valets, qui faisoient
 „ leur service avec une attention admi-
 „ rable , & sans qu'on entendît le moins

„ dre bruit. Après qu'on eut apporté le
 „ fruit, on fit entrer dix ou douze mu-
 „ siciens, dont la plupart jouoient de
 „ divers instruments à vent, mais si dif-
 „ férents des nôtres, que je serois fort
 „ embarrassé d'en donner la description.
 „ La musique fut accompagnée de dan-
 „ ses, où l'on ne changeoit presque
 „ jamais de situation; tout se passoit en
 „ mouvements forcés, & en gestes ridi-
 „ cules. Au sortir de table, un officier
 „ appella nos domestiques, & leur or-
 „ donna de prendre nos places; ce qui
 „ produisit une scène divertissante qu'il
 „ fallut laisser jouer, pour ne pas faire
 „ affront au maître de la maison. Dans
 „ chaque ville où nous entrions, on
 „ nous rendoit les mêmes honneurs.
 „ Dans plusieurs endroits les danses &
 „ la musique étoient accompagnées
 „ d'un combat de cailles. Il est éton-
 „ nant de voir avec quel acharnement
 „ ces petits animaux fondent l'un sur
 „ l'autre dès qu'ils sont sur le champ de
 „ bataille. Ils combattent jusqu'à la
 „ mort, comme les coqs. Les Chinois
 „ aiment passionnément cette espèce de
 „ divertissement, & font d'aussi fortes
 „ gageures sur leurs cailles, que les

„ Anglois sur la course de leurs che-
 „ vaux. On a soin de séparer ces oiseaux
 „ avant qu'ils se soient blessés ; & on
 „ les enferme dans des cages, jusqu'à ce
 „ qu'il se présente une autre occasion
 „ de les remettre aux prises.

„ En approchant de la capitale, je
 „ logeai dans un village, chez un auber-
 „ giste, où je remarquai le génie des
 „ Chinois, même dans les choses les
 „ plus ordinaires & les plus simples. Je
 „ vis dans la cuisine de mon hôte, six
 „ marmites placées en rond sur un four-
 „ neau. Il y avoit sous chacune d'elles
 „ une ouverture pour recevoir le feu,
 „ qui consistoit en quelques petits bâ-
 „ tons mêlés avec de la paille. Il tira
 „ une courroie qui tenoit à un soufflet,
 „ & fit bouillir toutes ces marmites en
 „ un instant. Le bois est si rare dans les
 „ environs de l'ékin, qu'il n'y a point
 „ d'expédient que ce peuple n'imagine,
 „ pour faire cuire ses aliments à peu de
 „ frais, & se chauffer pendant l'hiver,
 „ qui est ici très-rude durant deux mois.

„ A deux lieues de Pékin, la cour
 „ députa deux Mandarins pour féliciter
 „ l'ambassadeur sur son heureuse arri-
 „ vée. Ils amenèrent quelques chevaux

„ pour notre entrée , qui se fit dans
 „ cet ordre. Un officier , l'épée nue à
 „ la main, trois soldats , un tymbalier ,
 „ vingt-quatre soldats sur trois de front ,
 „ le maître d'hôtel , douze valets de
 „ pied , deux pages , trois interpretes ,
 „ l'ambassadeur & un Mandarin de dis-
 „ tinction , deux secretares , six gen-
 „ tilshommes marchant deux à deux ,
 „ & plusieurs domestiques ; tout notre
 „ monde étoit habillé magnifiquement.
 „ Les soldats avoient leur uniforme , &
 „ présentoient leurs mousquets ; on n'a-
 „ voit pas voulu qu'ils portassent leur
 „ épée nue ; on ne l'avoit permis qu'à
 „ l'officier. Après deux heures de mar-
 „ che , au milieu d'un tourbillon de
 „ poussiere , & d'une multitude innom-
 „ brable de spectateurs , nous entrâmes
 „ dans la ville par la grande porte du
 „ nord , en face de laquelle est une rue
 „ tirée au cordeau , qui s'étend à perte
 „ de vue. On avoit eu soin de l'arroser ;
 „ ce qui nous dédommagea de la pous-
 „ siere que nous venions d'essuyer. On
 „ avoit détaché un corps de cinq cents
 „ cavaliers , pour tenir le passage libre ;
 „ mais malgré cette précaution , la foule
 „ étoit si grande , que nous eûmes tou-

„tes les peines du monde à avancer.
 „Quantité de femmes avoient quitté
 „leur voile , & se tenoient aux fenê-
 „tres , aux portes & aux coins des rues.
 „Les soldats traitoient le peuple avec
 „beaucoup de douceur & d'humanité.
 „Il est vrai qu'il s'écartoit le plus qu'il
 „pouvoit , pour nous faire place. Nous
 „arrivâmes enfin dans cette partie de
 „Pékin, qu'on appelle *la ville des Tar-*
 „*tars* , où l'on nous avoit préparé un
 „logement. Le soir, le maître des céré-
 „monies vint rendre visite à l'ambassa-
 „deur , lui demanda , au nom de l'em-
 „pereur , le sujet de sa venue , & se re-
 „tira après qu'on lui eut répondu. Un
 „autre officier arriva de la part du pre-
 „mier ministre, pour saluer son Excel-
 „lence , & lui faire des excuses de ce
 „qu'il ne venoit pas lui-même ; ajou-
 „tant que la nuit étoit trop avancée ;
 „mais qu'il auroit cet honneur le lende-
 „main. En attendant, il lui envoya tou-
 „tes sortes de provisions , comme une
 „marque de respect pour sa personne ,
 „quoique nous en eussions au delà de
 „ce que nous en pouvions consommer.
 „A dix heures du soir , l'officier de
 „garde ferma notre porte , & y mit

„ le sceau du prince , pour que per-
 „ sonne ne pût entrer ni sortir pendant
 „ la nuit. C'est la coutume d'interdire
 „ toute communication entre les am-
 „ bassadeurs étrangers & les habitants ,
 „ jusqu'à ce que les premiers aient eu
 „ audience de l'empereur.

„ Dans la visite que le premier mi-
 „ nistre rendit à son Excellence, il étoit
 „ accompagné du maître des cérémo-
 „ nies & de cinq Jésuites. Dès qu'ils
 „ furent à la porte , deux domestiques
 „ prirent les devants, faisant une espece
 „ de bruit sourd , comme cela se prati-
 „ que ici , lorsqu'il arrive quelque per-
 „ sonne de considération. Le ministre
 „ Chinois pria l'ambassadeur de lui re-
 „ mettre une copie de ses lettres de
 „ créance, ce qu'il refusa d'abord ; mais
 „ on lui dit que le prince ne recevoit
 „ aucune lettre , même de ses meilleurs
 „ amis , parmi lesquels sa Majesté Cza-
 „ rienne tenoit le premier rang, sans en
 „ savoir le contenu. Son Excellence en
 „ donna une copie en latin , l'original
 „ étoit en Russe. Les missionnaires la
 „ traduisirent en Chinois ; & ensuite ils
 „ se retirerent. Le premier ministre resta
 „ chez l'ambassadeur, & s'entretint avec

„ lui sur différents sujets. L'empereur
 „ envoya un officier pour s'informer
 „ de la santé de son Excellence. Il étoit
 „ suivi de quatre hommes qui portoient
 „ une table couverte d'une piece d'é-
 „ toffe jaune , sur laquelle il y avoit
 „ plusieurs sortes de fruits & de confi-
 „ tures , & , au milieu , un quartier de
 „ mouton. L'officier lui dit que ces pro-
 „ visions avoient été prises sur la table
 „ de sa Majesté ; que ce prince espéroit
 „ qu'il voudroit bien en manger ; ce
 „ qui est regardé ici comme une mar-
 „ que singuliere de faveur.

„ Le lendemain , l'ambassadeur vit
 „ arriver le ministre des affaires étran-
 „ geres. La conversation roula princi-
 „ palement sur le cérémonial qui devoit
 „ avoir lieu à l'audience publique. Le
 „ tribunal des rites est chargé si scrupu-
 „ leusement de le faire observer , qu'a-
 „ vant qu'un ambassadeur paroisse à la
 „ cour , l'usage veut qu'il soit exercé
 „ pendant plusieurs jours , comme un
 „ comédien répète son rôle pour mon-
 „ ter sur le théâtre. Mais on dispensa
 „ notre ambassadeur de plusieurs céré-
 „ monies , & , en particulier , d'une
 „ certaine marche usitée à la Chine ,

„ pour marquer le respect dû au sou-
 „ verain. Cette marche, ou, pour
 „ mieux dire, cette course, passe ici
 „ pour une politesse aussi gracieuse, que
 „ nos révérences en Europe. Les mission-
 „ naires ont été obligés de l'apprendre ;
 „ & ce doit être une chose assez plai-
 „ sante, de voir de graves Jésuites
 „ courir avec légèreté & à très-pe-
 „ tits pas, jusqu'au fond d'une cham-
 „ bre quand ils entrent chez l'empereur ; là on demeure un moment
 „ debout, les deux bras étendus vers la
 „ terre : ensuite, après avoir fléchi les
 „ genoux, on se baisse, on se relève,
 „ & l'on recommence trois fois la même
 „ comédie, en attendant l'ordre de s'a-
 „ vancer, & de se mettre à genoux
 „ aux pieds du monarque. Les Chinois
 „ s'acquittent de cette cérémonie avec
 „ toutes les graces de leur pays..

„ Son Excellence vouloit remettre
 „ elle-même ses lettres de créance à sa
 „ Majesté, & se dispenser de se prosterner
 „ trois fois en entrant dans la salle
 „ du trône. On l'assura que ce qu'elle
 „ demandoit étoit contraire à ce qui
 „ se pratique à la Chine de temps im-

„ mémorial ; que l'usage est de poser
 „ les lettres sur une table , à quelque
 „ distance du trône ; & que c'est à
 „ l'officier préposé pour cet effet à les
 „ remettre à sa Majesté. Après bien
 „ des pourparlers, bien des allées & des
 „ venues ; il fut enfin décidé que son
 „ Excellence se conformeroit à la cou-
 „ tume établie à la cour de Pékin ; &
 „ que quand l'empereur de la Chine en-
 „ verroit un ambassadeur en Russie , on
 „ lui donneroît ordre de suivre éga-
 „ lement tout ce qui s'y pratique.

„ Le jour fixé pour l'audience , plu-
 „ sieurs officiers de la cour se rendirent,
 „ en habits magnifiques à notre lo-
 „ gement , pour nous conduire au pa-
 „ lais. Nous y arrivâmes vers les dix
 „ heures du matin ; & ayant mis pied
 „ à terre à la porte , nous vîmes , avec
 „ beaucoup d'étonnement , parmi les
 „ soldats à qui la garde en étoit confiée,
 „ un des premiers seigneurs de la cour
 „ en faction. Il avoit été condamné à
 „ cet office , pour avoir vendu sa pro-
 „ tection. D'autres fois , on oblige les
 „ ministres coupables à balayer les cours
 „ du palais ; mais , par respect pour le

SUITE DE LA CHINE. - 375

„rang qu'ils ont possédé, on ne laisse
„pas malgré leur disgrâce, de les
„saluer en fêchissant le genou.

„On nous conduisit dans une salle,
„où nous primes du thé, en attendant
„que l'empereur fût arrivé. Nous pas-
„sâmes delà dans une cour spacieuse,
„à la porte de laquelle étoient trois
„éléphants noirs qui servoient comme
„de sentinelles. Ils portoient sur le dos
„des tours ornées de sculpture, & ma-
„gnifiquement dorées. Le concours du
„peuple étoit incroyable, & le nom-
„bre des gardes aussi surprenant que
„la richesse de leurs habits. Deux sei-
„gneurs Tartares, dont l'office est de
„recevoir les ambassadeurs, vinrent
„nous prendre, & nous firent passer
„dans une autre cour, environnée
„d'officiers & de soldats; delà nous
„fûmes conduits dans une troisième,
„d'où l'on entre dans la salle du trône.
„Nous trouvâmes tous les ministres
„& les grands de l'Etat, assis sur des
„carreaux, les jambes croisées, devant
„la porte, & en plein air. On avoit
„gardé des places pour l'ambassadeur
„& les personnes de sa suite. Nous
„restâmes assis au froid, jusqu'à ce que

376 SUITE DE LA CHINE.

„ le prince fût entré ; & pendant cet
 „ intervalle, tout étoit dans le plus pro-
 „ fond silence. Les deux côtés du trône
 „ étoient gardés par cent douze soldats ,
 „ dont chacun avoit une enseigne diffé-
 „ rente , assortie à la couleur de son
 „ habillement. Vingt-deux officiers por-
 „ toient à la main de riches écrans jau-
 „ nes , dont la forme représentoit des
 „ soleils. D'autres, en plus grand nom-
 „ bre, avoient des étendarts ornés de
 „ figures de dragon, ou de quelque
 „ autre symbole ; & derriere tous ces
 „ rangs étoient plusieurs seigneurs ri-
 „ chement vêtus ; ce qui relevoit infi-
 „ niment l'éclat du spectacle.

„ L'empereur , environné d'un grand
 „ nombre de Mandarins , de ministres
 „ d'Etat , de princes du sang , étoit
 „ assis sur une espece d'estrade , les
 „ jambes croisées à la maniere des
 „ Tartares. Ce trône avoit trois à
 „ quatre pieds de hauteur , & res-
 „ sembloit à un autel. Il étoit couvert
 „ de magnifiques tapis ; on y voyoit
 „ aussi des peaux de martres. L'empereur
 „ avoit un habit de damas brun , &
 „ une veste de satin bleu , garnie d'her-
 „ mine , avec une chaîne de corail au

„ cou , & un bonnet bordé de martre ,
 „ d'où pendoient du côté gauche , plu-
 „ sieurs plumes de paon , avec un flocc-
 „ con de soie rouge. Le maître des céré-
 „ monies fit approcher son Excellence ,
 „ & la conduisit d'une main , pendant
 „ qu'elle tenoit ses lettres de créance
 „ de l'autre. On posa les lettres sur une
 „ table , ainsi qu'on en étoit convenu ;
 „ mais sa Majesté fit signe à l'ambassa-
 „ deur d'approcher. Il prit alors ses let-
 „ tres ; & s'avancant vers le trône ,
 „ accompagné du premier ministre , il
 „ se mit à genoux , & les plaça devant
 „ l'empereur. Ce prince les toucha
 „ avec la main ; il demanda ensuite des
 „ nouvelles de sa Majesté Czarienne ,
 „ & dit à l'ambassadeur , que s'il l'avoit
 „ dispensé du cérémonial , ce n'étoit
 „ qu'en considération de l'amitié qu'il
 „ avoit pour son maître. L'introduit-
 „ reur reconduisit son Excellence ; & un hé-
 „ rault donna ordre à haute voix à la
 „ compagnie , de se mettre à genoux ,
 „ & de saluer neuf fois sa Majesté im-
 „ périale. Nous voulûmes nous dispen-
 „ ser de cette espece d'hommage ; mais
 „ il fallut nous y soumettre. Le hérault
 „ étoit debout , & prononçoit ces mots

378 SUITE DE LA CHINE.

„ en langue Tartare : *Courbez-vous &*
 „ *levez-vous* ; ce qui fut répété jusqu'à
 „ neuf fois.

„ Ce cérémonial fini , l'introducteur
 „ accompagna son Excellence avec les
 „ gentilshommes de sa suite , dans la
 „ salle d'audience. Nous nous assîmes à
 „ la file , sur des carreaux à la droite du
 „ trône ; ayant derrière nous trois mis-
 „ sionnaires , attachés à la cour , qui ,
 „ tour-à-tour , nous servirent d'inter-
 „ pretes. L'empereur appella l'ambassa-
 „ deur , lui toucha la main , & s'entre-
 „ tint familièrement avec lui sur diffé-
 „ rents sujets. Il lui présenta ensuite une
 „ coupe d'or , pleine d'une espece de
 „ vin chaud , fait de différentes sortes
 „ de grains. On fit passer la coupe aux
 „ gentilshommes de la suite de son Ex-
 „ cellence ; nous bûmes à la santé du
 „ monarque ; & il eut la bonté de nous
 „ dire que cette liqueur nous fortifieroit
 „ contre le froid. Les fils de ce prince ,
 „ les ministres & les grands de la cour
 „ étoient assis à la gauche du trône. Nous
 „ vîmes ensuite arriver huit ou dix petits
 „ fils de l'empereur. Ils étoient tous
 „ bien faits ; mais rien ne les distinguoit
 „ que le dragon à cinq griffes , qui étoit

„ tiffu fur leurs vêtements. Ils avoient
„ fur la tête un petit bonnet fourré de
„ martre zibeline. Ils furent suivis d'une
„ troupe de musiciens. La salle étoit
„ pleine de monde ; & cependant tout
„ étoit tranquille. Chacun fait ce qu'il
„ a à faire ; & tout s'exécute avec au-
„ tant de régularité , que de prompti-
„ tude. En un mot , il régné dans cette
„ cour autant d'ordre & de décence ,
„ que de magnificence & de grandeur.
„ Comme il étoit près de midi , on
„ nous servit à dîner ; on plaça devant
„ la compagnie , de petites tables très-
„ propres couvertes de fruits & de con-
„ fitures. On apporta ensuite des viandes ,
„ qui consistoient en gibier , en volaille ,
„ en mouton & en cochon. L'empereur
„ envoya plusieurs plats à son Ex-
„ cellence , & , entr'autres , quelques
„ faisans. On eut de la musique pendant
„ tout le repas. Un vieux Tartare chan-
„ ta une chanson guerrière au son d'un
„ caril on de petites cloches qu'il avoit
„ devant lui , & qu'il frappoit avec deux
„ baguettes d'ivoire. Une jeune Tartare
„ sonna l'alarme , chantant , dansant &
„ battant la mesure. Il entra deux petites
„ filles qui chanterent & danserent de

„ même. Elles furent suivies de plusieurs
 „ fauteurs, qui firent différents tours dans
 „ la cour, & auxquels succéderent des
 „ gladiateurs & des lutteurs. La plupart
 „ étoient nus, ou n'avoient pour tout
 „ habit, qu'un caleçon de grosse toile.
 „ Quand un d'eux recevoit un coup vio-
 „ lent, ou se bleffoit, le prince don-
 „ noit ordre qu'on en eût soin. S'ils s'a-
 „ charnoient avec trop de fureur, il
 „ faisoit signe qu'on les séparât. Ces
 „ marques d'humanité de la part du
 „ monarque, rendoient ce spectacle
 „ plus supportable; car plusieurs de ces
 „ lutteurs faisoient des chutes, & rece-
 „ voient des coups si terribles, que j'é-
 „ tois surpris qu'ils ne se tuassent pas.

„ Il parut ensuite deux corps de Tar-
 „ tares, vêtus de peaux de tigres, ar-
 „ més d'arcs & de fleches, & montés
 „ sur des chevaux de haute taille. Ils
 „ combattirent d'abord comme enne-
 „ mis, mais ensuite ils se réconcilièrent,
 „ & commencèrent à danser au son des
 „ voix & des instruments. Un géant,
 „ couvert d'un masque effroyable, ha-
 „ billé & monté comme les Tartares, &
 „ représentant le diable, vint les inter-
 „ rompre. Après qu'il eût attaqué à plu-

„ fleurs reprises les Tartares réunis , on
 „ le tua à coup de fleches , & on l'em-
 „ porta en triomphe.

„ Pendant que les vainqueurs conti-
 „ nuoient leurs jeux dans la cour , un
 „ des fils de l'empereur , âgé d'envi-
 „ ron vingt ans , dansa seul dans la
 „ salle , & attira sur lui les regards de
 „ toute l'assemblée. Ses mouvements
 „ furent d'abord si lents , qu'on ne les
 „ appercevoit presque pas , mais ils de-
 „ vinrent ensuite plus vifs & plus ani-
 „ més. Sa Majesté fut de très-bonne
 „ humeur , & parut prendre beaucoup
 „ de plaisir à la fête. Ce prince envoya
 „ demander plusieurs fois à son Excel-
 „ lence , si ces divertissemens étoient
 „ de son goût. Il dit , en parlant de la
 „ musique Tartare , qu'il concevoit
 „ parfaitement qu'elle pouvoit ne pas
 „ plaire aux Européens ; mais qu'il étoit
 „ naturel que chacun préférât la sienne
 „ à celle des autres. Après un assez long
 „ entretien sur divers sujets , il des-
 „ cendit de son trône , & retourna
 „ dans son appartement.

„ Le soir , il y eut un feu d'artifice. Il
 „ partit un serpent in de la galerie où
 „ étoit l'empereur ; & dans l'espace de

382 SUITE DE LA CHINE.

„ quelques minutes , on vit un grand
 „ nombre de lanternes allumées. On
 „ donna un autre signal pour tirer les
 „ fusées , qui s'éleverent à une hauteur
 „ prodigieuse ; il en sortit quantité d'é-
 „ toiles de différentes couleurs , & di-
 „ verses figures enflammées. Ce spec-
 „ tacle , bien supérieur à la description
 „ que je pourrois en faire , & suivi de
 „ plusieurs autres plus magnifiques en-
 „ core , maistoujours dans le même gen-
 „ re , surpassa mon attente , & même ce
 „ que la renommée en publie. Cang-Hi
 „ dit à l'ambassadeur , que l'ancienneté
 „ de ce divertissement remontoit à plus
 „ de deux mille ans , ajoutant qu'il avoit
 „ travaillé lui-même à le perfectionner.
 „ Le lendemain , un Mandarin , ac-
 „ compagné de deux secrétaires , se ren-
 „ dirent à notre hôtel , pour enregistrer
 „ les présents que le Czar envoyoit à
 „ l'empereur. Ils consistoient en riches
 „ fourrures , pendules , montres à répé-
 „ tition garnies de diamans , miroirs ,
 „ &c. Il y avoit aussi la vue de la bataille
 „ de Pultawa en yvoire , que Pierre le
 „ Grand avoit faite au tour. Ce jour-là
 „ même , on nous apporta les fruits &
 „ les confitures qui étoient restées de la

„ veille. Elles furent conduites en pom-
 „ pe dans les rues , couvertes de pieces
 „ d'étoffes jaunes , précédées d'un offi-
 „ cier de la cour. Les jours suivans ,
 „ sa majesté envoya à l'ambassadeur ,
 „ sur de grands plats d'or massifs , d'au-
 „ tres mets du pays , qui venoient tous
 „ de sa table ; faveur qu'elle n'accorde
 „ qu'à très-peu de personnes.

„ Nous approchions du 15 de Jan-
 „ vier , qui étoit le premier jour de la
 „ nouvelle lune , & , suivant la suppu-
 „ tation des Chinois , le premier de
 „ l'année. C'est la plus grande de leurs
 „ fêtes. Elle commença le soir à la pre-
 „ miere apparition de cet astre. On
 „ sonna d'abord la grosse cloche du
 „ palais impérial ; on battit de plusieurs
 „ grands tambours , qui ne servent que
 „ pour les solemnités de cette nature ;
 „ & l'on fit plusieurs décharges d'artil-
 „ lerie. Aussi-tôt le peuple & les habi-
 „ tans de tous les ordres firent éclat-
 „ ter leur joie par toutes sortes de
 „ feux d'artifice , qui furent accom-
 „ gnés du bruit des instrumens. L'usage
 „ des prêtres , dont le nombre est in-
 „ croyable , est de sonner de la trom-
 „ pette dans leurs temples & dans leurs

„ cloîtres. On n'entendit pas moins de
 „ bruit , depuis dix heures du soir jus-
 „ qu'au lendemain à midi , que dans la
 „ chaleur d'une bataille , entre deux ar-
 „ mées de cent mille hommes. Pendant
 „ le jour , les rues furent remplies de
 „ processions , où l'on portoit des sta-
 „ tues de toutes sortes de formes. Elles
 „ étoient précédées & suivies par un
 „ grand nombre de Lamas & de prêtres
 „ avec des encensoirs & des chapelets ,
 „ Les tambours , les tymbales , lestrom-
 „ pettes & les autres instruments de mu-
 „ sique étoient innombrables. Ces pro-
 „ cessions durèrent trois jours entiers ,
 „ pendant lesquels toutes les bouti-
 „ ques furent fermées & le commerce
 „ défendu. On ne voyoit de toutes
 „ parts , qu'une foule de peuple des
 „ deux sexes , & sur-tout des femmes qui
 „ se promenoient dans les rues sur des
 „ ânes , & dans des chaises ouvertes , à
 „ deux roues. Leurs servantes étoient
 „ assises derriere elles , les unes chan-
 „ tant , d'autres jouant d'une sorte de
 „ cornemuse. Dans cette situation ,
 „ quantité de dames ne faisoient pas
 „ difficulté de fumer publiquement du
 „ tabac. La province de Pékin est le
 „ seul

„ seul endroit de la Chine où les fem-
 „ mes paroissent en public , sur-tout
 „ dans la ville Tartare. Leur coëffure
 „ n'a aucune ressemblance avec celle des
 „ autres provinces. La plupart portent
 „ leurs cheveux tressés autour de la tête,
 „ & se la couvrent d'un bonnet d'étoffe
 „ noire , de soie ou de coton , qu'elles
 „ attachent avec une grosse épingle.
 „ D'autres relevent leur chevelure en
 „ nœud-sur le haut de la tête , & n'em-
 „ ploient, pour la couvrir, qu'une sorte
 „ de rondache de soie & d'or , qui a la
 „ forme d'un plat. Elles y joignent au-
 „ tour du front une bande de la même
 „ matiere , large de trois doigts.

„ Depuis ce jour-là , ce ne furent
 „ plus que jeux , que fêtes, que diver-
 „ tissements , que festins , que specta-
 „ cles donnés à son excellence , tantôt
 „ par l'empereur lui-même , tantôt par
 „ les seigneurs de sa cour. Le premier
 „ ministre nous fit voir un cabinet de
 „ curiosités naturelles & artificielles , en-
 „ tr'autres , différentes pieces d'ancienne
 „ porcelaine , qu'on ne trouve que chez
 „ les curieux. Il nous dit que plusieurs
 „ avoient deux mille ans d'antiquité ;
 „ que la porcelaine qui se fabrique au-

386 SUITE DE LA CHINE.

„ jourd'hui , est fort inférieure à l'an-
 „ cienne ; ce qui vient de ce qu'on ne fait
 „ pas préparer la matiere. Un autre
 „ jour , il nous fit conduire au parc des
 „ éléphants. Ils sortirent de leurs loges ,
 „ couverts d'étoffes d'or , & passerent
 „ en revue devant nous à égale distance
 „ les uns des autres , entrant & for-
 „ tant de maniere que jamais on n'en
 „ voyoit la fin. Nous nous apperçûmes
 „ enfin de la ruse , & le gardien nous
 „ dit qu'il n'y en avoit que soixante.

„ On nous donna divers spectacles ,
 „ où je ne vis rien de lié ni de suivi.
 „ Dans une comédie qui fut jouée en
 „ notre présence , arriverent plusieurs
 „ guerriers armés de pied en cap , avec
 „ des masques d'une figure horrible.
 „ Après qu'ils eurent fait quelques tours
 „ sur la scene , & qu'ils se furent re-
 „ connus les uns les autres , ils prirent
 „ querelle entr'eux , & un des héros
 „ fut blessé dans le combat. Un ange
 „ précédé d'éclairs , avec une épée
 „ monstrueuse à la main , vint séparer
 „ les combattants , & les chassa du
 „ théâtre. Ensuite il remonta au milieu
 „ d'un tourbillon de feu & de fumée.
 „ Cette piece fut suivie de plusieurs far-

„ ces comiques, après lesquelles arriva
 „ un gentilhomme Européen, avec un
 „ habit couvert de galons d'or & d'ar-
 „ gent. Il ôta son chapeau, & salua
 „ très-poliment tous ceux qui passoient
 „ devant lui. Je laisse à juger de la figure
 „ que devoit faire un Chinois habillé à
 „ l'Européenne. Le maître de la maison
 „ interrompit le spectacle, & renvoya
 „ les acteurs, dans la crainte que nous
 „ ne prissions ce divertissement pour
 „ une insulte. On fit entrer un joueur
 „ de gobelets & des fauteurs. Le pre-
 „ mier prit un perçoir qu'il enfonça
 „ dans une des colonnes de la salle,
 „ & nous demanda de quel vin nous
 „ voulions, du rouge ou du blanc.
 „ Après qu'on lui eut répondu, il reprit
 „ le gibelet, mit un tuyau de plume
 „ dans le trou, & en fit sortir le vin,
 „ qu'on avoit demandé. Il tira de
 „ même différentes especes de liqueurs.
 „ J'eus la curiosité d'en goûter; elles
 „ étoient excellentes. Un autre prit trois
 „ couteaux, dont la lame étoit longue
 „ & pointue, & les jeta l'un après
 „ l'autre, de maniere qu'il en avoit tou-
 „ jours un dans chaque main, & qu'un
 „ troisieme restoit en l'air. Il réitéra le

„ même tour pendant un temps confi-
„ dérable, faïssant toujours le couteau
„ par le manche, à mesure qu'il retom-
„ boit, sans le laisser jamais échapper.
„ Si malheureusement il eût manqué
„ son coup, il se seroit infailliblement
„ coupé les doigts. Un homme plaça
„ à plomb, dans le milieu de la
„ salle, une canne de bambou, lon-
„ gue d'environ huit ou dix pieds; &
„ tandis qu'il la soutenoit dans cet
„ état, un enfant de dix ans grimpa
„ jusqu'au sommet avec l'agilité d'un
„ singe; & se plaçant sur le ventre,
„ à la pointe de la canne, il y tourna
„ plusieurs fois en cercle : puis s'étant
„ levé, il s'y soutint debout, tantôt
„ sur un pied, tantôt sur un autre, &
„ enfin sur la tête. Il posa ensuite une
„ main sur le haut du bâton, allongea
„ son corps en dehors, presque à
„ angle droit avec le bambou, & de-
„ meura long-temps dans cette posture,
„ en changeant quelquefois de main.
„ Je m'aperçus que ce tour d'adresse
„ dépendoit en partie de celui qui tenoit
„ le bâton. Il le portoit sur sa ceinture,
„ & il avoit les yeux continuellement
„ fixés sur les mouvements de l'enfant,

„ Il y a peu de nation au monde qui
 „ égale les Chinois dans les différents
 „ tours de ce genre.

„ Nous vîmes aussi plusieurs charla-
 „ tans, avec des singes & des souris aux-
 „ quels on avoit appris à faire plusieurs
 „ tours. On remplissoit un panier d'ha-
 „ bits de toutes couleurs. Un singe les
 „ tiroit successivement, & s'en revêtoit
 „ au simple commandement de son
 „ maître, sans se tromper jamais sur le
 „ choix de la couleur qui lui étoit or-
 „ donnée. Conformant ensuite ses gri-
 „ maces à l'habit qu'on lui faisoit pren-
 „ dre, il dançoit à terre ou sur la corde,
 „ & exécutoit mille tours réjouissants.
 „ Deux souris attachées à une chaîne,
 „ s'y embarrassoient & s'en dégageoient
 „ successivement avec une adresse &
 „ une subtilité infinie; leurs mouve-
 „ ments bizarres nous amuserent plus
 „ que tout le reste.

„ Ce divertissement fini, nous allâ-
 „ mes voir la verrerie de l'empereur.
 „ C'est lui-même qui l'a établie, &
 „ elle est la première qu'on ait vue à
 „ la Chine. Il est surprenant que ces
 „ peuples, qui fabriquent depuis si

„ long-temps la porcelaine, aient igno-
 „ ré l'art de faire du verre.

„ Desirant me promener dans la
 „ ville, on me donna un soldat pour
 „ m'accompagner. J'allai dans plusieurs
 „ boutiques, sur-tout chez les orfe-
 „ vres, dont le commerce consiste à
 „ changer de l'or pour de l'argent. On
 „ trouve chez eux quantité de ces mé-
 „ taux en barres, entassés les uns sur
 „ les autres, que l'on vend au poids.
 „ Je vis dans la plupart de ces bou-
 „ tiques, des hommes & des femmes
 „ mêlés ensemble. Les marchands y sont
 „ extrêmement polis, & l'on m'offroit
 „ du thé par-tout où j'entrois. J'ignore
 „ s'il croît du café à la Chine; tout ce
 „ que je fais, c'est qu'on ne l'y cultive
 „ point, & qu'on n'en fait aucun usage.

„ Comme je traversois une petite
 „ place, je vis un vieux mendiant qui
 „ cherchoit de la vermine dans ses
 „ habits, & la mangeoit; j'appris que
 „ cette coutume étoit ordinaire parmi
 „ les gens de cette espece. Lorsqu'un
 „ Chinois & un Tartare se prennent
 „ de paroles, le premier traite son ad-
 „ versaire de *mangeur de poux*; & le

„ Chinois appelle l'autre *casaque de*
 „ *peau de poisson* , parce que les Tar-
 „ tares qui vivent près des rivières ,
 „ se nourrissent de certains poissons ,
 „ & s'habillent en été de leur peau.

„ Pendant son séjour à Pékin , l'am-
 „ bassadeur eut plusieurs audiences pri-
 „ vées de sa majesté impériale. Le
 „ prince y conversoit familièrement
 „ avec son excellence , en homme
 „ instruit , & en philosophe , sur toutes
 „ sortes de matieres. En parlant de l'his-
 „ toire ; il dit que la chronologie des
 „ Chinois étoit beaucoup plus ancienne
 „ que celle de l'écriture sainte ; mais
 „ qu'elle contenoit quantité de choses
 „ fabuleuses , sur lesquelles on ne pou-
 „ voit rien établir de certain. A l'égard
 „ du déluge universel , il assura que vers
 „ le même temps il y eut à la Chine une
 „ grande inondation qui fit périr tous
 „ les habitants , à l'exception d'un petit
 „ nombre qui se sauverent sur les mon-
 „ tagnes. Il parla ensuite de la décou-
 „ verte de l'aimant , connu des Chinois
 „ depuis plus de deux mille ans. Il cita
 „ un ancien mémoire , où il est dit
 „ qu'un ambassadeur étant parti d'une
 „ île éloignée pour se rendre à Nan-

392 SUITE DE LA CHINE.

„ King , perdit sa route dans une tem-
 „ pête , & fut jeté sur les côtes dans
 „ un état déplorable. L'empereur qui
 „ régnoit alors lui fit un bon accueil ,
 „ & , à son départ , lui donna une
 „ bouffole , pour qu'il pût diriger plus
 „ sûrement son retour.

„ Un jeune Chinois , fils d'un hom-
 „ me de qualité , fort riche , avec qui
 „ nous avions fait connoissance , nous
 „ invita à dîner dans un cabaret fameux ,
 „ situé à l'extrémité d'un des fauxbourgs
 „ de Pékin. Nous y allâmes tous , à
 „ l'exception de son excellence. Notre
 „ ami poussa la politesse jusqu'à nous
 „ envoyer des chaises vers les dix heu-
 „ res du matin , & nous arrivâmes à
 „ onze dans une maison assez grande
 „ pour contenir sept à huit cents person-
 „ nes. Ce cabaret ne consiste qu'en une
 „ piece immense , garnie de tables &
 „ de bancs. Lorsqu'un homme a dessein
 „ de traiter ses amis , il suffit d'envoyer
 „ une note des personnes qu'il veut y
 „ amener , & de ce qu'il veut payer
 „ par tête. Tout s'exécute avec la plus
 „ grande ponctualité. Nous eûmes un
 „ fort beau repas , la comédie , & de
 „ la musique. Il y avoit plusieurs tables

„ où l'on jouoit aux dés & aux échecs.
 „ Je n'y vis point d'argent, quoique
 „ les Chinois jouent très-gros jeu. Les
 „ échecs sont connus à la Chine de
 „ tous les temps; mais il y a des lettrés
 „ d'une morale sévère, qui s'élèvent
 „ avec force dans les conversations &
 „ dans leurs écrits contre ce jeu, qui,
 „ disent-ils, applique & fatigue l'esprit;
 „ qui l'enchaîne, pour ainsi dire, fait
 „ négliger l'étude, & la plupart des de-
 „ voirs de la vie civile. Pour les mêmes
 „ raisons, un concile autrefois, m'a
 „ dit un missionnaire, a défendu aux
 „ ecclésiastiques de jouer aux échecs.

„ L'empereur fit proposer à son ex-
 „ cellence de l'accompagner à une
 „ de ses maisons de plaisance, d'où il
 „ iroit faire une partie de chasse. Cette
 „ maison, où l'ambassadeur se rendit
 „ avec toute sa suite, est charmante &
 „ singulière; qu'on se figure un terrain
 „ immense, semé de petites montagnes
 „ faites à la main, & couvertes d'ar-
 „ bres à fleurs, qui sont fort communs
 „ à la Chine. Les vallons que laissent
 „ ces collines, sont arrosés de canaux
 „ qui serpentent, & se joignent à cer-
 „ taines distances, pour former des

„ étangs & des lacs. Les bords de ces
 „ canaux sont ornés de bâtimens qui
 „ n'ont , pour la plupart , que le rez-
 „ de-chauffée , mais extrêmement dé-
 „ corés dans leur façade , & plus en-
 „ core dans le détail des appartemens.
 „ Il ne faut pas vanter aux Chinois l'ar-
 „ chitecture Grecque & Romaine , ni
 „ leur parler des divers ordres , dont
 „ la combinaison & les proportions nous
 „ enchantent. Ce monde Asiatique est
 „ comme un monde à part , qui ne se
 „ conduit ni par les mêmes regles , ni
 „ par le même goût que le nôtre. On
 „ compteroit bien deux cents de ces
 „ bâtimens qui sont de véritables pa-
 „ lais. Il y a autant de maisons pour les
 „ eunuques , & pour les domestiques ;
 „ à quoi il faut ajouter une ville bien
 „ alignée & bien percée , qu'on a bâ-
 „ tie dans le milieu de toute cette en-
 „ ceinte , pour donner à l'empereur
 „ l'idée & le spectacle des rapports
 „ que les hommes forment ensemble.
 „ A certains jours de l'année , les eunu-
 „ ques représentent tout le commerce ,
 „ tous les marchés , tous les arts , tous
 „ les métiers , tout le fracas , toutes les
 „ allées , les venues , & même les frip-

„ ponneries des grandes villes. Parmi
 „ ces eunuques , l'un fait la fonction de
 „ marchand , l'autre d'artisan ; celui-ci
 „ de soldat , celui-là d'officier. Les vais-
 „ seaux arrivent au port ; les boutiques
 „ s'ouvrent ; on étale les marchandises ;
 „ un quartier est pour la soie , l'autre
 „ pour la toile ; une rue pour les por-
 „ celaines , une autre pour les ver-
 „ nis , &c. Un empereur de la Chine
 „ est investi de tant de grandeur , qu'il
 „ ne se permet pas de rien voir dans sa
 „ capitale , beaucoup moins dans le
 „ reste de ses états : ainsi les mouve-
 „ ments de sa ville domestique sont
 „ pour lui un véritable amusement.

„ Le jour fixé pour la chasse , on fit
 „ un signal pour annoncer l'arrivée de
 „ l'empereur. Tous les grands se range-
 „ rent à la file , depuis le bas de l'esca-
 „ lier jusqu'au chemin qui conduit à
 „ la forêt. Ils étoient tous à pied , ar-
 „ més d'arcs & de fleches. Le prince
 „ étoit assis , les jambes croisées , dans
 „ une espece de palanquin que quatre
 „ hommes portoient sur leurs épaules.
 „ Il avoit devant lui son fusil , son arc
 „ & son carquois. C'est ainsi qu'il chas-
 „ soit depuis quelques années. Dans sa

„ jeunesse , il alloit tous les étés , à plu-
 „ sieurs journées de la grande muraille ,
 „ avec les princes ses fils & les grands
 „ de sa cour , chasser dans les bois &
 „ les déserts , où il restoit deux ou trois
 „ mois , sans porter d'autres provisions
 „ que le simple nécessaire , se conten-
 „ tant de ce qu'il prenoit dans les fo-
 „ rêts de la Tartarie. Son but étoit d'ac-
 „ coutumer les officiers de ses troupes
 „ à la fatigue , & de les empêcher de
 „ s'amollir dans les délices de Pékin.
 „ Il marchoit quelquefois à la tête d'une
 „ armée , comme s'il n'eût pensé qu'à
 „ la conquête d'un empire. Il n'avoit
 „ pas moins de quarante mille hom-
 „ mes ; & souvent il perdoit plus de
 „ chevaux dans une de ces chasses , que
 „ dans une bataille.

„ Nous suivîmes sa majesté , à quel-
 „ que distance , jusques dans une forêt ,
 „ où nous formâmes un grand demi-
 „ cercle. Le prince se mit au centre ,
 „ ayant à sa droite huit ou dix de ses
 „ fils , & à sa gauche , l'ambassadeur ,
 „ éloigné d'environ de cinquante pas.
 „ Il avoit près de lui son grand veneur
 „ avec quelques levriers , & le grand
 „ fauconnier , qui portoit les faucons.

„ Je ne pouvois me lasser d'admirer la
 „ beauté de ces oiseaux. La plupart
 „ étoient blancs comme des cygnes ,
 „ avec une ou deux plumes noires aux
 „ ailes & à la queue. On fit d'abord
 „ lever quantité de lievres qu'on chassa
 „ du côté où étoit l'empereur , qui en
 „ tua plusieurs à coups de fleches ; &
 „ lorsqu'il en manquoit quelqu'un , il
 „ faisoit signe aux princes de le pour-
 „ suivre. Il étoit défendu , sans un ordre
 „ exprès du monarque , de tirer ou de
 „ sortir de son rang. Nous avançâmes
 „ vers un lieu couvert de taillis & de
 „ roseaux , où nous tuâmes quantité de
 „ faisans, de perdrix & de cailles. L'em-
 „ pereur quitta son arc & ses fleches ,
 „ & prit un faucon qu'il lâchoit lors-
 „ que l'occasion s'en présentoit. L'oiseau
 „ poursuivoit sa proie , & la rapportoit
 „ à son maître. Nous entrâmes ensuite
 „ dans un bois de futaie , où nous trou-
 „ vâmes un grand nombre de bêtes fau-
 „ ves. Les jeunes gens battirent le bois ;
 „ mais personne n'osa tirer , que le mo-
 „ narque n'eût tué un cerf ; ce qu'il fit
 „ avec beaucoup de dextérité. Il permit
 „ ensuite aux princes de tirer sur les che-
 „ vreuil. Nous arrivâmes dans un ter-

„ rein marécageux, d'où nous fîmes
 „ lever beaucoup de sangliers ; mais
 „ comme ce n'étoit pas la saison de les
 „ tuer, nous les laissâmes tous échapper.
 „ Nous nous rendîmes à une haute mon-
 „ tagne artificielle, de figure quarrée,
 „ élevée au milieu de la plaine, sur le
 „ sommet de laquelle on avoit dressé
 „ dix ou douze tentes pour la famille
 „ impériale ; on y arrivoit par plusieurs
 „ sentiers bordés d'arbres de chaque
 „ côté ; & au bas étoit une grande
 „ piece d'eau, d'où l'on avoit tiré la
 „ terre pour former la montagne. On
 „ dressa des tentes à quelque distance,
 „ pour les gens de distinction & les
 „ officiers de la cour.

„ Après la chasse, l'empereur fit dire
 „ à son Excellence, qu'il vouloit lui faire
 „ voir un combat de trois tigres qu'on
 „ avoit gardés exprès dans des cages de
 „ fer. La tente de sa Majesté étoit en-
 „ tourée de plusieurs rangs de gardes
 „ armés de lances. On en plaça d'autres
 „ d'espace en espace, pour garantir le
 „ camp de la furie de ces animaux. Le
 „ premier fut lâché par un homme mon-
 „ té sur un cheval ; cet homme ouvrit la
 „ porte de la cage, par le moyen d'une

„ corde qui y étoit attachée. Le tigre
„ sortit aussi-tôt, & parut bien-aise de se
„ voir en liberté; mais l'homme s'enfuit
„ à toute bride, tandis que l'animal se
„ rouloit sur le gazon. Il se leva enfin,
„ se mit à gronder, & à roder çà & là.
„ L'empereur tira deux fois sur lui à
„ balle, & le manqua, parce qu'il en
„ étoit trop éloigné. Il envoya dire à
„ l'ambassadeur de tirer; son Excellen-
„ ce mit une balle dans son fusil; & s'a-
„ vançant vers l'animal, avec dix hom-
„ mes armés de pieux, il tira son coup,
„ & le tua sur la place. On lâcha le se-
„ cond, de la même maniere. Le tigre
„ entra en fureur; & comme il s'effor-
„ çoit de s'élancer par-dessus la tête des
„ gardes, on le tua au pied de la mon-
„ tagne. Le troisieme ne fut pas plutôt
„ en liberté, qu'il courut directement
„ vers la tente de l'empereur; mais on
„ le tua comme le précédent. Ensuite sa
„ Majesté fit servir un souper splendi-
„ de, après lequel un officier apporta à
„ l'ambassadeur, de la part du monar-
„ que, la peau du tigre qu'il avoit tué,
„ comme lui appartenant par les loix
„ de la chasse.

„ Comme les affaires qui nous avoient

„ amenés à la Chine , étoient presque
 „ terminées , son Excellence se mit en
 „ état de retourner en Russie. L'em-
 „ pereur fit conduire dans notre hôtel
 „ les présents destinés pour sa Majesté
 „ Czarienne. Ils consistoient en deux
 „ tentures de tapisserie de soie très-
 „ riches , avec quantité de petites tasses
 „ d'or émaillées , plusieurs porcelaines
 „ incrustées de nacre de perles , diverses
 „ étoffes en fleurs très-bien brodées ,
 „ & d'autres sur lesquelles étoit repré-
 „ senté le dragon à cinq griffes , un
 „ assortiment d'éventail , une caisse rem-
 „ plie de papier de la Chine , &c. On
 „ voit par la liste des-présents que se
 „ firent réciproquement les deux Mo-
 „ narques , qu'ils préféroient les choses
 „ curieuses à celles de prix.

„ Quelques jours après , le maître des
 „ cérémonies vint prendre l'ambassa-
 „ deur , pour le conduire à son audience
 „ de congé. L'empereur le reçut dans
 „ sa chambre à coucher , & lui fit l'ac-
 „ cueil le plus gracieux. Il l'assura de
 „ son amitié pour le Czar & de son
 „ estime pour lui. J'avois l'honneur d'ac-
 „ compagner son Excellence ; & j'eus
 „ la satisfaction d'observer attentive-

„ ment tous les traits de sa Majesté.
 „ Je lui trouvai la taille un peu au-des-
 „ sus de la médiocre , plus remplie
 „ que ce qu'on appelle en Europe une
 „ taille dégagée , mais plus menue
 „ néanmoins que les Chinois ne la sou-
 „ haitent ; le visage plein & fort mar-
 „ qué de petite vérole ; le front large ,
 „ le nez petit , la bouche bien faite , &
 „ beaucoup d'agrément dans la partie
 „ inférieure du visage. Ses manieres
 „ avoient quelque chose de relevé , qui
 „ annonçoit sa grandeur avec toutes les
 „ apparences de la bonté. Telle étoit
 „ la figure du grand empereur de la
 „ Chine , Cang-Hi , dont on raconte
 „ d'ailleurs des choses admirables. Chan-
 „ Chi son pere , étant sur le point de
 „ mourir , fit appeller ses enfants , & leur
 „ demanda lequel d'entr'eux se croyoit
 „ assez fort pour soutenir le poids d'une
 „ couronne nouvellement conquise ?
 „ L'aîné , âgé de neuf ans , s'excusa sur
 „ sa grande jeunesse , & pria son pere
 „ de disposer à son gré de sa succession.
 „ Cang-Hi le plus jeune , & qui n'étoit
 „ alors que dans sa septieme année ,
 „ se mit à genoux devant le lit du Mo-
 „ narque mourant , & lui dit avec beau-

„ coup de résolution : Mon pere, je me
 „ crois assez fort pour prendre sur moi
 „ l'administration de l'Etat. Je ne per-
 „ drai pas de vue les exemples de mes
 „ ancêtres ; & je m'efforcrai de rendre
 „ la nation contente de mon gouverne-
 „ ment. Cette réponse fit tant d'impres-
 „ sion sur l'empereur, qu'il le nomma
 „ aussi - tôt pour lui succéder, sous la
 „ tutelle de quatre seigneurs de con-
 „ fiance, par les avis desquels il devoit
 „ se gouverner. Il ne tarda pas long-
 „ temps à régner par lui-même, &
 „ prouva bientôt qu'il n'avoit pas trop
 „ présumé de ses forces. Il renonça au
 „ vin, à la volupté, & à l'indolence.
 „ S'il prit plusieurs femmes, suivant la
 „ coutume de la nation, on ne le vit
 „ presque jamais avec elles pendant le
 „ jour. Depuis quatre heures du matin
 „ jusqu'à midi, il s'occupoit à lire les
 „ demandes de ses peuples, & à régler
 „ les affaires de l'Etat. Le reste du jour
 „ étoit donné aux exercices militaires &
 „ aux arts libéraux. Il y fit tant de pro-
 „ grès, qu'il devint capable d'examiner
 „ les Chinois sur leurs propres livres ;
 „ les Tartares, sur les opérations de la
 „ guerre ; & les Européens, sur les

„ mathématiques. Il fit éclater son juge-
 „ ment & son courage, en arrêtant plu-
 „ sieurs conspirations, avant qu'elles
 „ fussent capables de troubler la tran-
 „ quillité de l'empire. Il étoit libéral en-
 „ vers les soldats, affable envers le peu-
 „ ple ; & un gouverneur justement
 „ accusé, n'échappoit jamais au châti-
 „ ment. A l'égard de sa religion, il a
 „ toujours eu de l'éloignement pour
 „ l'idolâtrie. Il a lu quantité de livres
 „ Chrétiens, & a souvent fait présent
 „ de grosses sommes aux missionnaires,
 „ pour bâtir des églises.

„ Après avoir reçu son audience de
 „ congé, notre ambassadeur passa en-
 „ core quelques jours à Pékin. Il se
 „ rendit au bureau des affaires étran-
 „ gères, où on lui remit une lettre de
 „ l'empereur de la Chine pour le Mo-
 „ narque Russe. Le ministre lui dit
 „ qu'il devoit la regarder comme un
 „ témoignage signalé de l'amitié de son
 „ maître pour sa Majesté Czarienne ;
 „ qu'il n'écrivoit à aucun prince ; ou
 „ que, s'il le faisoit, ce n'étoit que dans
 „ le cas où il étoit de leur donner des
 „ ordres comme à ses sujets. Pour en-
 „ tendre ceci, il faut savoir que lors-

„ que les souverains de l'Asie & de
 „ l'Europe envoient des ambassadeurs à
 „ la Chine, leurs états sont aussi-tôt
 „ enregistrés au nombre des tributaires
 „ de l'empire ; & on croit leur faire
 „ beaucoup d'honneur ; car on traite
 „ ici les étrangers de Barbares. Les
 „ Russes ont eu assez de peine de faire
 „ changer à leur égard cette odieuse
 „ dénomination.

„ L'original de la lettre de l'empereur au Czar étoit en Chinois ; & l'on
 „ en fit une copie en langue Tartare.
 „ Elle formoit un long rouleau qu'on
 „ enveloppa d'une piece d'étoffe de
 „ soie jaune. On l'attacha au bras d'un
 „ homme , qui la porta en pompe devant l'ambassadeur. Toutes les personnes que nous rencontrâmes à cheval, mirent pied à terre & se tinrent debout ; par où l'on peut juger du respect qu'ont les Chinois pour tout ce qui appartient à l'empereur. »

C'est ici, Madame, que finit la relation de M. de Bremend : l'histoire de cette ambassade vous donnera une idée suffisante de la maniere dont on reçoit à la Chine les envoyés des princes de l'Europe. Si quelquefois on ne leur fait

pas un accueil favorable , c'est presque toujours la faute des ambassadeurs , qui font difficulté d'étudier & d'observer le cérémonial du pays , ou qui ont été mal exercés. S'ils manquent à quelque formalité le jour de l'audience , l'empereur s'en tient offensé ; témoin un ambassadeur Moscovite , qui ayant mal retenu sa leçon , le monarque Chinois s'en plaignit en ces termes , dans une lettre qu'il écrivit au Czar , & que les Jésuites traduisirent en latin : *Legatus tuus multa fecit rusticè.*

Je suis , &c.

A Pékin , ce 22 Mars 1745.



LETTRE LXV.

SUITE DE LA CHINE.

M. De Bremend ne nous quitte plus ; il est de toutes nos visites & de toutes nos promenades ; il s'est offert d'être notre conducteur & notre guide. Il nous mena hier dans une des plus belles imprimeries de Pékin. Le nombre n'en est pas fixé comme à Paris. Mais il s'en faut bien qu'elles aient la perfection de celles d'Europe. On croit que cet art a été connu des Chinois le dixieme siecle de l'ere chrétienne , c'est-à-dire , près de quatre cents ans avant qu'il le fût parmi nous ; & peut-être leur sommes-nous redevables de cette invention ; en effet , leur imprimerie n'est qu'une gravure sur des planches de bois , telle que Guttemberg la pratiqua le premier à Mayence. Il faut même observer que, dans les commencements , nous n'imprimions que d'un côté , comme on fait encore aujourd'hui à la Chine. Il nous convenoit de changer cette ma-

niere, & aux Chinois de la conserver. Comme nos langues d'Europe ne sont composées que de vingt-quatre lettres, qui, au moyen de leurs combinaisons, peuvent former de gros volumes, il suffit aussi, dans nos imprimeries, d'avoir une certaine quantité de caractères que les ouvriers arrangent sur une planche, & qu'ils en retirent après l'impression, pour former une nouvelle table. Le génie de la langue Chinoise ne permet pas d'employer cette méthode. Imaginez - vous en effet, Madame, dans quelle dépense jetteroit la fonte de quarante à cinquante mille caractères, dont cette langue est composée. Ainsi ces peuples ont dû prendre une autre route; & voici celle qu'ils suivent.

Les auteurs font transcrire leurs ouvrages par un excellent écrivain, sur un papier mince & transparent. Le graveur colle chacune des feuilles sur une planche de bois dur & poli; & avec un burin, il suit les traits, & taille les caractères en relief, abattant tout le reste du bois sur lequel il n'y a rien de tracé: ainsi la beauté de l'impression dépend, en partie, de la perfection du manuscrit. C'est de cette manière que

se font , parmi nous , les vignettes & les caractères en bois. Ce qu'il y a de commode dans cet usage , c'est que l'auteur n'a point d'épreuve à corriger si son original ou sa copie sont exacts , & qu'on ne dépense point de papier inutilement ; on n'imprime qu'à proportion du débit ; & les planches subsistent toujours. On ne peut nier cependant , que cette méthode ne soit sujette à quelques inconvénients , vu la nécessité où l'on se trouve de multiplier les formes , sans pouvoir remettre en œuvre les mêmes caractères. Quand les planches sont gravées , le papier coupé & l'encre prête , un seul homme , sans se fatiguer , peut tirer chaque jour , près de deux mille feuilles. On ne se sert point de presses dans les imprimeries Chinoises ; les planches qui sont d'un bois fort mince , ne résisteroient pas au poids de ces machines. On a deux brosses , dont l'une est trempée dans de l'encre pour noircir les caractères ; & l'autre , qui est oblongue & douce , sert à presser le papier qui ne se mouille pas , comme dans nos imprimeries ; on l'applique à sec sur la forme. L'encre dont on imprime est faite avec de la suie de

de l'eau-de-vie , de l'eau simple , & de la colle de bœuf. Les Chinois n'impriment que d'un côté à cause de la nature du papier : ils couvrent leurs livres d'un carton gris , de satin , de taffetas , ou de brocard semé de fleurs d'or & d'argent.

Ces peuples ne connoissoient point l'horlogerie avant l'arrivée des missionnaires. Ils ont des cadrans solaires , & d'autre mesures pour régler le temps. Une des plus remarquables pour sa précision , est celle-ci. On a de petites pastilles parfumées , de figure conique , qui brûlent pendant la nuit. Elles ont des divisions qui servent à distinguer les différentes veilles. Ceux qui veulent se lever à une heure marquée , suspendent avec un fil , un petit poids de métal à une certaine division. Lorsque la flamme a brûlé le fil , le poids tombe dans un bassin de cuivre , & les éveille par le bruit. Ces pastilles sont composées de bois de senteur , réduit en poudre , & dont on fait une pâte en y mêlant quelque matiere inflammable.

Quand une montre se déränge , à la Chine , on dit qu'elle est morte ; les missionnaires la raccommoient & la

rendent comme une marchandise nouvelle. Nous avons ici un jésuite Allemand, qui excelle dans l'art de l'horlogerie; ce talent le met à portée de lier connoissance avec les personnes de distinction, qui protègent ses confreres. Ils ont beaucoup d'ennemis à la Chine; mais le titre de *gens de cour* que portent les jésuites, leur donne de la considération parmi le peuple. La grande liaison qu'on me voit entretenir avec eux, m'attire des égards que je dois à la faveur dont ils jouissent auprès des grands. Aussi avons-nous la liberté de pénétrer par-tout sous leurs auspices, & peut-être un peu aussi sous la protection de M. de Bremend. Ce bon Suédois nous mena dernièrement dans une maison de campagne auprès de Pékin, chez un de ses amis. Il y avoit ce jour-là beaucoup de monde; car la bonté naturelle du maître du logis lui fait recevoir toutes sortes de gens. Je fus surpris néanmoins d'y trouver deux personnes qui ne seroient admises en France, dans aucune société. L'un étoit un eunuque, qui, après avoir servi longtemps dans le serrail du premier ministre, venoit d'obtenir sa liberté, & d'être

tre rendu au commerce des hommes. Je vous avoue , dis-je à M. de Bremend , que je ne conçois pas comment on peut avoir chez soi des êtres de cette espece , qui , chargés du plus vil emploi qui soit parmi les humains , font consister leur honneur à garder les femmes des autres , & se rendent méprisables par leur fidélité même. On ne les regarde pas ici des mêmes yeux , répondit M. de Bremend : les grands de la Chine , à l'exemple des autres Asiatiques , ont des eunuques qui leur servent de conseillers & de confidents ; ce qui n'empêche pas , continua-t-il , que je ne pense comme vous de ces hommes arrachés à la nature , & qui , devenus le rebut des deux sexes , rendent plus de femmes malheureuses , qu'ils ne rassurent de maris. La castration est ici une espece de commerce ; & on la pratique avec tant de dextérité , qu'il y a peu de gens qui en meurent. J'ai connu un homme qui ne sachant que devenir , se vendit pour être eunuque , & se fit faire l'opération ; mais on aime encore mieux se faire esclave.

L'esclavage est un état moins dur à la Chine qu'ailleurs. L'autorité des maîtres

se borne aux devoirs ordinaires du service ; & s'il étoit prouvé qu'ils eussent abusé de leur pouvoir , pour prendre des libertés criminelles avec les femmes de leurs esclaves , rien ne pourroit les garantir de leur ruine. Ceux-ci , de leur côté , sont d'une fidélité singulière ; & leur attachement est inviolable pour leurs patrons. S'ils s'enrichissent par leur industrie , les maîtres n'ont pas droit d'envahir leurs biens ; ils se contentent d'en tirer de gros présents.

L'autre personne que je fus étonné de voir en bonne compagnie , est un de ces hommes qui président aux lieux de prostitution , & louent leurs maisons aux filles publiques. Sur la porte de leur appartement est écrit en gros caractères , le prix qu'elles exigent , selon leur beauté & leurs talents. Le galant paie ce qui est taxé ; & tout se passe sans bruit & sans scandale. Au reste , ces maisons ne sont que pour le bas peuple ; un homme tant soit peu jaloux de sa réputation n'ose y entrer. Ce qu'il y a de remarquable , c'est que la police de ces maisons est spécialement confiée aux sacristains & aux trésoriers des églises.

Je demandai à M. de Bremend, si parmi tout ce monde que je voyois chez son ami, il y avoit des avocats, des procureurs, des gens de plume ? Rien de tout cela, me dit-il, n'est connu dans ce pays. Chacun plaide sa cause devant le magistrat, & l'affaire est jugée sur le champ ; celui qui a tort, évite rarement la bastonnade. Le gouvernement Chinois seroit peut-être le plus beau de l'univers, sans cette affreuse coutume d'affujettir au bâton les ordres les plus respectables de l'Etat, comme la classe la plus vile des citoyens, & cela, pour des causes quelquefois très-légères.

Dans ce moment, je vis entrer un homme pour lequel on parut avoir beaucoup de considération. C'étoit un lettré de la famille de Confucius, qui, comme je vous l'ai dit, Madame, a plus de deux mille ans de noblesse. L'empereur nomme toujours un docteur de cette race, pour être gouverneur de Kio-Téou, l'illustre patrie de ce philosophe. Desirant fort d'avoir l'honneur de converser avec le plus ancien gentilhomme de l'univers, je m'approchai du nouveau venu, avec les égards dûs à son nom & à sa naissance. Je le trou-

414 SUITE DE LA CHINE.

vai aussi honnête & aussi instruit , que
 devoit l'être un descendant du législa-
 teur de la Chine. Ses questions rou-
 lèrent d'abord sur l'objet de mes voya-
 ges. Sans doute , me dit-il , que l'amour
 de la sagesse vous a déterminé à quitter
 votre patrie , & à renoncer aux dou-
 ceurs d'une vie tranquille. J'ambitionne
 votre sort ; mais je serois peut-être le
 premier Chinois qu'un pareil motif au-
 roit attiré hors de son pays. En suppo-
 sant même que nous en eussions le desir,
 nos loix s'y opposent ; & il est défendu
 à tout sujet de l'empire , de voyager
 chez les autres nations , pour quelque
 cause que ce puisse être , à moins d'une
 permission ou d'un ordre exprès du
 souverain ou du gouvernement. La
 plupart de nos compatriotes , qui se
 trouvent répandus en divers endroits
 des Indes pour faire leur commerce ,
 sont de la postérité de ceux qui aime-
 rent mieux abandonner la Chine ,
 lorsque nos vainqueurs s'en rendirent
 maîtres , que de se laisser couper les
 cheveux. Un semblable motif ne m'en-
 gagera jamais à quitter ma patrie ; mais
 j'aimerois à m'instruire , en parcourant
 comme vous , les diverses contrées de

l'univers. Je suis né , à la vérité , dans un royaume florissant ; mais je n'ai jamais cru , comme plusieurs de mes concitoyens , que les bornes de notre empire fussent celles de nos connoissances. J'ai lu plusieurs de vos écrits traduits en notre langue par vos missionnaires : j'ai sur-tout fait une étude particulière de ceux que vous appelez vos livres sacrés : ils me donnent la plus grande idée de vos loix , de votre religion & de votre morale. Nous avons , comme vous , nos saintes écritures ; & nous regardons leurs auteurs comme des gens inspirés du ciel. Nous en distinguons de plusieurs classes , suivant le degré d'autorité que nous leur attribuons. Nous en comptons cinq du premier ordre , pour lesquels nous avons la même vénération , que vous pour votre Bible. J'ai même cru y trouver , pour le genre & la distribution des matieres , quelques ressemblance avec les livres de Moïse & de vos autres écrivains sacrés. C'est un mélange de mysteres , de préceptes religieux , d'ordonnances légales , de poésies allégoriques , & de faits historiques concernant l'histoire de notre nation. Le premier de ces livres que

nous attribuons à Fo-Hi , notre fondateur , n'est qu'une table de figures hiéroglyphiques , avec des explications & des commentaires tirés de divers auteurs , & principalement de Confucius , dont j'ai l'honneur de descendre. C'est le premier auteur qui ait débrouillé cet ouvrage mystérieux. Il en rapporta toute la doctrine , partie à la nature des éléments , partie aux mœurs , & à la maniere de gouverner les hommes. Le second livre contient l'histoire des trois premières dynasties , avec de beaux préceptes & d'excellentes maximes de conduite. Le troisieme est un recueil de poésies , tantôt impies , tantôt dévotes ; tantôt libertines & tantôt morales. Le peuple , accoutumé à respecter tout ce qui porte un caractère sacré , ne s'apperçoit point de l'irréligion & du libertinage de ces poésies. Le quatrieme & le cinquieme livre ont été compilés par Confucius , mon illustre aïeul. L'un est purement historique ; l'autre traite des rites , des usages , des cérémonies légales , & des devoirs de la société civile.

Nous fûmes interrompus , au milieu de notre entretien , par un médecin

qui nous parla beaucoup de la puissance de son art. Pourquoi , lui dis-je , êtes-vous si contraires à la saignée , même dans les fièvres les plus violentes , tandis que nos médecins d'Europe la conseillent dans les maladies même les plus légères ? C'est , répondit le docteur Chinois , qu'il en est de la fièvre comme d'un pot qui bout ; nous aimons mieux diminuer le feu , que la liqueur qu'il contient , de peur qu'il ne bouille encore plus vite. Le discours tomba sur différents arbrustes , qui entrent dans la composition des remèdes. Je saisis cette occasion de m'instruire au sujet d'une racine singulière par les vertus qu'on lui attribue. On prétend qu'elle a quelque ressemblance avec les parties viriles , & que c'est la raison qui l'a fait appeller *gin-seng* , ou représentation d'homme. Les propriétés de cette plante sont admirables ; & les Chinois y ont recours dans toutes leurs maladies , comme à la dernière ressource. Point de diarrhée , de foiblesse d'estomac , de dérangement d'intestins , d'engourdissements , de paralysie , de convulsions , qui ne cedent au *gin-seng*. Il est merveilleux , selon eux , pour réta-

418 SUITE DE LA CHINE.

blir d'une maniere surprenante, les forces affoiblies, faciliter la respiration, purifier le sang, augmenter l'humide radical, ranimer les vieillards, les agonisants, retarder la mort, réparer dans un instant la perte que procurent les plaisirs de l'amour, & les inspirer aussi-tôt. Notre médecin m'a raconté, à ce sujet, des choses incroyables. Cette derniere vertu rend ce remede infiniment précieux aux Chinois & à tous nos voluptueux d'Europe. Aussi les Hollandois qui l'achètent au poids de l'or, en font-ils un commerce très-lucratif. Un missionnaire épuisé par ses fatigues apostoliques, trouve dans cette racine une ardeur nouvelle qui le porte à de plus grands travaux. Des qualités si admirables l'ont fait appeller *le simple spiritueux, le pur esprit de la terre, la graisse de la mer, le vehicule de l'immortalité*. Elle croît principalement dans la province de Chan-Tong & dans la Tartarie Chinoise. L'empereur envoie tous les ans un détachement de dix mille hommes pour cueillir cette plante, dont la récolte est interdite aux particuliers, sous peine de prison. Après que cette armée d'herboriste s'est par-

tagé le terrain sous divers étendards, chaque troupe, au nombre de deux cents, s'étend sur une même ligne jusqu'à un point marqué. Ils cherchent ensuite avec soin la plante en question ; & de cette maniere ils parcourent pendant un certain nombre de jours, l'espace qui leur est assigné. Les lieux qui produisent le gin-seng, sont environnés d'une barriere, autour de laquelle des gardes rodent continuellement, pour empêcher les Chinois d'aller chercher cette racine. Mais quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain leur fait trouver le secret de se glisser dans ces déserts, & leur ferme les yeux sur le danger qu'ils encourent. La tige du gin-seng, hérissée d'une espece de poil, est d'ailleurs fort unie, assez ronde, & d'un rouge foncé, excepté dans la partie basse, où elle blanchit un peu, à cause du voisinage de la terre. Elle s'élève à la hauteur d'environ dix-huit pouces : vers sa cime elle pousse des rameaux, d'où naissent des feuilles oblongues, menues, cotonneuses, & dentelées dans leur contour. Parmi les différentes manieres de faire usage de cette racine, voici celle que je crois la plus

usitée. Lorsqu'elle est sèche, on met de l'eau dans un vase, on la fait bouillir, & l'on y jette le gin-seng qu'on a coupé en petits morceaux. On couvre bien le vase; & quand l'eau qui étoit bouillante est devenue tiède, on la boit, comme du thé, le matin avant que d'avoir mangé. On garde le gin-seng; & le soir on fait bouillir de l'eau encore une fois; mais on n'en met qu'à la moitié du vase; on y jette le même gin-seng; on le couvre, on le laisse infuser, comme ci-dessus, & on le boit de même. On fait ensuite sécher cette même racine au soleil; & si l'on veut, on peut encore la faire infuser dans du vin, & en user. Cette plante est si estimée, dit M. de Bremend, que l'empereur crut faire un grand présent au Czar, que de lui en envoyer deux livres. A l'égard des vertus extraordinaires qu'on lui attribue, je crois qu'il y a beaucoup d'exagérations, continua-t-il; car je n'ai jamais pu les découvrir, quoique j'en aie fait usage dans toutes les occasions où on la dit si merveilleuse. Je n'ajoute pas plus de foi, continua-t-il encore, à ce qu'on raconte d'un certain lézard qu'on appelle tantôt

dragon de muraille, parce qu'il se glisse le long des murs ; & tantôt *garde du palais*, ou *garde des dames*, parce qu'il fert, dit-on, à éprouver & à conserver la chasteté des femmes. On prétend que les empereurs de la Chine ont coutume de frotter le poignet de leurs concubines d'un onguent composé de la chair de cet animal ; & on suppose que cet onguent leur imprime une marque qui ne s'efface point, tant qu'elles sont chastes ; mais qui disparaît lorsqu'elles ont fait quelque breche à leur honneur. Notre docteur, plus crédule qu'on ne l'est dans sa profession, soutint que le fait étoit très-véritable, & en cita plusieurs exemples.

Ces différentes conversations nous conduisirent à l'heure du dîner. La liberté de la campagne fit supprimer une partie des cérémonies ; & tous les convives furent très-gais. J'étois à côté d'un marin, qui me parut de bonne humeur. Je fis tomber le discours sur la navigation des Chinois ; & il me parla de sa profession en homme instruit, & sur-tout en homme de bon sens. Notre marine, comme vous l'avez pu remarquer, est très-

imparfaite, me dit-il, soit par la façon de construire les vaisseaux, soit par la manière de les gouverner. Nos gros navires ne sont proprement que des barques plates, avec un grand mât, auquel on en ajoute quelquefois un fort petit. Vous avez encore pu voir, qu'au lieu de voiles de chanvre, nous ne nous servons communément que de nattes de cannes, très-difficiles à manier. Nos ancres ne sont point de fer, comme les vôtres, mais de bois. Nos bâtimens sont lourds, & voguent lentement; aussi ne faisons-nous jamais de voyages de long cours. Nous voyons tous les jours des vaisseaux Européens; nous en admirons la construction; celle des nôtres est mauvaise, dangereuse pour la navigation, peu commode pour les mariniers; cependant nous ne quittons point notre ancienne manière de construire; nous croyons que ce seroit un crime d'y rien changer, & que la majesté de l'empire en seroit blessée; comme si la grandeur d'un Etat dépendoit de la conservation des vieilles erreurs.

Il est vrai, lui dis-je, que notre marine est bien supérieure à la vôtre; mais

fi nous l'emportons sur vous par notre navigation sur la mer, il faut convenir que sur les rivières & sur les canaux, vous avez une adresse particulière qui nous manque. Avec très-peu de matelots, vous conduisez des barques aussi grandes que nos vaisseaux; & votre manière de naviguer sur les torrents, à quelque chose de surprenant & d'incroyable. Vous forcez la nature, & vous voyagez hardiment dans des endroits que nous n'oserions regarder sans frémir.

Parmi les différents mets qui furent servis sur notre table, il y avoit de ces nids d'oiseaux, dont je vous ai parlé tant de fois. Ils sont admirables pour les fausses, & bons pour la santé, quand on y mêle du gin-seng. On prend une poule, on la vuide bien, & on la nettoie; puis on a de ces nids qu'on amollit avec de l'eau, & qu'on déchire par petits filets. On coupe aussi du gin-seng par petits morceaux; & l'on fait entrer le tout dans le corps de la poule dont on coupe le fondement. On la met ensuite dans une porcelaine couverte; & on la fait bouillir au bain-marie dans une marmite pleine d'eau, jusqu'à ce

qu'elle soit cuite ; après quoi , on laisse la marmite sur les cendres chaudes pendant toute la nuit ; le matin , on mange poule , gin-feng & nids d'oiseaux sans sel ni vinaigre ; & les Chinois trouvent ce mets délicieux.

Après notre dîner qui finit d'assez bonne heure , parce que les Chinois se mettent à table avant midi , on nous proposa une partie de promenade dans quelques maisons de plaisance des environs. Tout ce que la vie champêtre a de beautés , de simplicité & d'agréments , y est rassemblé , & y paroît plutôt l'effet de la nature que l'ouvrage de l'art. De petites rivières d'une belle eau , dont les bords sont ombragés par de grands arbres , coulent autour de ces maisons & en forment l'enceinte. Il s'y trouve aussi des étangs , des bois , des pâturages , des potagers , des vergers délicieux , & des terres labourées. Quoique les Chinois aient des carrières de marbre en très-grande quantité , je n'ai pas vu une seule statue dans les jardins des grands seigneurs , ni même dans ceux de l'empereur. De tous les arts , la sculpture est celui qu'ils connoissent le moins. Leurs peintres s'atta-

chent principalement au paysage ; & ils imitent parfaitement la nature. Le frere Attiret , qui est ici le peintre de la cour , me dit plusieurs fois qu'il lui avoit fallu , pour ainsi dire , oublier tout ce qu'il avoit appris en Europe. En effet , Madame , pour se conformer au goût de la nation & aux idées de l'empereur , il a été obligé de se faire une nouvelle maniere de peindre ; c'est-à-dire , qu'on ne lui demande aucune composition pittoresque , mais seulement des arbres , des oiseaux , des poissons , des animaux de toute espece , & rarement de la figure : encore faut-il que toutes ces bagatelles soient vues du monarque , dès le premier coup de crayon ; qu'il les critique , les fasse changer , réformer ; qu'il dirige la main , l'œil , les lumieres d'un artiste condamné à ne pas marquer la moindre envie de contredire. Ne croyez-vous pas , Madame , que cette patience , que cet esclavage des talents entrent aussi dans le nombre de sacrifices que l'esprit de zele , & les intérêts de la religion inspirent aux missionnaires ?

Nous reprîmes le chemin de Pékin le long de la riviere , où nous vîmes

plusieurs grandes plantations de tabac , qui rapportent aux Chinois un profit considérable ; car indépendamment de la consommation qui s'en fait dans le pays , où les personnes de tout rang & de tout sexe fument , on en envoie une grande quantité chez les Tartares que le préfèrent à tout autre. La fumée en est fort douce ; & il a un goût tout différent du nôtre. Les Chinois en connoissent l'usage depuis plusieurs siècles.

En entrant dans la ville , nous trouvâmes les rues embarrassées par la populace assemblée au passage des Coréens. Vous saurez , Madame , que les habitants de la péninsule de Corée , qui sont tributaires de la Chine , envoient tous les ans , au mois de Mars & au mois d'Août , quarante ou cinquante personnes , tant pour payer le tribut à l'empereur , que pour faire leur commerce. Ils y apportent toutes sortes de marchandises de leur pays ; & quoiqu'il faille presque les considérer comme une même nation avec les Chinois , & , en quelque manière , comme leurs sujets , ils ne jouissent pas de la moindre liberté , pendant leur séjour à Pékin.

Toute communication leur est interdite , tant avec les étrangers , qu'avec les gens du pays , excepté pour ce qui regarde leur commerce. Dès qu'ils sont arrivés dans la capitale , on nomme deux Mandarins qui se rendent à leur quartier , pour observer ceux qui y entrent & qui en sortent , & s'informer du sujet qui les y amène. On affiche au coin de toutes les rues voisines , un édit de la cour , portant défenses d'entrer chez eux , sans la connoissance des magistrats députés pour cet effet. On fait même poster des gardes autour de leurs maisons , pour empêcher toute correspondance avec eux. Lorsqu'ils sortent pour quelques affaires , les gardes les suivent avec de grands fouets , pour que personne ne leur parle ; & ils n'osent aller dans aucune maison sans leur permission. C'est une commission fort lucrative , que celle des Mandarins qui veillent sur eux ; car , comme ils ne peuvent trafiquer qu'avec une certaine compagnie , ces magistrats tirent des sommes immenses des Coréens & de la compagnie même.

Le royaume de Corée , dont les habitants sont traités avec tant de mé-

pris à la Chine , étoit naturellement la route que je devois prendre pour me rendre au Japon ; mon dessein même étoit de profiter du retour des députés ; mais le pere Gaubil , Jésuite François , chargé d'une commission pour la province de Fo-Kien , vient de m'engager à l'accompagner dans ce voyage. Ce missionnaire célèbre , correspondant de l'académie royale des sciences de Paris , & membre de celle de Pétersbourg , demeure , depuis près de vingt ans , à Pékin. Il y est chargé par la cour de toutes les traductions , soit du latin , ou de quelques autres langues Européennes en Tartare , soit du Tartare en Latin , en François , &c. Outre l'avantage de voyager avec un homme qui a la confiance du gouvernement , deux autres raisons me détermineront à le suivre. La premiere est le départ de M. des Roches & de mon Anglois qui doivent retourner incessamment à Canton , & s'embarquer avec le pere Gaubil dans un vaisseau Portugais , prêt à faire voile pour l'isle de Formose. La seconde est la difficulté de pénétrer au Japon , sans le secours des Hollandois. On m'assure que

je trouverai à Canton un vaisseau de Batavia , chargé pour Nangasagui.

Voici donc , Madame , la dernière Lettre que je vous écrirai de la Chine ; & je ne dissimulerai pas que c'est avec regret que je me vois au moment de quitter ce beau pays. Tout ce qui peut rendre une nation respectable , semble concourir à faire des Chinois le premier peuple de l'univers. On a vu finir les plus anciens empires ; la Chine seule , semblable à ces grands fleuves qui roulent constamment leurs eaux avec majesté , n'a rien perdu de son éclat & de sa splendeur. Si elle a été quelquefois troublée par des guerres intestines ; si la succession au trône a été interrompue par une domination étrangère , ces intervalles de trouble ont été courts ; & cette heureuse monarchie a trouvé dans la sagesse & l'excellence de ses loix , une prompte ressource à ses malheurs. La dernière révolution arrivée en 1644 , en soumettant la Chine aux Tartares , ne fit qu'accroître la puissance & l'étendue de cet empire , puisqu'elle ajouta à ses anciennes possessions une partie considérable de la grande Tartarie. Ainsi ce royaume s'est aggrandi ,

430 SUITE DE LA CHINE.

moins par la voie des conquêtes, que par la réputation de son gouvernement, & ses propres disgraces. Il est aujourd'hui au plus haut point de grandeur où il se soit trouvé depuis sa fondation; & sa domination plus vaste que jamais, s'est affermi par les plus solides fondemens. Il jouit au-dedans d'une paix profonde, qui, depuis un siècle, n'a été troublée par aucune guerre intestine. Au-dehors, depuis sa réunion avec les Tartares, il n'a presque plus d'ennemis à combattre. Joignez à ces avantages politiques la situation la plus heureuse, & la plus nombreuse population. Presque toute la Chine est coupée de lacs, de rivières & de canaux qui, contribuant à la fertilité des campagnes, favorisent le transport & procurent la circulation des marchandises. Il y a de ces lacs qui ont jusqu'à quatre-vingt lieues de circuit, & de ces rivières qui traversent l'empire dans toute son étendue. Les uns & les autres sont, à proportion, aussi peuplés que la terre ferme; car par-tout où l'on a bâti une ville sur le bord d'un fleuve, d'un lac & d'un canal, on voit s'élever du milieu des eaux, une autre ville flottante,

SUITE DE LA CHINE. 431

formée d'une infinité de barques qui contiennent un peuple innombrable , gouverné par un même maître , régi par les mêmes loix. Ces loix respectables embrassent tout ce qui regarde les différents états : elles reglent les décisions des juges , les édits du prince , les démarches des courtisans , la conduite des gouverneurs , & la discipline des troupes. Elles rendent le souverain pere de ses sujets , & l'empêchent d'en être le tyran. Cependant elles ne diminuent rien de sa gloire & de ses droits ; elles lui donnent en abondance des domestiques , des esclaves , des femmes , des richesses. Enfin elles lui accordent avec profusion tout ce qui convient à la majesté royale ; & ce qu'il y a de plus beau & de plus admirable , c'est que tous ces biens ne sont point acquis par le malheur des peuples.

Je suis , &c.

A Pekin , ce 29 Mars 1745.



LETTRE LXVI.

FORMOSE ET ISLES VOISINES.

JE ne vous parlerai, Madame, ni de notre embarquement, ni des détails de notre navigation jusqu'aux isles de Le-Kieou, où nous fûmes jettés par un coup de vent. Ces isles, placées entre la Corée, l'isle Formose & le Japon, sont au nombre de trente-six, & soumises à un seul roi. Ce pays ne m'est point inconnu, dit le P. Gaubil; l'empereur Cang - Hi y envoya, en 1719, un ambassadeur qui fit imprimer à son retour la relation de son voyage. Il est le premier, ajouta le Jésuite, qui ait donné de cet Archipel, une connoissance juste & détaillée; & il mérite, à cet égard, d'autant plus de créance, qu'étant sur les lieux, il a examiné & rapporté avec soin, ce qu'il a vu de curieux & d'intéressant. J'ai lu l'ouvrage, continua ce missionnaire; & j'en ai tiré de quoi faire un Mémoire qui se trouve précisément
dans

dans les papiers que je porte avec moi ; vous pourrez les lire, quand vous n'aurez rien de mieux à faire ; je vous permets même de copier tout ce qui pourra vous convenir. Je profitai de l'offre ; & voici en abrégé ce que contient cet écrit.

L'isle la plus considérable de cet Archipel , celle où le monarque fait sa résidence , se nomme *Lieou-Kiéou* ; les autres ont chacune un nom particulier. L'origine fabuleuse des peuples de ce royaume, est qu'anciennement un homme & une femme naquirent dans le grand vuide. De ce mariage vinrent les habitants de l'isle, où vingt-deux dynasties ont régné successivement ; & leur durée est de dix - huit mille ans. Telle est l'antiquité que ces peuples s'attribuent, & dont ils sont extrêmement jaloux. Mais ce ne fut qu'au commencement du septieme siecle de l'ere Chrétienne, que l'empereur , qui régnoit alors à la Chine , envoya reconnoître la situation de ces isles , avec ordre au souverain de lui faire hommage. La proposition fut mal reçue ; & le monarque Chinois fit embarquer dix mille hommes de troupes. Le roi de Lieou-Kiéou fut tué dans un combat ;

les vainqueurs pillèrent , brûlerent la ville royale , firent plus de cinq mille esclaves , & reprirent la route de leur pays. Les autres empereurs abandonnerent leurs prétentions sur ces insulaires ; & ce ne fut qu'à la fin du quatorzieme siecle , que ces derniers se rendirent volontairement tributaires des Chinois. Depuis ce temps-là , leurs rois ont toujours reçu de l'empereur l'investiture de leurs Etats. Voici quel en est le cérémonial. Dès que le prince régnant a rendu les derniers soupirs , celui qui doit lui succéder en donne avis à l'empereur de la Chine. Les Insulaires n'attendent pas sa réponse pour reconnoître leur souverain ; mais à la cour de Pékin , ce n'est qu'après l'installation faite par ordre de l'empereur , qu'on lui accorde le titre de roi. Le tribunal des rites présente au monarque Chinois un sujet capable d'exercer avec dignité les fonctions d'ambassadeur. Le prince lui donne les instructions qu'il juge nécessaires , lui fait remettre les présents destinés au nouveau roi , & l'envoie avec un cortège de trois à quatre cents personnes. A la premiere nouvelle de l'arrivée de l'ambassadeur , les prin-

ces, les grands, les mandarins de l'isle vont le recevoir en habit de cérémonie, & le conduisent avec grand appareil, au palais qui lui est préparé. Tout est réglé pour son entretien & celui de sa suite. Après avoir pris quelque repos, il se rend à la grande salle du palais, & se place sur une magnifique estrade. Un mandarin donne le signal ; & , à l'instant, tous les grands du royaume font les neuf prosternations pour saluer l'empereur de la Chine, représenté par son envoyé. Celui-ci est debout ; & après la cérémonie, il leur fait une profonde révérence. On vient ensuite, de la part du roi, le féliciter sur son heureuse arrivée ; & le reste du jour se passe en repas, en fêtes & en réjouissances publiques. Le lendemain, il se rend avec un grand cortège à la salle royale, où sont les tablettes des rois morts. Le prince s'y trouve, mais comme un simple particulier. L'ambassadeur fait au nom de son maître, les formalités Chinoises, pour honorer le feu roi, prédécesseur du monarque régnant. Celui-ci recommence les neuf prosternations pour remercier l'empereur, & s'informer de l'état de sa santé.

Il salue ensuite son envoyé, & mange avec lui familièrement. Quand tout est réglé pour l'installation, l'ambassadeur avec toute sa suite, & un nombre infini de peuple, va au palais, où l'on a élevé une estrade pour le nouveau monarque, & fait lire à haute voix le diplôme, par lequel l'empereur son maître reconnoît pour roi de Lieou-Kiéou, le prince héréditaire. Cette déclaration est suivie d'une exhortation au nouveau roi, pour gouverner selon les loix; & au peuple, pour être fidele à son souverain. Après la lecture de ces lettres-patentes, elles sont présentées au monarque qui les remet à son ministre, pour être gardées dans les archives de la couronne; ensuite le roi, les princes & les grands de l'Etat font de nouveau, & pour la troisième fois, les neuf prosternations. Alors le prince assis sur son trône, reçoit l'hommage de ses sujets; & ce jour finit par un festin splendide que l'on donne à l'ambassadeur. Le lendemain, le monarque lui fait une visite. Son Excellence le reçoit avec respect à la porte de son hôtel, & le conduit à la grande salle. Là ce prince se met à genoux, pour saluer l'empereur;

ensuite il fait à son envoyé l'honneur de lui offrir lui-même du vin & du thé. Celui-ci le refuse, présente la tasse au roi, en prend une autre, & ne boit qu'après le prince. Le roi s'en retourne dans son palais, & nomme un ambassadeur pour aller à la cour de Pékin remercier sa Majesté impériale.

On rapporte d'un de ces princes une action dont on trouve peu d'exemples. Il assembla les grands de son royaume, afin de prendre pour ministre celui qu'ils jugeroient le plus digne de cette place. Ils proposèrent le gouverneur d'une ville : le roi le fit venir, le mit à la tête de son conseil ; & connoissant ensuite par lui-même toute sa capacité, il le déclara roi, ne se réservant pour lui & pour ses enfants, qu'un médiocre appanage.

La plupart des autres regnes n'offrent rien de remarquable. L'article de la religion, des mœurs & des usages de ces insulaires est plus intéressant. Il y a environ neuf cents ans, que les Bonzes de la secte de Foë passèrent de la Chine dans cet Archipel, où ils introduisirent leur idolâtrie : c'est aujourd'hui la religion dominante à la cour,

parmi les grands , & dans le peuple. Quand ces insulaires font des promesses & des serments , ils brûlent des odeurs , préparent des fruits , se tiennent debout avec respect devant une pierre , & proferent quelques paroles qu'ils croient mystérieuses. Dans les places publiques , dans les rues , sur les montagnes , on voit quantité de pierres destinées pour les promesses & les serments de conséquence. Il y a des femmes consacrées au culte des esprits , sur lesquels elles s'attribuent une souveraine puissance ; elles visitent les malades , prescrivent des remèdes , & récitent des prières.

La pluralité des femmes est permise dans cette île ; mais on ne peut contracter de mariage dans la famille dont on porte le nom , quoiqu'à un degré fort éloigné. Les femmes & les filles sont très-réservées : elles n'usent ni de fard , ni de boucles d'oreilles : elles ont de longues aiguilles d'or ou d'argent à leurs cheveux tressés au haut de la tête en forme de boule. Il y a peu d'adultères , de meurtriers , de voleurs & de mendiants dans ce pays.

Le respect pour les morts n'y est pas

moins grand qu'à la Chine ; le deuil y est aussi exactement gardé ; mais on n'y fait pas tant de dépense pour les enterrements & pour les sépultures. On brûle la chair du cadavre ; & l'on en conserve les ossements. On met quelques odeurs & quelques bougies devant les défunts ; & il est des temps où l'on va pleurer sur leurs tombeaux.

On compte ici neuf degrés de Mandarins, comme à la Chine, également distingués par leurs habillements. Plusieurs de ces places sont héréditaires ; il y en a d'autres qui sont réservées au mérite. Les laboureurs, les pêcheurs, ceux qui cultivent les jardins, ont la moitié des revenus des terres ; & comme les propriétaires sont encore obligés de fournir à certains frais, ils ne perçoivent guere que le tiers du produit de leur bien.

Les mandarins, les grands, & même les princes ne peuvent avoir, pour leurs chaïses, que deux porteurs : le roi seul en a autant qu'il veut. Leurs équipages sont à la Japonoise, aussi-bien que leurs armes & leurs habits. En général, ils ont pris des Chinois & des Japonois, leurs voisins, ce qu'ils ont jugé de plus

commode. Le roi a de grands domaines ; les salines , le soufre , le cuivre , l'étain , &c ; c'est sur ces revenus qu'il paie les appointements des seigneurs & des mandarins.

Il y a peu de procès pour les biens & les marchandises ; presque point de douanes & d'impôts. Les femmes seules & les filles vont au marché ; nul homme n'y paroît. Bas, souliers, huile, œufs, coquillages, poissons, poules, poulets, sel, sucre, poivre, herbages, elles vendent & achètent tout cela, ou par échange, ou en deniers de cuivre de la Chine & du Japon. Il y a des foires, des boutiques & des magasins pour le bois, les étoffes, les grains, les drogues, les métaux, les meubles, les bestiaux, &c. Toutes ces isles ont des manufactures de soie, de toile, de papier, d'armes ; d'habiles ouvriers en or, argent, cuivre, fer, étain & autres métaux ; un grand nombre de barques & de vaisseaux, non-seulement pour se rendre d'une isle à l'autre, mais encore pour aller à la Chine, à Formose, au Japon, &c.

Il y a des tribunaux pour les affaires ecclésiastiques, civiles & criminelles.

les greniers publics, le commerce, les manufactures, la navigation, les édifices, la littérature, la guerre, &c. Les Bonzes, répandus dans le royaume, ont des écoles pour montrer à lire aux enfants. Les lettres qu'on s'écrit, les comptes, les ordres du roi sont en langage du pays, & en caracteres Japonois. Les livres de morale, d'histoire, de médecine, d'astronomie, &c. sont en lettres Chinoises. On y bâtit également dans le goût des deux nations; & sur la plupart des édifices publics, on lit des inscriptions composées dans les deux langues.

Ces isles abondent en tout ce qui est nécessaire & même agréable à la vie. Elles ont toutes sortes de grains, de fruits, d'arbres & d'animaux, excepté les loups, les tigres, les ours, les lievres & les daims. Les habitants sont généralement affables pour les étrangers, adroits, laborieux, sobres, & propres dans leurs maisons; ils aiment les jeux & les divertissemens; & il régné dans les familles une grande union, entretenue par de fréquents repas que l'on se donne réciproquement.

Tels sont, Madame, ces insulaires

que nous ne fîmes qu'entrevoir sur les côtes. Le vent nous ayant permis de nous remettre en mer, nous abordâmes à l'isle de Tai-Wan. Les Portugais l'ont appelé *Hermosa*, c'est-à-dire, *Belle*; d'où est venu le nom de *Formose*, que lui donnent les Européens, comme plus doux à l'oreille, & plus propre à exprimer sa charmante situation. Les arbres y sont rangés dans un ordre si agréable, que toute la partie méridionale ressemble à un immense verger. La Chine a peu de villes comparables à Tai-Wan, sa capitale, pour la richesse & le nombre des habitants. Ses rues sont tirées au cordeau; & plusieurs traversent la ville dans toute sa longueur. Ses maisons, dont les toits sont de paille & les murs d'argille, ne laissent pas d'avoir une sorte d'agrément durant les grandes chaleurs; parce qu'alors les rues sont couvertes de toiles qui cachent le haut des édifices, & ne laissent voir, dans le bas, que des boutiques ornées des plus riches marchandises. Des étoffes de soie, des vases de porcelaine, des ouvrages de vernis offrent un coup d'œil semblable à ce qui se voit à Paris aux

ET ISLES VOISINES. 443
jours d'étrennes , dans la rue S. Honoré , ou au Palais.

La partie de l'isle la plus habitée appartient aux Chinois , & est du district de la province de Fo-Kien , d'où l'on voit partir des vaisseaux qui vont & viennent continuellement. Il y a trois gouverneurs subordonnés à celui de la capitale , qui relève lui-même du vice-roi de Fo-Kien. Ces officiers sont chargés d'observer tout ce qui entre dans l'isle & ce qui en sort. Il n'est pas permis aux Chinois même de s'y établir , sans passe-port & sans caution. Ils sont persuadés que celui qui se rendroit maître de ce pays , le seroit bientôt de tout l'empire. Aussi y entretiennent-ils une forte garnison dont les chefs n'ont que des commissions triennales , & souvent plus courtes , selon les circonstances.

Ce pays fournit à toutes les aïssances & toutes les nécessités de la vie ; les fruits y sont abondants & délicieux : ce sont des oranges , des ananas , des cocos & autres productions de l'Asie ; des pêches , des abricots , des figues , des raisins , & les plus excellents fruits de l'Europe. Mais ce qu'on y trouve

de plus exquis, ce sont des melons d'eau, d'une forme oblongue, quelquefois ronds, dont la chair est rouge, & fait les délices des tables de la Chine. Ce qu'il y a de plus commun & de moins cher, est le sucre & le tabac; & jamais on ne pourroit persuader aux habitants, qu'il y a dans un royaume de l'Europe, des hommes avides & voraces, qui vendent un écu, ce qui ne coûte ici que quelques deniers.

Toute espece de volaille & de gibier abonde à Formose. On n'y voit ni loups, ni tigres, ni ours, ni léopards. Les bœufs y servent de monture, & ont des selles & des brides comme nos chevaux; mais les selles, plus longues que les nôtres, peuvent contenir jusqu'à trois personnes. L'air y est pur, le ciel serein, l'eau excellente. Bien différente de ces métropoles, qui absorbent la subsistance des provinces, Formose en fournit aux autres îles de sa dépendance. Les Hollandois avoient fait bâtir un fort à l'extrémité de l'île; je n'en ai vu aucune trace. Cependant son nom subsiste encore; on l'appelle le *Fort des cheveux roux*, c'est ainsi qu'à la Chine on nomme les

Hollandois , comme les historiens Latins appellent nos ancêtres de *grands corps à cheveux blonds*.

Quoique Formose soit peu éloignée de cet empire , il ne paroît pas que les Chinois l'aient connue avant le quinzieme siecle. Un Mandarin , revenant de quelques provinces occidentales , y aborda & s'y arrêta quelque temps , pour y prendre des informations sur la nature du pays & des habitants. Leurs cabanes rustiques , leur mépris pour l'or , l'argent , les meubles , les vêtements , &c. en éloignerent le Mandarin , comme un Sybarite fueroit de Lacédémone ; & cette premiere descente n'eut aucune suite. Cent ans après une escadre Japonoise y entra sans résistance. Un vaisseau Hollandois y fut jetté par la tempête ; le pays parut si beau & si commode au capitaine , qu'il sollicita des Japonois la permission de bâtir une maison à l'entrée du port ; & cette maison devint le fort dont je vous ai parlé. Les nouveaux venus chasserent leurs bienfaiteurs , & se rendirent maîtres du pays sans aucun obstacle de la part des habitants , ennemis des armes , & amis de l'humanité. Un corsaire en expulsa les

Hollandois , & gouverna l'isle avec le titre de *roi* , qu'il transmit à ses successeurs. Ceux-ci se soumirent aux Chinois qui y envoyèrent une colonie , y bâtirent des villes , & y établirent le gouvernement , les loix & les usages de leur pays.

A l'égard des anciens insulaires , ils sont d'une taille riche , légère & dé-gagée , ont le teint olivâtre , & des cheveux plats qui leur tombent sur les épaules. Les femmes sont courtes , épaisses & robustes. L'habillement des hommes est une piece d'étoffe qui leur entoure le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; mais au nord de l'isle , ils ont des habits de peau , en forme de casaque sans manches , comme les dalmatiques de nos églises. Ils vont nus dans une certaine saison de l'année , persuadés que sans cela leurs dieux ne leur enverroient point de pluie , & que la récolte seroit mauvaise. Si , pendant ce temps là , on a le corps couvert , les habits sont confisqués ; & le coupable est condamné à l'amende. Quelques-uns impriment sur leur chair des figures grotesques d'animaux , d'arbres , de fleurs ; & cette distinction , qui n'est accordée qu'à ceux qui excellent à la

chasse ou à la course , leur coûte cher. Elle les expose à des douleurs qui leur causeroient la mort , si toute l'opération se faisoit à la fois : ils y emploient des années entieres ; ce qui rend la douleur plus supportable. Les pendants d'oreilles , les bracelets , des couronnes composées de petits grains & de plumes de faisans , sont la parure ordinaire des deux sexes. Il est défendu aux hommes , jusqu'à l'âge de dix-sept ans , de porter les cheveux longs. Ils se les coupent au-dessus des oreilles , & s'arrachent le poil avec des pincettes de fer. A dix-sept ans , ils laissent croître la barbe & les cheveux ; & quand ils sont de la longueur ordinaire , c'est alors qu'ils pensent au mariage. Les filles ne se font jamais couper les cheveux ; & on les marie lorsqu'elles sont nubiles. Ces mariages se font sans cérémonie , & avec une bonne foi qui n'a rien de barbare. Lorsqu'un jeune homme trouve une fille à son gré , il se rend , pendant plusieurs jours , à sa porte , avec des instruments de musique. Si la fille approuve ses soins , elle se présente à lui ; & les conditions sont réglées entr'eux. Les parents

font les préparatifs de la fête : elle est célébrée dans la maison de la fille ; & le marié y établit sa demeure ; ce que le beau-pere regarde non comme une charge , mais comme une grande douceur pour sa famille. Aussi aime-t-on mieux avoir des filles que des garçons ; parce qu'elles procurent des gendres qui , dans la suite , sont le soutien & l'appui de la maison. Quoique les femmes se marient fort jeunes , il ne leur est permis d'accoucher qu'après trente-cinq ans. Quand elles sont grosses avant cet âge , on dit que leurs prêtresses les font avorter , en leur foulant le ventre avec les pieds. C'est non-seulement une infamie , mais même un crime , de mettre un enfant au monde avant le temps prescrit ; il y en a qui sont enceintes pour la dixieme fois , lorsqu'il leur est enfin permis de devenir meres.

Le riz est la nourriture ordinaire de ces insulaires ; & quand ils veulent se régaler , ils vont à la chasse ou à la pêche , & mangent la viande à demi-crue , servie , ainsi que tous les autres aliments , sur une planche ou sur des roseaux. Leurs desirs ne passent pas leurs besoins physiques ; & ces besoins sont

aisés à contenter. Cette vie simple & uniforme leur procure la santé & la vigueur du corps : il ne leur manque que la liberté.

Les Chinois qui les ont subjugués, leur ont cependant laissé quelques restes de leur ancien gouvernement. Chaque bourg se choisit pour juges, trois ou quatre des plus anciens habitants, d'une intégrité reconnue, qui décident avec un pouvoir absolu de toutes sortes de différends. Celui qui refuseroit de se soumettre, seroit chassé à l'instant, sans aucune espérance de revenir jamais ; il ne seroit pas même reçu dans une autre habitation. Ces magistrats changent tous les deux ans ; & ceux qui sortent de charge, se font arracher le poil des sourcils & les cheveux des deux côtés de la tête, comme une marque de leur ancienne autorité. Dans les affaires d'importance, ces juges du peuple invitent tous les chefs de famille à s'assembler dans certains lieux qui leur sont assignés ; & ils confèrent entr'eux sur le parti qu'ils doivent prendre. On vante fort l'éloquence naturelle de ces vieillards qui parlent,

dit-on , avec tant de facilité , que l'art des Européens n'approche point du talent naturel de ces montagnards qui ne savent ni lire ni écrire. Tandis qu'un d'entr'eux tient la parole, les autres observent le plus profond silence. Après que chaque chef a fini sa harangue, l'affaire se met en délibération, & se décide à la pluralité des voix.

Lorsque le riz commence à mûrir, il est défendu aux magistrats de manger du sucre, de boire du vin, & de mâcher du bétel. S'ils manquoient à l'un de ces trois articles, non-seulement ils deviendroient l'objet du mépris des peuples; mais on est persuadé que les dieux enverroient des cerfs & des sangliers dans les moissons pour y faire du dégât. On croit, dans ce pays barbare, que c'est aux chefs de la nation à donner l'exemple des vertus.

La principale fonction de ces juges est de prescrire la réparation des offenses, non en faisant arrêter les coupables, en les mettant en prison, en les punissant de mort ou d'autres peines corporelles, mais en les condamnant à des amendes plus ou moins considé-

rables , suivant la nature du crime ; cela ne passe guere une certaine quantité de riz , quelques pots de vin , quelques aunes de toile.

Plein d'amour pour la justice & pour l'humanité , ce peuple ne connoît ni la fraude , ni le vol , ni les querelles , ni les procès. “ Nous jouissions d'un
,, état de paix , de tranquillité & d'in-
,, nocence , nous dit un de ces in-
sulaires dont l'âge & la phisionomie nous inspiroient du respect ; “ nous
,, vivions paisibles sous cette forme de
,, gouvernement , lorsque les Chinois
,, vinrent visiter la partie de l'isle qui
,, est au bas des montagnes. On leur
,, fit un accueil favorable , parce que
,, nous sommes tous persuadés que
,, l'hospitalité est une vertu. On igno-
,, roit leur dessein ; & l'on ne pensoit
,, point à le pénétrer , parce que nous
,, ne sommes point défiants. Ils décou-
,, vrirent des lingots , qui se trouvoient
,, comme négligés dans quelques-unes
,, de nos cabanes. C'étoit précisément
,, ce qu'ils cherchoient , parce qu'on
,, leur avoit dit que , dans la partie orien-
,, tale , la nature a placé des mines d'or.
,, Leur avarice s'enflamma à la vue de

„ ce métal , dont nous ne connoissons
„ point le prix. Ils feignirent de vouloir
„ témoigner leur reconnoissance à de
„ généreux bienfaiteurs, qui les avoient
„ si bien reçus ; mais les ayant enivrés
„ dans un grand festin , ils les égorge-
„ rent , prirent leurs lingots , & se sau-
„ verent. Au bruit de cette nouvelle
„ funeste , nous descendîmes de nos
„ montagnes ; nous primes les armes ;
„ nous mîmes à feu & à sang quelques
„ habitations Chinoises de la partie oc-
„ cidentale ; & nous n'épargnâmes ni
„ les femmes ni les enfants. Depuis cet
„ événement , nous avons juré de faire
„ une guerre éternelle à la Chine. Si
„ nos freres de la plaine , que nous ai-
„ mons toujours , étoient moins amol-
„ lis , & qu'ils se joignissent à nous ,
„ il seroit aisé de chasser nos tyrans , &
„ de recouvrer notre liberté. Ils nous
„ appellent lorsqu'on les opprime , ou
„ ils se réfugient auprès de nous. Nous
„ leur disons : Notre gouvernement est
„ doux ; rassemblons - nous ; unissons
„ nos forces ; repoussons notre ennemi
„ commun. Ils nous écoutent ; mais dès
„ qu'on leur promet de les traiter avec
„ plus de douceur , ils regagnent la

5, plaine, & vont reprendre leurs fers „.

Il y a parmi ces insulaires une si grande égalité de conditions, que les noms de *maître* & de *valet* n'y font point connus. Ils n'en ont pas moins de déférence les uns pour les autres. Les vieillards y sont tellement considérés, qu'un jeune homme est obligé de s'écarter du chemin, pour leur faire place, & de leur tourner le dos par respect, jusqu'à ce qu'ils soient passés; & il demeure toujours en cet état, quand même ils s'arrêteroient pour lui parler. Il est inutile de vous dire que ce sont les vieillards qui tiennent les premiers rangs & sont les premiers servis dans les festins.

Ces montagnards placés au milieu des mines d'or & d'argent, n'en font aucun cas. Quoique sans cesse en guerre avec les Chinois, ils sont les plus doux de tous les hommes. Plus chastes & plus charitables que ceux de la plaine, ils ne connoissent aucun des vices qui déparent la société; ils manquent de mot & d'idée pour exprimer l'adultère. Il y a des cantons où l'on prétend que les maris ne demeurent point avec leurs femmes; ils vont les voir de nuit,

se levent de grand matin , & ne retournent point chez elles , pendant tout le jour , à moins qu'elles ne les envoient chercher , ou que les voyant passer , elles ne les appellent.

Le long séjour que les Hollandois ont fait dans l'isle de Formose , y a répandu quelques notions du vrai Dieu , de la distinction des trois personnes , de la Création & du Baptême. Ces bons gens qui ont à peine des cabanes , n'ont point de temples ; mais ils offrent des sacrifices. Les femmes sont comme les prêtresses de la nation. Elles entrent dans une espece d'extase accompagnée de convulsions. Elles se dépouillent de leurs vêtements , font mille contorsions indécentes , & finissent par s'enivrer à l'honneur de leurs dieux.

Quand un de ces montagnards vient à mourir , c'est pour tout le village un jour de réjouissance. On place le défunt sur un échafaud ; on assemble le peuple au son du tambour ; les femmes y apportent du vin de riz ; & après qu'elles ont bien bu à la mémoire du mort , elles se mettent à danser sur une grande caisse-voidé , & tournée de maniere , que leurs mouvements font

un bruit sourd & lugubre. Elles font huit ou dix sur cette caisse, en deux rangs, qui se tournent le dos. Lorsqu'elles commencent à se lasser, elles cedent la place à d'autres ; & cet exercice dure plusieurs heures. Le lendemain, on allume un grand feu autour du corps, pour le faire sécher ; & cette pratique se renouvelle neuf jours de suite, pendant lesquels on se régale de chair de porc, qui est la nourriture la plus estimée du pays. On prend ensuite le cadavre ; on l'enveloppe dans une natte ; on le laisse pendant trois ans dans un lieu écarté ; & on l'enterre dans sa maison avec les mêmes cérémonies de festins & de danses.

Lorsqu'un malade souffre de grandes douleurs, ses camarades savent l'en débarrasser promptement, en achevant de le faire mourir. Ils sont bien éloignés de regarder comme un acte d'inhumanité, ce qui procure à la fois la délivrance de leur ami, & une fête à tout le village.

Les Formosans croient qu'après cette vie les âmes passent sur un pont fort étroit, sous lequel coule un canal rempli d'immondices ; que les méchants

y tombent & y languissent éternellement. Les bons , au contraire , entrent dans un séjour délicieux , dont ces insulaires parlent , à-peu-près , comme les poètes de leurs Champs Elisées. Les péchés qui damnent les habitants de Formose , ne sont ni le vol , ni le meurtre , ni la fornication ; ce dernier crime n'est regardé que comme un simple badinage. Mais ce qui passe pour une faute irrémissible , & digne des éternelles immondices , c'est d'avoir porté des habits de soie , dans un temps où il falloit n'en avoir que de coton ; d'avoir mis au monde des enfants avant l'âge de trente-cinq ans ; de ne les avoir point fait avorter ; & sur-tout d'avoir couvert , durant une certaine saison , ce qu'on ne découvreroit pas sans pécher dans les autres pays.

Je suis , &c. .

A Formose , ce 17 Juin 1745.

P. S. Il est arrivé ici , depuis quelques jours , un vaisseau de Batavia allant à Nangasaqui. L'officier qui le commande , est un Hollandois que j'ai
connu

rennu à Ceylan. Cette heureuse rencontre me dispense d'aller jusqu'à Canton, & me procure une occasion favorable pour mon voyage du Japon. Sur le même navire est un autre Hollandois, avec lequel j'étois lié d'amitié à Surate. La compagnie de Batavia vient de le nommer directeur de son commerce à Nangasacki. C'est une charge importante & lucrative; mais l'officier qui en est pourvu, ne reste en place qu'une année: après ce terme, il est obligé de s'en retourner sur le même vaisseau qui amène son successeur. Une de ses principales fonctions est d'aller tous les ans à Jedo, avec une suite nombreuse, pour saluer l'empereur du Japon, le remercier de ses bienfaits, & lui offrir les présents accoutumés. C'est le seul temps qu'un voyageur puisse choisir pour visiter un royaume, qui n'est pas moins inaccessible par les difficultés naturelles de sa situation, que par la rigueur des loix. J'ai la parole du nouveau directeur, de l'accompagner dans cette ambassade. Le hasard me favorise au-delà de mes espérances; car au moment où j'allois me séparer de mes amis,

458 FORMOSE ET ISLES VOISINES.

j'en retrouve d'autres qui , relatives
ment à mes vues , me procureront
toutes sortes d'avantages & de facilités.
Notre embarquement doit se faire le 30
de ce mois ; & je compte vous don-
ner de mes nouvelles peu de jours
après notre arrivée à Nangasacki , la
seule ville du Japon où il soit permis
aux étrangers d'aborder. Cette per-
mission même ne s'accorde qu'aux
Chinois & aux Hollandois ; encore
y sont-ils traités plutôt en prisonniers
qu'en personnes libres , qui devroient
jouir du droit des gens , & de celui de
l'hospitalité.

Fin du Tome cinquieme.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CINQUANTE-CINQUIEME.

L A C H I N E.

A R R I V É E de l'auteur à la Chine.	Page 5
L'isle de Hay-Nan; ses productions.	6
Mœurs de ses peuples.	7
L'isle de Sancian.	8
La ville de Macao.	<i>ibid.</i>
Son gouvernement.	9
La ville de Canton.	10
Description de cette ville.	11
Son gouvernement & sa police.	13
Caractère de ses habitants.	14
Idée générale des villes de la Chine.	15
Leur nombre.	17
Comment on voyage à la Chine.	19
Des grands chemins de l'empire.	20
De l'ancienneté & des révolutions de l'empire de la Chine.	22

L'empereur Yu.	25
L'empereur Chi-Hoang-Ti.	26
La grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie.	<i>ibid.</i>
L'empereur Vou-Ti.	27
L'empereur Tai-Tsong.	28
L'empereur Tai-Tsou.	<i>ibid.</i>
L'empereur Chi-Tsou.	29
Le canal royal, & autres.	<i>ibid.</i>
L'empereur Hong-Von.	31
L'empereur Tsouï-Chong.	<i>ibid.</i>
Le Tribunal historique.	32
Exemples tirés d'un regne moderne.	33
Comment la race aujourd'hui régnante est montée sur le trône de la Chine. Histoire de cette révolution.	36
Parallele de Louis XIV & de Cang-Hi, empereur de la Chine, contemporain de ce prince.	40

L E T T R E L V I.

S U I T E D E L A C H I N E.

L A ville de Chao-Tcheou-Fou ; signification de ces divers noms.	42
Célebre monastere de Bonzes aux environs de la ville de Chao-Tcheou-Fou.	43
Origine des Bonzes à la Chine.	<i>ibid.</i>
Doctrines des Bonzes.	44
Vie que mènent ces religieux , & leur industrie pour s'attirer des aumônes.	45
Leur profession est fort méprisée à la Chine.	46

DES MATIERES. 461

Les Bonzes sont fort adroits dans les intrigues galantes.	47
Réception dans l'ordre des Bonzes ; le noviciat ; le temps de la profession.	48
Il y a aussi des Bonzesses à la Chine.	49
Grand nombre de couvents de Bonzes à la Chine.	50
Ce que c'est que le supplice de la cangue à la Chine.	51
La bastonnade, punition très-commune dans ce pays.	52
Les mendiants Chinois ; leurs artifices.	54
Rigueurs qu'ils exercent contre eux-mêmes.	55
Procédures criminelles, & loix pénales de cet empire.	56
Les prisons de la Chine.	57
Ce qui s'observe contre les criminels qui sont jugés à mort.	58
La question ordinaire & extraordinaire.	60
Trois sortes de supplices contre les malfaiteurs jugés à mort.	61
La province de Canton.	63
Les douanes de la Chine.	<i>ibid.</i>
Beauté & magnificence extraordinaire des ponts de cet empire.	64
Les Lettrés de la Chine.	67
Comment on acquiert cette qualité.	68
Etudes des Chinois.	<i>ibid.</i>
Comment ils apprennent à écrire.	69
Ignorance des Chinois, causée par la nature de leur langue.	72
Ce que c'est que cette langue.	73
Différentes classes des Lettrés.	74

Comment se fait le concours pour arriver aux degrés.	75
Les charges ne se donnent qu'au mérite.	77
Comment on arrive aux grades militaires.	79

L E T T R E L V I I .

. S U I T E D E L A C H I N E .

L Es Chinois sont bornés dans leurs connoissances.	81
Leur étude principale se tourne vers la connoissance des mœurs.	82
En quoi consiste leur morale.	83
Respect & soumission des enfans envers leurs parents.	84
Trait remarquable d'amour filial.	85
Respect des Chinois pour leur souverain.	86
Devoirs du souverain envers ses sujets.	87
Devoir des Chinois entr'eux.	89
Etude de l'Histoire chez ce peuple.	90
Maniere dont ils écrivent l'Histoire.	91
Ils ont peu d'idée de l'éloquence.	<i>ibid.</i>
Leur poésie.	92
Leurs pieces de théâtre.	<i>ibid.</i>
Leur musique.	94
Leur arithmétique.	95
Leur géométrie.	<i>ibid.</i>
L'astronomie est la science qu'ils ont le plus cultivée.	96
Ils y ont fait peu de progrès.	97
Quelles en sont les causes.	100
Le calendrier Chinois.	102

DES MATIERES. 463

Comment s'en fait la distribution.	103
Les médecins de la Chine.	104
Leur méthode dans le traitement des maladies.	105
Il y a beaucoup de charlatans parmi eux.	106
Plaisanteries sur les médecins de la Chine.	107
Chinois épris du secret de la pierre philosophale.	ibid.
Gouvernement & différentes juridictions de la ville de Canton.	108
Les postes de l'empire.	112
Des officiers militaires dans les provinces.	113
Récompense & punition des officiers militaires & civils.	114
La fête des lanternes fort célèbre à la Chine.	116

LETTRE LVIII.

SUITE DE LA CHINE.

V OYAGE de Canton à Nan-King.	119
Comment on fait passer les barques d'un canal à un autre.	ibid.
Montagne la plus haute de la Chine.	120
Ce qu'on voit dans les temples.	ibid.
Comment on demande des nouvelles de la santé de l'empereur.	121
La ville de King-Te-Ching, où se fabrique la plus belle porcelaine de la Chine.	ibid.

Beauté de la campagne, des villages & des bourgs.	123
Montagnes cultivées jusqu'au sommet.	124
Ce que c'est que l'arbre qui produit le suif.	125
De l'arbre qui produit la cire, appelé l'arbre de cire.	127
Patente, ou billet de poste.	128
Ce qui se fait à la Chine lorsqu'un pays souffre de la famine.	129
Autre endroit où se fabrique la belle porcelaine.	131
Comment elle se fabrique.	<i>ibid.</i>
Porcelaine de la Chine comparée avec la nôtre.	133
Beauté de la province de Kiang-Nan, dont Nan King est la capitale.	134
La fameuse tour de porcelaine de Nan-King.	135
Célebre monastere à côté duquel elle est bâtie.	136
Description de la ville de Nan-King.	137
Politesse des habitants.	139
Les cloches de Nan-King.	140
On fait à Nan-King un grand commerce d'excréments humains.	<i>ibid.</i>
Les religions dominantes à la Chine.	141
La secte de Confucius.	142
Vie de ce philosophe.	<i>ibid.</i>
Comment il instruit les rois.	144
Ecrits de ce philosophe.	145
Vénération qu'ont les Chinois pour sa mémoire.	146
Abrégé de sa doctrine.	147
Les Chinois ont toujours été éloignés de l'idolâtrie.	149

DES MATIERES. 465

Le Tribunal des rites.	151
Secte de savants subtils , qui approchent de l'Athéisme.	<i>ibid.</i>
Secte de Lao-Kiun.	153
Sa morale.	<i>ibid.</i>
Le Judaïsme & le Mahométisme établis dans quelques provinces de la Chine.	154
Le Christianisme.	155
Les premiers missionnaires de la Chine.	156
Disputes entre ces missionnaires , & leurs effets funestes à la religion.	157
Ce que disoit à ce sujet l'empereur Cang-Hi , qui aimoit les missionnaires.	158
Persecution contre les Chrétiens de la Chine.	159
Précautions que les missionnaires sont obligés de prendre présentement.	160

L E T T R E L I X.

S U I T E D E L A C H I N E.

C E qui se pratique à la Chine lorsqu'un homme meurt.	161
Prévoyance des Chinois pour se procurer un cercueil.	163
Convoi funebre chez les Chinois.	164
Le lieu de la sépulture.	165
Comment sont faits les tombeaux.	166
La durée ordinaire du deuil à la Chine.	167
En quoi consistent les habits de deuil.	168
Comment se passe le-temps du deuil.	169
Deuil que l'on porte pour les souverains.	170

Devoirs que l'on rend aux morts, même après le temps du deuil.	<u>171</u>
Mariage des Chinois.	<u>172</u>
Comment se font ces mariages.	<u>173</u>
Comment la mariée se présente à son futur époux.	<u>174</u>
Ce qui s'observoit à la Chine, avant la domination des Tartares, au mariage des empereurs.	<u>175</u>
Ce qui s'observe aujourd'hui.	<u>176</u>
Les Chinois ont, outre leurs femmes légitimes, un grand nombre de concubines.	<u>177</u>
Causes qui peuvent rendre à la Chine les mariages nuls.	<u>178</u>
Mariages entre des personnes mortes.	<i>ibid.</i>
Le divorce est permis à la Chine, & dans quel cas.	<u>179</u>
Les femmes Chinoises vivent dans une grande retraite.	<u>180</u>
Divers noms que prennent les Chinois.	<u>181</u>
Ils desireroient fort d'avoir des enfans.	<i>ibid.</i>
Ils en ont d'adoption.	<u>182</u>
Comment on invite quelqu'un à dîner à la Chine.	<i>ibid.</i>
Cérémonies avant de se mettre à table.	<u>183</u>
Ce qui se pratique lorsque chacun est placé.	<u>184</u>
Quels sont les mets favoris des Chinois.	<i>ibid.</i>
Comment on sert à table.	<u>185</u>
Quelle est la boisson la plus commune.	<u>186</u>
Argent distribué aux valets par les convives.	<u>187</u>
Cérémonies observées dans les visites.	<i>ibid.</i>
Formalités qui s'observent dans les lettres que l'on s'écrit.	<u>193</u>

DES MATIERES. 467

Fête de la nouvelle année.	194
Fête que célèbrent au commencement du printemps les gens de la campagne.	195
L'empereur conduit lui-même la charrue.	196
L'agriculture est fort honorée à la Chine.	198
Fête célébrée en l'honneur de Confucius.	199
Honneurs accordés aux manes des personnes illustres.	<i>ibid.</i>
Fête donnée à la mère de l'empereur.	200
Description de cette fête magnifique.	201
Ordre qui s'observe pendant cette fête.	204
La fête des eaux ; en quoi elle consiste.	205

L E T T R E L X.

S U I T E D E L A C H I N E.

P ROVINCE de Ho-Nan.	206
Key-Fong-Fou , capitale de cette province.	207
Productions naturelles de Ho-Nan.	208
Province de Chen-Si.	209
Ses productions naturelles.	<i>ibid.</i>
La poule d'or.	210
Si-Ngan, capitale de la province de Chen-Si.	211
Province de Se-Tchuen.	<i>ibid.</i>
Propriétés de ses rivières.	<i>ibid.</i>
Son excellente rhubarbe.	212
Comment on la recueille.	<i>ibid.</i>
Le commerce qu'en font les Européens.	213
Description de cette plante.	215

L'arbre au vernis, autre production de la province de Se-Tchuen.	<u>216</u>
Comment on recueille le vernis.	217
La province de Quey-Tcheou.	218
La province d'Yun-Nan ; ses productions.	<i>ibid.</i>
La province de Quang-Si, & ses productions.	<u>219</u>
La province de Hou-Quang ; sa fertilité.	220
Vou-Chang-Fou, capitale de cette province.	<i>ibid.</i>
Commerce de semence de poisson qui se fait dans la province de Kiang Si.	221
La province de Fo-Kien.	222
Ses productions.	<u>223</u>
Description de l'arbusse qui produit le thé.	<i>ibid.</i>
Comment & quand on recueille le thé.	224
Propriété que les Chinois attribuent à cette feuille.	<u>227</u>
Histoire plaisante à ce sujet.	228
Plusieurs especes de thé.	<u>229</u>
La dorade, poisson singulier.	<i>ibid.</i>
Sa description.	231
La province de Tche kiang.	<u>232</u>
La beauté de sa soie.	<i>ibid.</i>
Culture des vers à soie.	<u>233</u>
Fabrique d'étoffes de soie à Nan-King.	234
Matière dont on fait le papier à la Chine.	235
Façon de le fabriquer.	236
Grande consommation de papier à la Chine.	<u>238</u>
Encre de la Chine.	<i>ib. d.</i>

DES MATIÈRES. 469

- Comment elle se fait. [239](#)
 Bambou , autre production commune dans
 la même province ; à quoi on l'emploie. *ibid.*
 Tcheou - Fou , capitale de cette province. [249](#)
 Arcs de triomphes communs à la Chine ;
 leur description. *ibid.*
 Lac délicieux de la province de Tche-Kyang. [247](#)
 La ville de Tchao-King , dans la même pro-
 vince , semblable à Venise. [242](#)
 Ning-Po , autre ville de la même province ;
 son commerce. [243](#)
 Quelques petites isles voisines de Ning-Po ,
ibid.
 Respect des Chinois pour la ceinture jaune ;
 histoire plaisante arrivée à ce sujet. [244](#)
-

L E T T R E L X I.

S U I T E D E L A C H I N E.

- P** O R T R A I T des Chinois. [246](#)
 En quoi ils font consister leur beauté. [247](#)
 Les femmes ont les pieds extrêmement pe-
 tits ; & pourquoi. [248](#)
 Coquetterie des femmes Chinoises à ce sujet. [249](#)
 Habillement des Chinoises. *ibid.*
 Leur modestie. [250](#)
 Coëffure singulière des femmes de cette na-
 tion. *ibid.*

L'habillement des hommes.	251
Toutes les couleurs ne sont pas permises à tout le monde.	252
Les habits varient selon les saisons , les conditions & les circonstances.	<i>ibid.</i>
Ce qui distingue l'habit des Mandarins.	253
Les modes ne varient point à la Chine.	254
Les Chinois sont forcés de se faire couper les cheveux.	<i>ibid.</i>
Simplicité des meubles à la Chine.	255
Comment ils ornent leurs appartements.	<i>ibid.</i>
Caractere des Chinois.	256
Ils sont doux & polis.	<i>ibid.</i>
Très prévenus en leur faveur.	257
Ils méprisent les autres nations.	<i>ibid.</i>
Ils sont froids & phlegmatiques , & ennemis de l'emportement.	258
Les troupes Tartares participent à cet esprit de douceur.	<i>ibid.</i>
Retenue & modestie des femmes Chinoises.	260
Elles vivent dans une grande retraite.	<i>ibid.</i>
Lieux de prostitution établis à la Chine.	261
La ville d'Yang Scheou , célèbre par ses jolies femmes.	262
Exemple du caractere phlegmatique des Chinois.	<i>ibid.</i>
Opiniâtreté de ce peuple dans son opinion.	263
Les Chinois sont vindicatifs.	264
Artifice des voleurs de ce pays.	<i>ibid.</i>
Mauvaise foi de ces peuples dans le commerce.	265
Ils sont enclins à la procédure.	267
Les Chinois ne sont point braves.	<i>ibid.</i>

DES MATIERES. 471

Ils estiment les personnes vertueuses.	268
Ils sont industrieux, laborieux & économes.	269
Ils ont un talent particulier pour le service.	270
Les Chinois vendent ou noient les enfants qu'ils ne peuvent nourrir.	ibid.
Ils sont naturellement portés à la dissimulation.	ibid.
Ils sont magnifiques dans les occasions d'éclat.	271
Exemple de cette magnificence dans les Mandarins lorsqu'ils paroissent en public.	272
Cortège des Mandarins envoyés de la cour.	273
Rencontre de deux Mandarins.	274
Respect que les Chinois ont pour les vieillards.	275
Les enfants pour leurs peres, les écoliers pour leurs maîtres.	276
Superstition des Chinois.	ibid.
Leurs processions.	277
Comment ils traitent leurs pagodes.	ibid.

L E T T R E L X I I .

S U I T E D E L A C H I N E .

L Es villes de Sou-Tcheou & d'Yang-Tcheou, dans la province de Kyang-Nan, pays voluptueux.	279
Chaises & porteurs publics dans cette province.	281

Ce qu'il en coûte pour la nourriture des voyageurs.	<i>des</i> <i>282</i>
De quoi ils se nourrissent.	<i>ibid.</i>
Comment on bat le bled dans certaines provinces de la Chine.	<i>283</i>
La visite des barques à la douane.	<i>ibid.</i>
Ecueils que l'on rencontre dans les voyages par eau.	<i>284</i>
Ce qu'on observe à l'égard des barques des Mandarins.	<i>285</i>
Isles flottantes , ouvrage de l'art.	<i>286</i>
Comment on annonce dans les rues les marchandises à la Chine.	<i>ibid.</i>
Dans les passages difficiles on trouve des monasteres de Bonzes.	<i>287</i>
Pêches extraordinaires.	<i>ibid.</i>
Chasse du canard.	<i>288</i>
Les hôtelleries , les monasteres , les rivières , le gibier , les fruits de la province de Chan-Tong.	<i>289</i>
Sorte de soie particuliere à cette province.	<i>290</i>
La ville de Ta-Tcheou est le grand marché pour le vin de la Chine.	<i>ibid.</i>
Comment se fait cette liqueur.	<i>291</i>
Légume qui croît en abondance dans cette province.	<i>ibid.</i>
Comment le peuple se défait des sauterelles qui ravagent le pays.	<i>292</i>
Procession de Bonzes.	<i>ibid.</i>
Doctrine dont les prêtres de Lao-Kiun font profession.	<i>293</i>
Industrie des habitants de la campagne des environs de Pékin.	<i>294</i>
Mauvaises hôtelleries dans les mêmes environs.	<i>ibid.</i>

DES MATIERES. 473

Bastonnade donnée à un malheureux, payé pour la recevoir pour un autre. Anecdote à ce sujet.	294
Les Chinois n'ont ni assiettes ni serviettes ; leur mal-propreté.	295
Beauté des environs de Pékin.	295
Description du palais impérial.	297
L'entrée en est défendue aux estropiés, aux mendiants & aux moines.	298
Noms superbes que donnent les Chinois aux différentes parties qui composent ce palais.	299
La salle d'audience.	300
Multitude d'autres palais à côté de celui de l'empereur.	<i>ibid.</i>
Vingt-quatre hôtels superbes placés aux environs du château, pour le logement des grands officiers de la couronne.	301
Temples dans la même enceinte.	304
L'assemblage magnifique de tous ces édifices, donne la plus haute idée de la grandeur du maître.	305
En quoi consiste leur principale beauté.	306
Simplicité des maisons Chinoises.	<i>ibid.</i>
Quelle en est la cause.	307
Murs de la ville de Pékin.	<i>ibid.</i>
Description de cette ville ; son étendue.	308
Multitude innombrable des habitants.	309
Ce qui cause les embarras de cette capitale.	310
Police de la ville de Pékin.	312
Les cloches qui sonnent pendant la nuit.	314
L'observatoire.	315
Instruments de mathématiques.	316

L E T T R E L X I I I .

S U I T E D E L A C H I N E .

Q U'EST le pouvoir de l'empereur de la Chine.	317
Le tribunal des censeurs, comparé à nos parlements.	318
Anecdote à ce sujet.	320
Mémoires présentés à l'empereur de la Chine.	321
Perfection du gouvernement Chinois.	322
Succession au trône.	323
Les princes du sang.	324
La noblesse n'est point héréditaire à la Chine.	325
Comment l'empereur de la Chine donne la noblesse.	<i>ibid.</i>
Ce prince a le pouvoir de béatifier & de canoniser qui il lui plaît.	326
Respect des Chinois pour leur monarque.	<i>ibid.</i>
Sa maladie, son vêtement, son cortège.	327
Cours souveraines de Pékin.	328
Le tribunal suprême où préside l'empereur.	329
Précautions que l'on prend pour empêcher que les cours souveraines n'abusent de leur autorité.	330
Inspecteurs qui veillent sur la conduite des magistrats.	331
L'empereur visite quelquefois ses provinces dans la même vue.	331

DES MATIERES. 475

Histoire à ce sujet.	332
Catalogue des bonnes & mauvaises qualités des Mandarins.	333
Il est des occasions où l'on tolere les injustices.	335
L'empereur fait une instruction aux grands de la cour , & ceux-ci au peuple.	336
Gazette qui s'imprime chaque jour à Pékin.	<i>ibid.</i>
Ce que c'est que l'office de Mandarin.	337
On en distingue de plusieurs classes.	339
Avec quel appareil ils paroissent en public.	340
Comment on nomme à ces emplois.	<i>ibid.</i>
Ce qu'on exige des Mandarins.	341
Ils ne peuvent être employés dans le lieu de leur naissance , ni recevoir des présents.	342
Quels honneurs on leur rend lorsqu'on est content de leur administration.	343
Plusieurs s'écartent de leur devoir.	344
Les Mandarins militaires.	<i>ibid.</i>
Chef du tribunal militaire de Pékin.	345
Etat des forces militaires de la Chine.	346
Caractère des troupes Chinoises & Tartares.	347
A quoi elles sont destinées.	348
Comment on les exerce.	<i>ibid.</i>
Les Chinois ont l'usage de l'artillerie , & fabriquent des canons.	349
Méthode de lever les impôts à la Chine.	350
Punition de ceux qui paient mal.	<i>ibid.</i>
Ressource dans le temps de disette.	351
Revenus de l'empereur de la Chine.	<i>ibid.</i>
Cause de l'extrême population à la Chine.	352
Abondance des choses nécessaires à la vie.	353

Le commerce des Chinois.	354
La monnoie du pays.	355
Les poids & les mesures à la Chine.	356

L E T T R E L X I V.

S U I T T E D E L A C H I N E.

A M B A S S A D E de Pierre le Grand , empereur de Russie , à Cang-Hi , empereur de la Chine.	358
Relation de cette ambassade.	359
Arrivée sur les frontieres de la Chine.	<i>ibid.</i>
L'empereur défraie les ambassadeurs.	360
Beauté des payfages.	361
Marmotes très-communes près de la grande muraille.	<i>ibid.</i>
Frontieres de deux empires.	362
Le sable des déserts de la Tartarie.	363
Tentes des Tartares.	364
Comment on tue le bétail chez les Tartares.	<i>ibid.</i>
Autres payfages singuliers.	365
A qui est confiée la garde de la grande muraille.	<i>ibid.</i>
Réception que l'on fait aux ambassadeurs.	366
Danſes Chinoises.	367
Combat des cailles.	<i>ibid.</i>
Cuifines Chinoises.	368
Entrée d'ambassadeur à la Chine.	369
Réception & logement des ambassadeurs.	370
Il remet une copie de ſes lettres de créance au premier miniſtre.	371

DES MATIERES. 477

L'empereur lui envoie des mets de sa table.	372
Comment l'ambassadeur doit se préparer pour l'audience de l'empereur.	<i>ibid.</i>
Marche singuliere & respectueuse des Chinois.	373
Quelques difficultés sur le cérémonial.	374
Punition des grands seigneurs qui manquent à leur devoir.	<i>ibid.</i>
L'ambassadeur est conduit à l'audience de l'empereur.	375
Appareil d'une audience d'ambassadeur.	376
On présente à boire à son Excellence.	378
On lui sert à dîner.	379
On lui donne des spectacles.	380
Le soir il y a un feu d'artifice.	381
En quoi consistent les présents de l'empereur de Russie à l'empereur de la Chine.	382
Fête de la nouvelle année.	383
Processions durant cette fête.	384
Femmes de la province de Pékin.	385
Cabinet de curiosités naturelles & artificielles du premier ministre de la Chine.	<i>ibid.</i>
Les éléphants de l'empereur.	386
Spectacles , comédies & tours singuliers ,	<i>ibid.</i>
Spectacles de singes & de souris.	389
La verrerie de l'empereur.	<i>ibid.</i>
Les boutiques de Pékin.	390
Les mendiants.	<i>ibid.</i>
Chronologie des Chinois , & leurs idées sur le déluge , sur l'aimant , &c.	391
Cabarets aux environs de la capitale.	392
Jeux des Chinois.	393

Description d'une maison de campagne de l'empereur.	<i>ibid.</i>
Chasse de l'empereur.	395
Combat de trois tigres.	398
Présents de l'empereur de la Chine à un ambassadeur de Russie.	400
Portrait de l'empereur Cang-Hi.	401
Comment il est parvenu à la succession du trône de la Chine.	<i>ibid.</i>
Eloge de ce prince.	402
Comment il en use avec les envoyés des princes étrangers.	403
Respect que l'on porte à la lettre que l'empereur de la Chine leur écrit.	404
Cérémonial que doivent observer les ambassadeurs.	405

L E T T R E L X V.

S U I T E D E L A C H I N E.

L' IMPRIMERIE, connue depuis long temps à la Chine.	406
Comment on imprime chez les Chinois	407
De quelles machines se servent les Chinois pour mesurer le temps, au lieu de montres.	409
Les eunuques à la Chine.	410
Les esclaves à la Chine.	411
Directeurs des maisons de débauche.	412
Il n'y a à la Chine ni procureurs ni avocats ; comment on plaide sa cause.	413

DES MATIERES. 479

Descendants de Confucius considérés à la Chine.	<i>ibid.</i>
Les Chinois ne voyagent point.	414
Les livres sacrés des Chinois.	415
Pourquoi les médecins Chinois saignent rarement.	417
Le gin-feng.	<i>ibid.</i>
Ses vertus incroyables.	418
Comment on recueille cette racine.	<i>ibid.</i>
Maniere d'en faire usage.	420
Ce qu'on raconte d'un certain lézard appelé <i>gardes des dames.</i>	421
La marine des Chinois , inférieure à la nôtre.	422
Comment ils naviguent sur les rivières.	423
Les nids d'oiseaux , mets excellents ; comment on les accommode.	<i>ibid.</i>
Description des maisons de campagne Chinoises.	424
Les Chinois n'ont point de statues dans leurs jardins.	<i>ibid.</i>
En quoi consiste la peinture des Chinois.	425
Champs de tabac aux environs de Péki n.	426
Comment les Coréens commercent à la Chine & y sont traités.	<i>ibid.</i>
Eloge de l'empire de la Chine.	429

L E T T R E L X V I.

FORMOSE ET ISLES VOISINES.

L es isles de Lekieou.	432
La principale , où réside le souverain , se nomme <i>Lieou-Kieou.</i>	433

480 TABLE DES MATIERES.

Origine fabuleuse des peuples de ce royaume.	
	433
Depuis quand les Chinois connoissent ce pays, qui est devenu tributaire de la Chine.	
	<i>ibid.</i>
Comment le roi de Lieou-Kieou reçoit l'investiture de l'empereur de la Chine.	434
Action singuliere d'un roi de Lieou-Kieou.	
	437
Religion & usages de ce royaume.	<i>ibid.</i>
On y compte neuf ordres de Mandarins comme à la Chine.	439
Commerce qui se fait dans ces isles.	440
Productions du pays, & caractère des habitants.	441
L'isle de Formose, autrement dite <i>Tai-Wan</i> .	
	442
Description de sa capitale.	<i>ibid.</i>
Gouvernement de cette isle, dans la partie soumise aux Chinois.	443
Productions naturelles du pays.	<i>ibid.</i>
Les Hollandois y ont eu un établissement.	444
En quel temps les Chinois ont connu l'isle de Formose.	445
Révolutions de cette isle.	<i>ibid.</i>
Caractère des anciens insulaires; leurs vêtements.	446
Leurs mariages.	447
Leur nourriture.	448
Leur gouvernement.	449
Histoire de la conquête de Formose par les Chinois.	451
Quelques usages des Formosans qui habitent les montagnes.	453

Fin de la Table du Tome cinquieme.

627221

SBW

